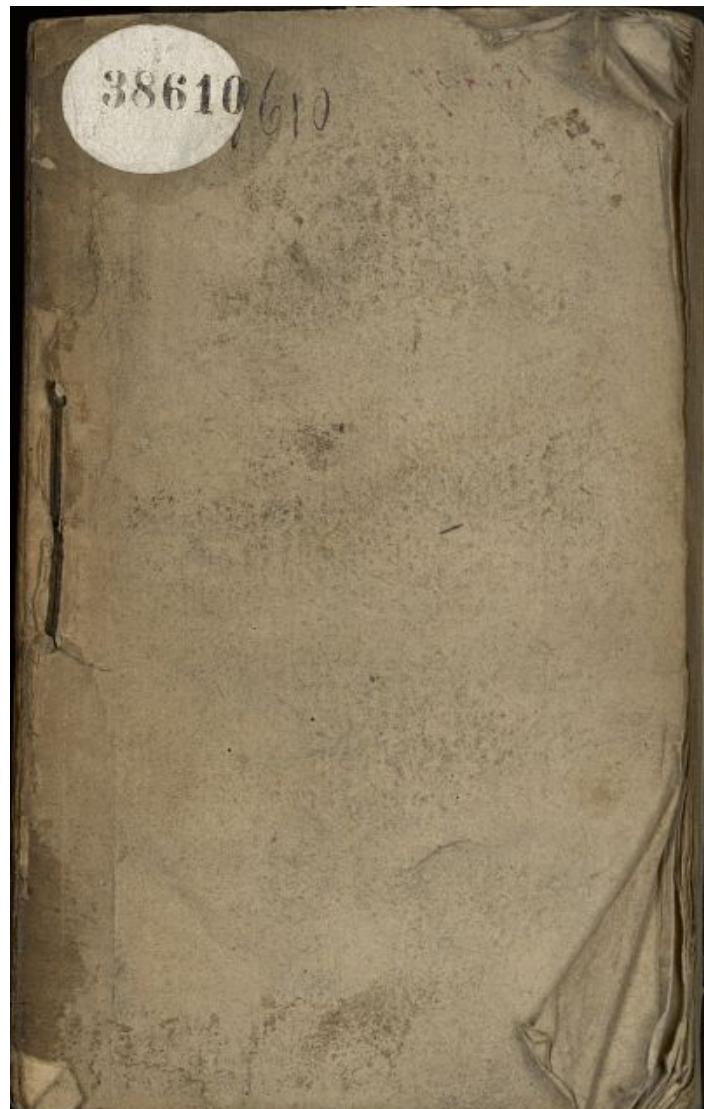


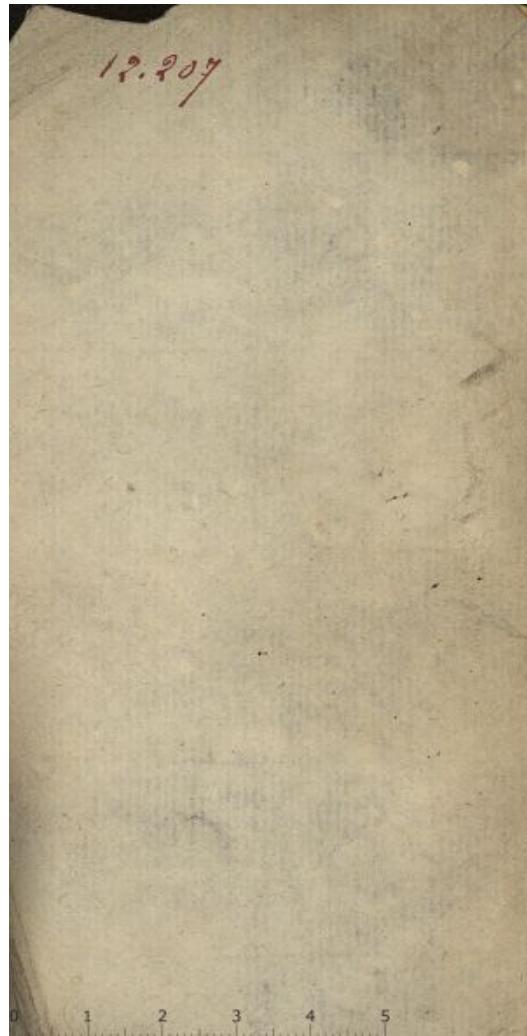
Bibliothèque numérique

medic@

**Ailhaud, Jean Pierre Gaspard. Démêlé
littéraire sur la poudre d'Ailhaud ou
recueil de plusieurs écrits
intéressants pour et contre ce remède**

Carpentras : Dominique- Gaspard Quenin, 1767.
Cote : 38610





DÉMÉLÉ
LITTERAIRE
SUR 38610

LA POUDRE D'AILHAUD.

OU

RECUEIL

DE PLUSIEURS ECRITS INTERESSANTS

ROUET CONTRE CE REMÉDE.

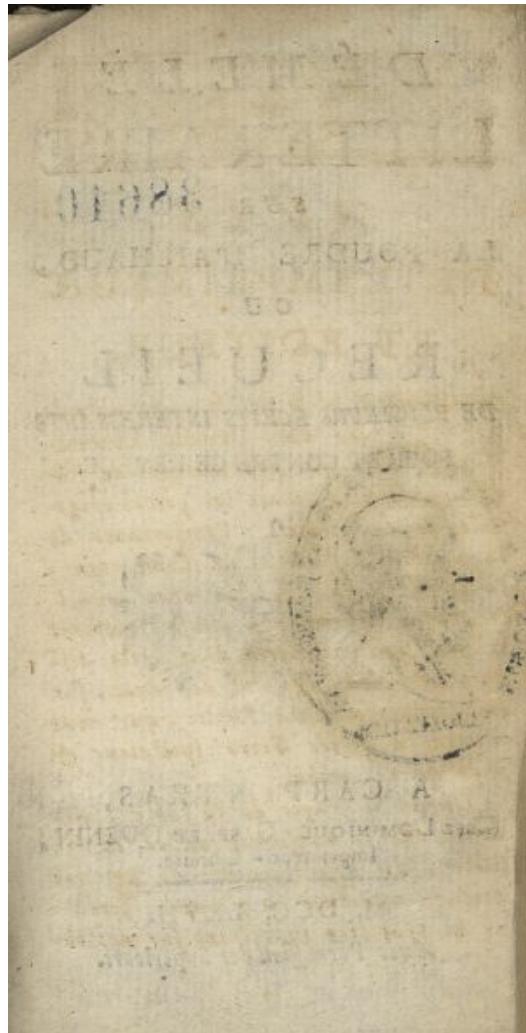


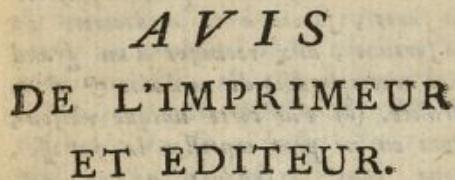
A CARPENTRAS,

chez DOMINIQUE - GASPARD QUENIN ;
Imprimeur - Libraire.

M. DCC. LXVII.

Avec Permission des Supérieurs.





AVIS DE L'IMPRIMEUR ET EDITEUR.

E n'est pas le récit historique d'un Démêlé Litteraire que nous donnons au Public, mais les pièces originales de ce Démêlé : l'importance de la matière, le mérite des Combattans, la force & la vivacité avec laquelle chacun soutient sa cause, mettent le plus grand intérêt dans cette dispute, & nous assurent des droits sur la reconnaissance du Public, que nous mettons à portée d'être spectateur & juge de ce combat.

Quand il s'agit de la santé, des moyens de la conserver ou de la rétablir, du discernement de ce qui peut y contribuer ou y nuire, personne ne peut être indifférent sur des ob-

24

jets de cette conséquence. Le prix de la santé, dit Platon, est bien au dessus du prix des richesses ; l'avare lui-même n'hésiterait pas à préférer la santé, jointe à la médiocrité de la fortune, aux richesses d'un grand Roi accompagnées de maladie & d'infirmité. (a) Par cette unique raison, dont on ne peut conteste la justesse, nous nous persuadons qu'une dispute, essentiellement liée avec les intérêts de la santé, fixera l'attention générale, & que chacun sera bien-aise de savoir à quoi s'en tenir sur les vertus d'un Remède, dont les partisans disent tant de bien, & les ennemis tant de mal.

Les champions, dans cette querelle, ont tout ce qu'il faut, pour la rendre utile & agréable aux spectateurs. D'abord on voit un respectable vieillard (b) épuisé par une maladie de vingt ans, qui ne trouve aucun

(a) *Sanitas res est majoris pretii, quam opes ægrorū. Nemo enim est, qui non preferat sanitatem, quam modicū argenti possessione, magni Regis opibus cum ægritudine.* *Plato tom. 3. sc̄. 6. in dial. de divisiis post initium.*

(b) Mr. Depraz, ancien Curé d'Iffy-l'Evèque, Diocèse d'Autun.

4

foulagement dans les remèdes ordinaires de la Médecine, qui se plonge dans le découragement, & qui n'attend plus que de la mort, la fin de ses tourmens. Cependant il revient des portes du tombeau, il se voit parfaitement rétabli, & c'est à l'usage de la seule Poudre d'Ailhaud qu'il est redévable de sa guérison : la reconnaissance l'anime, il célébre le remède de qui lui a rendu la vie & la santé, il remercie son auteur : sa Lettre à Mr. le Baron de Castelet, est le premier Ecrit qu'on trouvera dans cette Brochure.

Mais un Médecin distingué, dont les titres annoncent le mérite & les talens, (c) s'élève avec force contre ce témoignage favorable à la Poudre ; il veut qu'on regarde le récit de la maladie & de la guérison de Mr. Depraz, comme fabuleux ; il dispute à la Poudre d'Ailhaud, la gloire de cette guérison ; il en fait honneur à la vieillesse, & son suf-

(c) Mr. Pinot, Docteur de Montpellier, Médecin du Roi à Bourbon-Lancy, Intendant des eaux en survivance, & correspondant de l'Académie de Dijon.

V
frage à d'autant plus de poids, qu'il a été l'unique Médecin de Mr. De-pras dans tout le cours de sa longue maladie. La Réponse de ce Docteur, à la Lettre de son malade, est le second Ecrit qu'on trouvera dans ce Recueil.

Mr. Pinot ne s'en tient pas là : son zèle pour le bien public le détermine à mettre au jour des Observations personnelles qu'il a faites sur la Poudre d'Ailhaud ; elles sont tout-à-fait défavorables à ce remède. L'Auteur les publie dans un second Ecrit, avec cette confiance qu'inspire l'intime conviction des dangers de la Poudre ; il parle en maître de l'art, il prononce, il décide, il traite sa matière avec un style élevé, fort, tranchant ; en un mot, il met en œuvre, contre la Poudre d'Ailhaud, & même contre ses Auteurs, toutes les raisons que ses expériences & sa vive imagination peuvent lui fournir, pour les rendre méprisables & odieux. On trouvera ce second Ecrit de Mr. Pinot à la suite du précédent.

Le mérite de ces deux Ecrits n'a pas cependant réuni tous les suffrages. Nous avons imprimé, l'année der-

nière, des Lettres Critiques en réponse au premier Ecrit de Mr. Pinot, qui font douter avec raison de quel côté se trouve la victoire. La délicatesse & la solidité qui caractérisent ces Lettres, leur ont mérité un accueil si favorable & si universel, que nous sommes aujourd'hui dans le cas d'en faire une nouvelle édition. L'Auteur (d) se fait admirer particulièrement par l'ordre & la précision qui règnent dans ses Lettres, par la manière pressante avec laquelle il suit son adversaire, par l'avantage avec lequel il l'attaque dans les raisonnemens & dans les faits; enfin par la finesse des plaisanteries & l'envouement qu'il a su répandre dans cette discussion, d'ailleurs si sèche par elle-même. Ces Lettres Critiques, revues & corrigées par l'Auteur lui-même, seront le quatrième Ecrit de notre collection.

Enfin l'Ami des malades, qui ne veut être connu que sous ce nom, & qui mérite assurément de le porter par l'Ecrit qu'il nous adresse, indépen-

(d) Mr. Verdolin, Prêtre, Docteur en Théologie, Curé d'Issy, l'Évêque.

damment d'un autre plus considérable qu'il nous promet, a refusé par une Lettre Critique, les Observations de Mr. Pinot. Ce dernier Ecrit, qui terminera notre Recueil, fera lui-même l'éloge de son Auteur, on ne peut écrire avec plus de force, de justesse, & de légèreté.

Il ne nous appartient pas de décerner à aucun de ces Ecivains, les honneurs de la victoire : Pénétrés d'estime pour tous, nous avons lu leurs ouvrages avec le plus grand intérêt, nous les avons recueillis avec empressement, & animés du même zèle pour le bien général, qui les a déterminé à écrire, nous nous faisons une vrate satisfaction de concourir à leurs vues, en présentant au Public la collection des Ecrits respectifs.

C'est maintenant au Public à nommer le vainqueur, dans un combat dont l'objet est si intéressant. Nous nous croyons seulement en droit de donner à tous les Combattans, les justes éloges qui sont dus à leurs talents, à leur zèle pour l'humanité, & aux ingénieux efforts que chacun a fait pour contribuer à l'utilité publique.

LETTRE

L E T T R E
DE M. DEPRAS,
A Mr. d'Ailhaud, Baron de Castelet.

Depuis long tems je vous dois, & au public, un témoignage autentique sur la bonté de vos Poudres. Une cruelle maladie, dont l'espèce est peut-être unique, m'a fait souffrir pendant quinze ans tout ce qu'on peut imaginer : c'étoit un épaississement extraordinaire dans mes urines qui devenoient semblables à de la boue ; leur densité les empêchant de s'écouler, j'éprouvois les douleurs les plus aigues & les moins interrompues. Sentant à chaque instant un besoin pressant d'uriner, je faisois les plus violens efforts pour favoriser les besoins de la nature, & tout se réduissoit à quatre ou cinq gouttes, quelquefois à rien du tout ; les hémorroïdes enflées en même tems, sans jamais fluer, me fatiguoient peut-être autant que ma difficulté d'uriner : j'avois encore des maux de cœur presque continuels & un dégoût universel. Cet état violent duroit ordinairement cinq, six ou sept jours, durant lesquels je ne pouvois jamais trouver un quart d'heure de repos. L'humeur épaisse étant enfin écoulée, les fonctions de la nature reprenoient leur cours ordinaire, jusqu'à ce qu'un nouvel amas étant formé, les mêmes symptômes recommenceroient.

A

Dans la naissance de cette singulière maladie, ce n'étoit qu'au bout de trois mois que les accès revenoient, dans la suite ce fut tous les mois; enfin pendant les trois dernières années, c'étoit tous les quinze jours; en sorte que je n'avais presque plus de relâche. Je n'étois pas encore bien remis de l'épuisement & de la fatigue du dernier accès, que je ressentois les avant-coureurs de celui qui alloit arriver.

Dans un état si cruel, j'aurois trouvé la mort bien douce, je ne pouvois m'empêcher de la demander souvent au Seigneur, & plus d'une fois on a cru ma prière exaucée. Des attaques plus violentes qu'à l'ordinaire m'ont conduit trois ou quatre fois jusqu'aux portes de la mort: mon Médecin n'espéroit plus rien; en se couchant le soir, il ne croyoit pas que je fus en vie le lendemain. Cependant Dieu a prolongé mes jours contre toute espérance, & qui plus est, il m'a rendu la santé la plus parfaite dont on puisse jouir à mon âge. Mon sang, qui paroissoit tout corrompu, est maintenant bien purifié; mon corps, qui étoit tout couvert de boutons & d'ulcères, est aussi frais & aussi fain que si je n'avais jamais été malade; les hémorroïdes ne me fatiguent plus du tout; ma difficulté d'uriner a entièrement disparu. Dans l'intervalle d'un an, je n'en ai eu que deux légers ressentimens, occasionnés l'un & l'autre par un gros rhume accompagné de fièvre, en sorte que j'ai tout lieu de me croire parfaitement & radicalement guéri.

Tout ce qu'on a conjecturé de plus vraisemblable sur l'origine & les causes de cette maladie, c'est que mes hémorroïdes ayant été cicatrisées, il y a environ 18. ans, pour prévenir la gangrène qui paroissoit prête à s'y mettre, le sang qui avoit accoutumé de s'écouler par cette illuie ne pouvant plus percer, se déchargeoit par le canal des urines, & m'occasionnoit à chaque retour périodique ces difficultés d'uriner que j'ai éprouvé si long-tems, toujours jointes aux plus vives

Douleurs des hémorroïdes. Quoi qu'il en soit, par la grâce de Dieu, je suis délivré de ce tourment que je croyois ne devoir finir qu'avec ma vie.

Mais comment s'est opéré ce prodige : voilà ce qui paroît intéressant pour le public & pour vous. Or Dieu n'a pas jugé à propos, Monsieur, de se servir des remèdes ordinaires de la médecine pour opérer ma guérison : pendant quinze ans je les ai tous employés sous la direction de deux habiles Médecins de ces contrées, qui successivement ont bien voulu prendre soin de moi : je n'avois rien à désirer du côté de leur science & de l'attention avec laquelle ils observoient toutes les circonstances de ma singulière maladie, ils ont épuisé toutes les ressources de leur art pour me procurer quelque soulagement : eaux minérales de St. Alban & de Bourbon-Lancy, eaux d'escargots, eaux d'oignon, bolus, saignées, purgatifs de toute espèce, tisanes, régime rigoureux, rien n'a été omis de tout ce qui leur a paru propre à mon rétablissement. Je dois me louer beaucoup de leur zèle & de leur bonne volonté : je crois qu'ils doivent se louer aussi de ma docilité à exécuter leurs ordonnances ; mais ni eux ni moi ne pouvons, ni ne devons nous louer de l'efficacité de leurs remèdes. L'unique effet sensible qui en a résulté, a été l'augmentation & l'irritation de mon mal : les trois dernières années pendant lesquelles je l'ai enduré étoient un vrai & continual martyre, j'excitois la compassion de toutes les personnes dont j'ai l'honneur d'être connu. Abandonné de mes Médecins, & ne conservant pas même la moindre espérance de guérison, j'attendais chaque jour la que mort qui ne pouvoit pas être bien éloignée.

Sur ces entrefaites, la providence permit qu'un neveu que j'appellois depuis long-tems auprès de moi, se détermina à s'y rendre. Touché de ma triste situation, & connaissant la vertu de la médecine univerfelle, il m'en proposa l'usage ; mais prévenu contre tous les remèdes, par l'inutilité

A ij

constante de tous ceux que j'avois employé jus-
qu'alors, je refusai d'employer celui-ci. Mon ne-
veu ne le rebu pas, il revint plusieurs fois à
la charge, & il obtint à force de sollicitations
que j'en ferois du moins l'essai. Je le fis, & le
remède ayant opéré avec beaucoup de douceur
sans me causer la moindre fatigue, je me déter-
minai à en prendre une prise tous les quatre ou
cinq jours. Bien de gens blâmerent ma résolu-
tion & les importunités de mon neveu qui me
l'avoit pour ainsi dire arrachée ; on décida que
ce remède hâteroit ma dernière heure, que l'é-
vacuation considérable de bile qu'il opéroit en
moi, alloit faire changer tout mon sang en bi-
le, que c'étoit un remède corrosif, un poison
lent, &c. Toutes ces pauvretés me firent im-
pression alors : après cinq ou six prises, j'abandonnai le remède pendant près de deux
mois, & je n'en voulois plus entendre parler.
La constance de mon neveu vainquit toutes
mes répugnances : je recommençai à en pren-
dre une prise tous les huit jours, & je n'eus
pas continué deux mois, que j'éprouvai beau-
coup du mieux ; les accès de ma maladie fû-
rent bien moins violens, & au lieu de revenir
tous les quinze jours, ils ne revenoient
qu'au bout d'un mois. Successivement ils recu-
lerent jusqu'à cinq, six ou sept semaines, se-
lon que j'étois plus ou moins attentif à me pri-
ver des alimens de difficile digestion. J'avoue
que je ne me suis pas gêné long tems sur cet
article ; à mesure que je me suis vu dans un bien-
être où je ne m'étois jamais flatté de parvenir,
j'ai voulu user des priviléges de la convalescen-
ce, & je les étendois si loin que je ne me re-
fusois rien, & que je mangeois indistinctement
de tout ce qu'on feroit à table. Pour ne rien
diffimuler, j'ajouterai qu'il y a eu quelques
mois où je ne me nourrissois exactement que
des choses les plus contraires à ma guérison,
parce qu'elles étoient les plus conformes à mon
goût. J'ai lieu de croire que cette indiscretion

à un peu retardé ma parfaite guérison, mais enfin elle ne l'a pas empêchée : l'usage régulier de ma fidèle Poudre tous les huit ou dix jours a extirpé au bout d'un an, malgré l'omission de tout régime, cette cruelle maladie, qui dans le régime le plus rigoureux & les remèdes les plus recherchés avoit jeté pendant quinze ans les plus profondes racines. Je jouis maintenant d'une santé parfaite, d'un teint frais de toute la force de mon tempérament. Qui me l'est dit ! qu'à l'âge de soixante-cinq ans, avec un remède si simple & si doux, je me délivrerois d'un mal invétéré que toute la médecine n'avoit pu réduire dans la vigueur de mon âge : tout le monde en est surpris ici, & bien de personnes ont crié au miracle.

Mais ce qu'il y a de remarquable dans l'usage que je fais de ce remède, c'est que je ne suis jamais si frais, si léger, si gai que les jours auxquels je les prens : point de fatigue ni d'échauffement pendant l'opération, point de naufrage ni de dégout après ; bien au contraire mon appétit redouble ce jour-là, je dîne mieux qu'à mon ordinaire, je fors l'après-dîné comme les autres jours, & je me trouve copieusement purgé, sans avoir eu ni la bouche empoisonnée ni mes entrailles déchirées, comme je l'éprouvois autrefois dans l'usage des médecines ordinaires.

Voilà, Monsieur, les effets uniformes & constants que produis en moi votre Poudre purgative, au vu & au fçû de tout le monde ; feroit-il possible après cela que ce remède fut un poison, comme l'ont assûré quelques Médecins ? non, la chose n'est pas possible, & mon suffrage en cette occasion, fut-il isolé de tous ceux qui se sont rasssemblés de toutes les parties du monde en faveur du remède, suffiroit, ce me semble, pour décider infailliblement le contraire : je ne parle que d'après l'expérience la plus évidente & la moins équivoque. Mes entrailles ne sont pas à l'épreuve du poison, j'en ai la démonstration complète dans le déplorable état où m'avoient

A iii

réduit les remèdes même reconnus pour bons par toute la médecine, j'en ai fait le détail ci-dessus. Réduire à l'extrême, j'abandonne tous ces remèdes pour me fixer à un seul qu'on assure être un poison. Est-il seulement permis de penser que par l'usage d'un poison, de quelque nature qu'il puisse être, lent ou actif, je vienne à bout d'éteindre le feu de mon sang, de le purifier entièrement de la corruption universelle & incurable que la médecine y auroit reconnu, de rafraîchir mon teint, de rétablir mon estomac, de renouveler mes forces, & de me retirer d'entre les bras de la mort pour me rendre une santé parfaite ? J'avoue que l'attribution de tant d'heureux effets à un poison avéré me paroît une chimère inconcevable ; cependant les effets existent, & on ne peut les contester : l'usage du présumé poison n'est pas moins constant, & c'est à la suite d'environ 80. prises que ma guérison est arrivée. Que peuvent répondre à cela les plus ingénieux adversaires de la Médecine universelle ?

Vous ne le devinerez pas, Monsieur, ce qu'on a imaginé pour résoudre ce problème ! on m'a dit que ma guérison n'est pas l'effet de vos poudres, que quand même je n'en aurois point pris, j'aurois également pu guérir par la seule influence de la vieillesse, qui moins fertile en humeurs qu'un âge moins avancé, fournit moins de matières & d'alimens à la maladie que j'éprouvois : de plus, on m'a prédit que l'usage fréquent que je faisois de la poudre, attaquerait infailliblement le genre nerveux, que bientôt mes mains trembleraient, que ce premier accident feroit suivî à la fin de quelque catastrophe fâcheuse, & que je ferois très bien de renoncer à ce remède caustique.

Il ne me convient pas assurément d'entrer en lice avec un Médecin estimable, dont le public admire avec raison les talents, & à qui j'ai donné personnellement tant de preuves de ma confiance ; mais puis-je dissimuler la surprise où je suis

en rapprochant ces raisonnemens de ma propre expérience. Quoi ! la vieillesse toute seule m'a guéri , ou m'auroit guéri ; mais c'est précisément le contraire : ma maladie n'a fait que croître & s'irriter davantage à mesure que j'ai avancé en âge , on le voit par ce que j'en ai dit ci-devant. Moins vive dans sa naissance , cette cruelle maladie a fait de continuels progrès jusqu'à l'âge de 60. ans , où on peut dire qu'elle étoit parvenue à son dernier période , je n'avois plus que la mort devant les yeux. Environ un an après , je me trouve guéri , & c'est la vieillesse toute seule qui a fait ce prodige , & 60. ou 80. prises de poison , sur - ajoutées dans cet intervalle à un mal devenu extrême & déclaré incurable , ne peuvent s'opposer efficacement aux heureuses influences de cette année de ma vieillesse ; & la source fatale d'humeurs , qui croissant toujours jusqu'à ce moment , fournittoit un aliment presque continué à mes infirmités , se desfèche tout-à-coup par la feule crise de l'âge , ôte à ma maladie & au poison toute leur activité , & empêche tous leurs mauvais effets. La Médecine expliquera peut-être des phénomènes si singuliers : pour moi , qui suis tout-à-fait étranger aux secrêts de cette science , je mérite au moins qu'on me pardonne la surprise qu'ils me causent.

D'ailleurs le bien-être actuel que j'éprouve me tranquilise un peu sur l'accomplissement des funestes prédictions qu'on m'a faites : non seulement mes mains , mais tous mes membres étoient mal assurés & tremblants du tems de ma maladie , aujourd'hui par la grace de Dieu ils sont parfaitement rassermis : je ne m'apperçois point que le genre nerveux ait été attaqué en aucune partie ; quoiqu'âgé de 65. ans , ma main est presque aussi ferme que dans ma jeunesse. Pour l'avenir , il en arrivera ce qu'il plaira au bon Dieu , je crois toujours pouvoir sans imprudence ufer quelquefois de votre poudre , & il y a bien de l'apparence que si mes mains deviennent un jour tremblantes , ce sera plus par la caducité

de l'âge, que par l'usage de ce poison bienfaisant.

Je pourrois confirmer ma propre expérience par celle de beaucoup de personnes, qui à mon exemple ont voulu courir les risques du poison, & qui toutes s'en louent; mais ce détail seroit trop long, & je le crois inutile pour donner du poids à une guérison aussi frappante que la mienne.

C'est donc par une erreur de fait toute sensible qu'on a donné le nom de poison au remède le plus doux que je connaisse, moi qui en ai pris de toutes les espèces. Comme ce n'est que par l'expérience des malades que Mrs. les Médecins peuvent s'affliger infailliblement des propriétés d'un remède, j'ai cru, Monsieur, devoir leur rendre un compte fidèle & détaillé de celle que j'ai fait de vos poudres, bien persuadé que leur effet en moi ne pouvant se concilier avec l'idée de poison, Mrs. les Médecins retrancheront désormais de leur censure cette qualification infoutenable par une conséquence toute naturelle. Je me persuade encore que la même main, qui dans une ordonnance donnée depuis peu à un malade, a cru devoir répandre une tache d'infamie sur le poison prétendu, & reléguer ce remède dans la boutique des charlatans, effacera en toute occasion ces traits injurieux échappés à la prévention. Guidé désormais par les principes lumineux d'une expérience que chaque moment de ma vie appuie & confirme, elle refusera sans doute le jugement porté contre les poudres, & se fera un devoir de réparer d'une manière digne d'elle la sortie peu mesurée faite sur l'Auteur du remède, qui par sa qualité de Médecin, par la réputation dont il jouit, par l'estime dont le public l'honore, & par les faveurs même dont le Roi l'a gratifié, & par bien d'autres endroits, mérite assurément d'être ménagé & respecté sur-tout parmi ses confrères.

Je laisse à des mains plus savantes la discussion des autres objections qu'on fait contre vos poudres & contre votre système sur l'origine des

maladies : ces matières sont trop au - dessus de ma portée pour qu'il me soit permis d'en dire mon sentiment. Je me borne à désirer, que ceux à qui il appartient de prononcer , veuillent bien, avant que de porter leur jugement, évaluer avec impartialité la force de mon témoignage , & ne parler comme moi que d'après le sens intime ; je doute qu'alors il se trouve beaucoup de voix contre le remède. Quoi qu'il en arrive , mon existence en fera l'apologie tant qu'il plaira au Seigneur de me laisser sur la terre , & ma bouche , confacrée par état à la vérité, ne se fermera que par ma mort aux expressions de la reconnoissance que je dois au remède précieux par lequel je vis , & à son respectable Auteur. C'est dans ces sentimens , &c.

Siné , *Depras* , ancien Curé
d'Iffy - l'Evêque.

*A Iffy-Levêque , par Jutty en Nivernois , le 25^e
May 1763.*



APP

RÉPONSE

A une Lettre insérée au Livre du Sr. Ailhand, d'Aix en Provence, par JEAN-MARIE PINOT, Docteur de Montpellier, Médecin du Roi à Bourbon-Lancy, Intendant des Eaux en survivance, & Correspondant de l'Académie de Dijon. A Moulins, chez la Veuve Faure, Imprimeur de Mgr. l'Evêque d'Autun, de la Ville & du Collège. M. DCC. LXV.

Injusti sunt semper judices, qui de incognitis sibi pronunciant rebus: non habent enim judicandi auctoritatem, qui ad statuendum aliquid, imperitâ licentia temeritatis adducuntur.

Julius Firmicus, lib. 1. cap. 2. des Erreurs des Religions prophanes.

J'avois pris la résolution la plus décidée de ne pas m'occuper davantage de la Poudre d'Aix, parceque ce que j'en ai écrit est le vrai témoignage que je pouvois lui rendre, & qu'après cela personne n'étoit plus en droit de me demander de nouvelles explications.

Voici pourtant qu'on me rappelle encore sur la scène, où je n'avois paru dabord qu'après bien de résistances, mais on prétend que je ne puis refuser mon suffrage à l'observation contenue en la Lettre du 15. Mai 1763, imprimée

à Carpentras la même année, dans un nouveau recueil du Sr. Ailhaud.

On me fait donc une obligation de violer ma promesse, & il a fallu lire cette Lettre, qui devoit opérer ma conviction, & un aveu public que tout ce que j'ai dit ou écrit sur cette matière, est l'ouvrage du préjugé.

Je ne dissimulerai pas que cette lecture m'a fait plaisir, puisque j'y trouve la preuve que toutes celles qui ont été produites en faveur de la *Médecine universelle*, sont marquées vraisemblablement au même sceau; c'est-à-dire, qu'elles sont dénuées de bonne foi, inconséquentes, & purement dictées par une prévention également aveugle & criminelle.

J'ai beaucoup connu l'Ecclesiastique souffrît, & je ne me persuaderai jamais qu'il soit l'auteur d'une pièce aussi fausse que ridicule. On ne peut lui imputer d'autre tort, que d'avoir consenti à la publicité d'une fable, enfantée par des gens qui ne savent rien respecter, lorsqu'il s'agit de remplir leurs vues.

Je me flatte de démontrer victorieusement que l'écrivain, quel qu'il puisse être, a dû trouver autant de difficulté à obtenir le consentement du Sieur de..... pour fabriquer cet écrit, que le neveu trouva de résistance à lui faire accepter l'usage de la Poudre miraculeuse.

Je suis assuré qu'il eut bien fait de ne point succomber aux follicitations bienveillantes de cet envoyé; & je dis hautement que la religion & l'amour de la vérité devoient absolument lui faire refuser son consentement.

Que ce ne soit pas le Sieur de... qui ait écrit la Lettre dont il s'agit; c'est une vérité démontrée dans le pays qu'il habite, 1^o. parce qu'on n'y reconnoît ni son style ni son langage; 2^o. parce qu'il y jouit de la réputation méritée d'homme vrai; & 3^o. c'est que par-tout dans cet écrit l'on remarque le goût, les expressions & l'enthousiasme d'un des apologistes & distributeurs secrets de la Poudre d'Ailhaud.

A vi

On commence par encenser l'idole , & à cela je n'ai rien à dire , parce que je ne suis chargé de réformer personne , & que je connois la presqu'impossibilité de faire ouvrir les yeux à ceux qui n'aiment point la lumière ; il m'importe même peu quelle impression produira ce que je vais écrire ; & comme je veux suivre pas à pas , j'écrirai sans ordre & sans méthode , attendu qu'il n'en régne point du tout dans l'écrit en question.

On essaye d'abord de donner une idée du mal qu'on prétend avoir été guéri par la Poudre d'Aix , & on ajoute qu'il est peut-être d'une espèce unique.

Comme l'Auteur s'avoue par-tout n'être pas Médecin , quoique par-tout il en veuille jouer le rôle , je me borne à observer que rien n'est si commun que la Dysurie , & qu'un Barbier la reconnoîtroit dans la description obscure qu'il donne. Le gonflement des hémorroïdes , qui étoit toujours inséparable de l'écoulement difficile & douloureux des urines , ne laisse point d'équivocité sur la cause de la maladie & sa périodicité , étant instruit sur-tout que le Sieur de est de tempérament mélancolique.

Dans la même page , notre Expositeur fait désirer la mort à son malade , comme une voie douce qui termineroit ses souffrances.

On peut déposer dans la vérité n'avoir jamais vu personne plus affecté de la crainte de mourir , au point même de s'être laissé subjuguer l'esprit par des prédictions folles & chimériques.

Tout de suite on lui fait dire que des attaques plus violentes qu'à l'ordinaire l'ayant conduit aux portes de la mort , son Médecin n'en espéroit plus rien , & croyoit en se couchant ne point le retrouver yivant à son lever.

On n'écrivit jamais plus faux. Le Médecin dont on parle n'a jamais vu ce Curé en danger que deux fois : la première au mois de Septembre 1740 , avec le Sr. Besançon , Chirurgien à

Luzy, à l'occasion d'une fièvre maligne, accompagnée de dépôt gangréneux à l'anus ; & la seconde, au mois de Juin 1756, pour une fièvre double-terce, continue, pernicieuse, qu'il traita avec le Sr. Simon, Maître Chirurgien du-lieu, & dans ces deux circonstances il ne fut point question de maladie qui affectât les voies urinaires.

Ce fut en 1742, que ce Médecin fut consulté pour la maladie en question, & qu'il ordonna les bains tempérés, & la boisson des Eaux de Bourbon - Lancy, afin de porter une division légère & ménagée dans le sang, d'en rendre la circulation plus uniforme dans les vaisseaux abdominaux, sur-tout la porte, pour obvier aux dépôts périodiques sans écoulement, qui se faisaient souvent appercevoir aux vaisseaux hémorroïdaux & à ceux du col de la vessie, lesquels dépôts étoient véritablement la cause prochaine de la Dysfurie du Sieur de d'autant que le gonflement des hémorroïdes étoit toujours sans écoulement, à raison des cicatrices qui succéderent aux lacerations & suppurations subseqüentes qu'éprouva ce malade, lorsqu'elles se gangrénèrent en 1740, & la conjecture est d'autant plus vraisemblable & fondée, qu'il a été observé beaucoup de fois que la saignée & des purgations fraîches éloignoient les accès de Dysfurie du Sr. de à qui l'on fait dire aujourd'hui que depuis l'usage des Poudres d'Ailhaud, il jouit d'une bonne santé, qu'il n'a plus la peau boutonnée ni ulcérée, que les hémorroïdes ni la difficulté d'uriner ne le fatiguent plus, à l'exception néanmoins qu'il en a éprouvé deux légers ressentimens dans l'espace d'une année ; mais qu'ils ont été occasionnés par un gros rhume.

On est découragé de répondre à de pareilles inepties, & d'apprendre à quelqu'un qui ne doit pas le faire, que les maux de reins, les urines bourbeuses & leur écoulement laborieux, font les suées ordinaires & les crises de ce qu'on appelle *molimina haemorrhœa*, & que les hémor-

roïdes fluentes préservent & font disparaître ces tortes de maux, *dolorifica in lumbis mala, sanguisua haemorrhœica*, comme l'interprète le fçavant Duret, *in coacis*, & que suivant la remarque d'Araëté, rien n'est si commun que d'observer des crises d'urines périodiques & douloureuses qui suppléent à une évacuation sanguine quelconque, qui aura été déroutée ou qui ne se fera pas faite à la manière accoutumée, qu'on a même souvent vu des écoulements périodiques d'urines sanguinolentes qui ont fait appeler ces tortes d'hommes *menstruatos homines*; & ce sont ces évacuations, suivant que nous l'enseigne le célèbre *Hecquet*, qui concourent à la dépuration du sang dans le sexe masculin d'un âge confiant, comme l'évacuation menstruelle des femmes le fait pour leur conservation & la propagation de l'espèce.

Tout jusqu'ici est donc dans un ordre naturel chez le Sieur de..... & ridiculement le fait-on crier au miracle, & attribuer aux Poudres d'Ailhau, une guérison que nous ferons voir dans la suite être l'effet de l'âge, sans que la maladie ait été au point où on le publie, puisqu'il est notoirement faux que le Curé dont il s'agit ait jamais été ulcéré, mais seulement boutonné, & il n'y a rien dans tout cela qui tienne du prodige, car c'est amener gratuitement la puissance divine pour donner à la Poudre d'Aix, la gloire d'une guérison qu'il auroit plu à Dieu, dit-on, refuser à toute autre Médecine.

Dès qu'il falloit un miracle pour guérir le Sieur de..... je ne vois pas pourquoi la Poudre d'Ailhau a été le moyen de préférence; mais je comprends que l'Apologiste tournera tout à l'avantage de son remède, parce qu'effectivement une Médecine universelle ne peut se souhaiter que miraculusement.

On peut seulement trouver étrange le délai de quinze années & plus pour l'opération de ce prodige, & encore plus étrange que le malade

ait eu la patience de faire des remèdes nuisibles pendant un si long espace de temps , & que , quoique miraculusement guéri , il éprouve encore des retours de son indisposition , qui ont pour cause à la vérité deux gros rûmes. *Risum teneatis.*

Mais disons vrai , nous suivons un homme égaré , pour ne rien dire de plus , & ce qui nous force à avoir mauaise opinion de lui , quel qu'il soit , c'est que par-tout il altère la vérité , car il a la générosité de donner deux Médecins à son malade , & il n'y en a jamais eu qu'un de connu , & celui-là peut l'affirmer , d'autant que si on eût voulu lui adjoindre un second , il auroit dû en être informé pour se concilier avec lui.

Quoi qu'il en soit , celui des deux qui l'a été en chef , dépose que dans l'espace de vingt années , il n'a vu le Sieur de pour la maladie en question , que trois fois , suivant qu'il le constate par son Journal ; 1^o. au mois de Mai 1742. qu'il prit les Eaux de Bourbon - Lancy ; 2^o. au mois de Juin 1744. qu'il fit usage des Eaux acidules de S. Alban , & 3^o. en 1745. qu'il fut appellé pour donner son avis sur une eau dont le Sr. Belançon , Maître Chirurgien à Luzy , lui avoit conseillé l'usage , comme devant opérer décisivement sa guérison.

A l'égard des tisannes , des bolus , des eaux d'oignon & d'escargots , le Médecin dont on parle , n'a jamais eu connaissance de ces remèdes , bien loin de les avoir ordonnés.

Il a pu au reste lui faire quelques visites de bienfaisance , lorsqu'il a été à Issy-l'Evêque , ce dont il est mémoratif , comme de lui avoir toujours conseillé quelques saignées & purgations fraîches , le régime , les boîfous delayantes , l'exercice , la dissipation , & par-dessus tout , la patience , devant espérer qu'à mesure qu'il avanceroit en âge , son indisposition s'affoiblirait.

Cela ne valoit pas la peine de prodiguer des

Eloges sur des talens que l'on ne connoit point, & qui sont toujours trop médiocres dans l'art de guérir, comme on verra qu'en a jugé lui-même notre fade Apologiste.

Ici on fait abandonner le Malade par le Médecin, quoique ces Messieurs pourtant ne soient pas accusés de quitter si-tôt la partie, & qu'il eût été mieux de dire que c'éroit le Malade qui abandonnoit le Médecin.

Mais le moment de la providence étoit arrivé, & Dieu ne jugeant pas à propos de bénir la Médecine créée, il voulut faire éclater sa toute-puissance dans la manifestation du succès de la Poudre d'Ailhaud, & pour cela, fit arriver un Neveu désiré du Sieur de.....

Avant pourtant que de mettre la main au grand œuvre de la guérison, on commença par consommer l'ouvrage intéressant d'une résignation de bénéfice ; puis successivement se développèrent les inspirations de la Providence, pour engager le malade à donner sa confiance au grand arcane d'Ailhaud.

On voit bien qu'il y eut un combat entre l'Oncle & le Neveu, mais on nous en laisse ignorer les particularités ; on nous apprend seulement que l'Oncle succomba aux miraculeuses importunités du Neveu ; mais que cependant, malgré toute la force de son éloquence, ses réflexions lumineuses, persuasives & expérimentées, le Malade ne laissa pas que d'être frappé, & de recevoir des impressions inquiétantes de toutes les pauvretés que les Médecins les plus célèbres débitoient sur les Poudres ; & il fallut la constance de l'envoyé de la providence, pour vaincre la résistance opiniâtre du Sieur de... qui enfin s'abandonna aveuglément aux soins de ce cher Neveu, & commença courageusement l'usage des Poudres qui ont opéré la guérison dans l'espace d'une année, malgré qu'on n'observât point de régime ; car c'est un privilège de la Médecine universelle de n'avoir aucunes règles, & d'être toujours victorieuse.

au milieu même des excès ; encore une fois
risum teneatis.

Mais plaiſanterie à part , le bon Curé eſt pourtant presque guéri , &c à l'âge de 65. ans , le voilà jouiſtant d'un teint frais , &c de toute la force de ſon tempérament , au point que la ſurprise où l'on en eſt dans ſon pays , a fait crire au miracle.

Nous favons que c'eſt le ton des profélites du Sieur Ailhaud ; mais nous offrons la preuve que ce n'eſt pas le cri public , &c qu'il y a beaucoup d'hérétiques dans l'*Ailhauſme* même.

Au reſte , il eſt notoire que la ſanté du Sieur de . . . eſt encore traversée par des reflentimens de fa maladie , &c qu'il en eſt même actuellement atteint , ſuivant le témoignage que nous en a rendu , il y a peu de jours , un connoiſſeur en cette partie , qui n'a que l'intérêt de la vérité à cœur.

L'éloge du reméde eſt terminé par le récit du bien-être de celui qui en fait uſage : on prie même de remarquer que dans le même jour qu'il le prenoit , il éroit frais , léger , plus gaſ que de coutume ; sans fatigue , sans chaleur ni dégout , ni nauſée dans l'opération ; que l'appétiſ redoubloit au contraire , que l'on dinoit plus largement , que l'on ſortoit l'apres dîner , & que l'on éroit copieusement purgé.

Il eſt aife de voir que la vérité eſt bieſſée dans ce rapport , & que chaque article renferme la conduite d'un homme qui feroit iſenſé d'en uſer , comme il y eſt dit , dans le travail d'un reméde quelconque , qui purge copieusement , sans comprendre l'indécence qu'il y a de sortir pour aller je ne ſçais où , lorsqu'on eſt copieusement purgé.

Cela eſt auſſi peu croyable , qu'il eſt démontré impossible dans la pratique , que la ſenſation de l'appétiſ & de la faim ſubliſte quand l'eftomac & le canal alimentaire ſe trouvent abreuſés de ſucs ſurabondants qui y ſont attirés par l'action d'un purgatif , quel qu'il foit , & encore

de ceux dont on ne manque point de s'inonder,
suivant la méthode d'Ailhaud.

Voilà , dit-on tour de suite , les effets uniformes de la Poudre ... C'est-à-dire , que M. de ... en a toujours été purgé , au vu & au feu de tout le monde ; car il fortot ces jours-là , & qu'il n'a pas été empoisonné ; que par conséquent son suffrage , fut-il isolé , doit décider infailliblement de l'erreur des Médecins qui l'ont jugée poison.

Bon Dieu , quelle dialectique ! Parce que le Sieur Curé d'Issy-l'Evêque auroit été assez heureux , par la force de son tempérament , de résister à l'activité d'un remède équivoque & jugé dangereux par l'expérience des Maîtres de l'Art , il s'ensuit que c'est une Médecine souveraine , universelle , d'autant , dit-on , qu'elle purge uniformement.

Si c'est en raison de ce qu'elle purge , qu'elle a guéri , tout autre remède auroit eu le même succès : mais non , la Poudre d'Ailhaud est privilégiée , & Dieu n'a pas voulu permettre que les autres remèdes puissent guérir le Sieur de.... ainsi , conclut-on , la Médecine d'Ailhaud doit nécessairement être innocentée des mauvaises notes dont on l'a flétrie ... Mais moi , j'ajoute que quand toutes les observations contenues dans les livres des Ailhaud , seraient aussi vraies que je les soupçonne fausses & de la nature de celles que je discute , l'empirisme de cette Médecine & ses dangers n'en seraient pas moins redoutables , par la seule raison que quand on voudra opposer les insuccès & les malheurs qu'elle a produits entre les mains des gens vrais qui en ont voulu faire l'essai , on verra , comme nous l'avons dit ailleurs , que la comparaison du bien au mal fera comme d'un à mille.

Cette vérité éloigne assurément beaucoup de son compte le Fabuliste , & ce qui lui paroit être une démonstration complète , ne sera plus , pour les gens versés dans l'art de guérir , qu'u-

ne supposition trop artificieusement & malignement controuvée pour rehaussier les vertus spé-
cifiques, comme l'on parle, de la Poudre d'Aix,
au préjudice des autres remèdes dont a fait
usage le Sieur de sous la direction de Mé-
decins à qui l'on a d'abord donné des éloges
pour les amener ici jouer le rôle d'empoison-
neurs, puisque, dit-on, le déplorable état du Ma-
lade, l'espace de quinze années, a eu pour
cause la multiplicité des ordonnances qu'il a
eu la patience & lafoibleffe d'exécuter.

Celui qui a été connu publiquement pour être
le seul Médecin de ce Curé, met l'éloge & le
blâme chacun à sa place ; c'est-à-dire, qu'il ne
se réjouit pas beaucoup quand on le loue, &
que, suivant le conseil d'un Sage de l'antiquité,
il ne s'attriste point du blâme : *Nec valde
gaudere debemus, quando laudamur ; nec con-
tristari quando vituperamur.*

Mais ce qui le touche, c'est la fausse exposi-
tion que l'on fait au Public, & de laquelle on
défie de produire un seul témoignage, puisqu'il
est certain au contraire, que le peu de secours
qui ont été administrés, ont toujours été suivis
de quelque succès, & qu'il faut être également
injuste & mal instruit, pour dire qu'on a la dé-
monstration que les entrailles du Curé d'Issy-
l'Évêque, ne sont point à l'abri du poison, puis-
qu'il existe encore malgré tous les remèdes que
les Médecins lui ont fait faire : or quels sont
ces remèdes ? les Eaux de Bourbon - Lancy,
de Saint Alban, les Eaux d'escargots, d'oi-
gnons, des bolus, des saignées, des purgations
de toute espèce, & des tisanes.

Pour le coup il y a de l'embarras à répondre à cette manière de raisonner.

Mes entrailles, fait-on dire à ce Curé, ne
sont pas à l'épreuve du poison ; & pourquoi ?
un bon Logicien diroit, parce que tous les re-
mèdes que j'ai fait ne sont pas de cette na-
ture ; mais point du tout, notre Critique répond :
j'en ai la démonstration dans le déplorable état

où ces remèdes ont réduit le Malade : & moi j'ajoute, ces remèdes étoient donc des poisons ; & les entrailles du Curé devoient être aux épreuves du poison au lieu de n'y pas être.

Mais ne soyons point surpris, l'ignorance & la prévention enfantent toujours le sophisme, & d'un faux principe on n'en peut jamais tirer des conséquences vraies.

On veut que la Poudre d'Ailraud soit une Médecine universelle : le Curé de..... en a pris quatre - vingt prises qui l'ont guéri ; donc ce prodige appartient à la merveilleuse Poudre.

Je nie la majeure, parce que toute la Médecine Françoise, & même l'étrangère, l'a jugée fausse ; je nie la mineure en partie, parce que je scias que l'homme guéri est actuellement malade de sa maladie ; les gens sensés apprécieront la conséquence, & moi, je reviens à mon homme qui articule trois ou quatre expressions sans scavoir ce qu'il veut dire.

» Quoi ? s'écrie-t-il, un poison, lent ou actif,
» éteindra le feu du sang, le purifiera de sa cor-
» ruption universelle & incurable, rafraîchira
» le teint, rétablira l'estomac, les forces, enfin
» pourra-t-il retirer un moribond des bras de
» la mort ? »

Effectivement ces effets merveilleux contrastent étrangement avec un poison ; mais à cette déclamation, il ne manque que la vérité, car jamais la Médecine la plus efficace n'opéreroit la guérison d'un Malade dans un état si déplorable.

Mais il est réservé à la Médecine d'Ailraud de faire des miracles, & il nous faut chanter la palinodie, & convenir que les observations des mauvais succès de ce remède sont fausses & dictées par l'envie, ou que si la Poudre miraculeuse n'a point réussi, c'est parce qu'elle a été administrée par des Mécréants.

Comme j'ai déjà dit que je n'étois point chargé de l'instruction de mon Observateur, je ne ferai pas des frais pour lui prouver & lui appre-

être qu'un remède qui tient à la nature du poison, ne produit pas toujours les effets dont il est capable, parce qu'il est mille choses qui en peuvent affoiblir ou étouffer l'action sensible, que nous savons même & expérimentons tous les jours qu'il est de vrais poisons, qui étant maniés & préparés, par des mains habiles, deviennent des remèdes admirables. L'émétique, la ciguë, la bella-dona, le colchique, l'arsenic, l'opium, l'antimoine, le mercure, le sublimé - corrosif, en sont des preuves irréfragables.

Ainsi M. de.... peut avoir pris quatre-vingt prises d'un mauvais remède dont la nature a été victorieuse, sans qu'on doive attribuer une fausse guérison à ce remède, & d'ailleurs il pourroit se faire que de la Poudre d'Ailhau^d on en fî une bonne Médecine en l'assujettissant à des règles, & que l'usage en fut déterminé par l'observation : au lieu que son universalité amméthodique fera toujours pour elle une note de réprobation.

Voilà, puisqu'on le demande, ce que répondent les prétendus adversaires de la Médecine universelle, sans être aussi ingénieux, mais beaucoup plus vrais que les trop aveugles Apologisées.

Et ma réclamation particulière contre la *Poudre d'Aix* vient encore moins de ce que j'ai observé & de ce que j'en ai oui publier, que de la zémérité avec laquelle on en conseille l'usage, au point d'avoir produit des observations de gens qui en ont pris trois cent prises dans une année.

Or je demande, je ne dis pas à des Médecins, mais à des hommes raisonnables, ce qu'on doit penser d'une pareille conduite.

Pour moi j'avoue publiquement que je suspeche la vérité de ces témoignages, & je déclare que je suis scandalisé de l'imputation qu'a permis le Sr. Curé de..... car le Médecin qui l'a vu, assûre qu'il ne lui a jamais fait de prédiction sur les événemens qui pourroient suivre l'usage de la *Poudre d'Aix*, il n'a pas même mémoire de l'avoir vu depuis qu'il s'y est abandonné.

Il convient lui avoir dit dans le tems, que l'âge pourroit terminer ses maux, dans l'idée où il étoit qu'ils avoient pour cause une métafase de sang hémorroïdal, & qu'il fait que cet écoulement chez les hommes est une affection de l'âge viril, dont la suppression occasionne différentes maladies, & sur-tout de celles qui intéressent les viscères du ventre, les reins, la vessie, le foie, le mésentère, & lorsque la nature feroit arrivée par degrés à se passer de cette évacuation, les accidents qui résultoient de la suppression, s'éclipseroient; & que le Sr. de auroit une vieillesse plus tranquile, par la même raison que les personnes du sexe, qui ont été réglées mal, & conséquemment languissantes jusqu'au tems où cette évacuation ne devient plus nécessaire, jouissent de la bonne santé au déclin de leur âge.

Voilà l'explication que demande l'Auteur de la Lettre, qui a grande raison de s'avouer étranger, il auroit même dû dire très ignorant de ce qui regarde la Médecine; mais encore une fois, on ne doit pas lui apprendre qu'il est beaucoup de maladies dont les crises guérisseuses sont réservées aux âges, puisque chaque âge a ses maladies propres.

Je puis seulement l'affirmer que, tant que la Poudre d'Aix (qui n'a point été qualifiée de poison de ma part, comme on a l'indiscretion de l'avancer) ne sera pas rangée dans une loge particulière des remèdes destinés au traitement de certaines maladies, & que l'on ne la dépoillera point de son titre arrogant de Médecine universelle, qu'elle ne sera soumise à aucune règle ni à aucun principe, je continuerai toujours d'en parler & d'en écrire comme j'ai fait jusqu'ici.

J'ose même assurer qu'on ne peut être dirigé davantage par l'amour de la vérité, & que si le même sentiment eut animé le partisan de la Poudre d'Aix, il n'auroit point laissé échap-

per de sa bouche autant de suppositions & d'absurdités qu'en contient sa Lettre.

Quoi qu'il en soit, on lui pardonne de bon cœur ; mais on lui demande un retour sur lui-même pour publier diligemment une rétractation qui pourra conserver la vie à bien des hommes.

Ceux qui sont chargés par état de l'exercice de la Médecine, tremblent en satisfaisant à cette obligation, & ils craignent toujours d'être comptables au trône de la Justice, de s'être hazardés trop légèrement, & sans être suffisamment instruits dans le traitement des maladies.

Quelle doit donc être la position de ceux qui ne sont dirigés que par des vues purement humaines & absolument hors de leur sphère ? J'en abandonne la décision à celui que j'ai été obligé de discuter ; s'il a de la probité, je suis sûr que la cause est finie favorablement, & que je deviendrai son ami dès qu'il aura abandonné ses préjugés, & qu'à l'imitation d'un sage, son attachement pour le Sieur Ailhaud & ses Poudres, cédera à la force de la vérité, & à l'expérience de ceux qui doivent être les seuls Ju- ges en pareilles matières.

Au reste je ne penfois pas à lui, & s'il trouve des vérités désobligeantes dans cet écrit, J'ai droit de lui adresser ce que l'ombre de Samuel répondit à Saül : *Quare inquietasti me ut jufcitarer.*

P. S. Dans le moment, on nous fait part de deux observations intéressantes sur les mauvais effets de la Poudre d'Ailhaud.

La première concerne une Malade du Bourg d'Iffy-l'Evêque, dont nous avons été le Médecin : il s'agissoit d'une infiltration de lait épanché dans le tissu cellulaire d'une cuisse. Cette Malade, ou par répugnance, ou par défaut de confiance, abandonna nos remèdes, & prit clandestinement des Poudres d'Ailhaud, mais elle en fut si cruellement maltraitée qu'elle fut obligée de recourir à son Chirurgien pour l'exé-

ction de notre ordonnance , & qui ne retourna à son service qu'après bien de résistances , mais avec succès.

La seconde regarde une Dame étrangère , retirée dans le même Bourg , qu'une demi-douzaine de Prises de Poudre d'Aix conduisit aux portes de la mort par la voie d'une simple fiévre-tierce qui dégénéra en continue , avec les accidens les plus effrayants , par l'usage de la Poudre miraculeuse.

Comme ces deux événemens se sont passés sous les yeux de l'Auteur de la Lettre que nous venons d'examiner , nous espérons qu'il en sera touché , & qu'il aura assez à cœur le bien de l'humanité , pour abandonner ses dangereux préjugés , & laisser à qui il appartient le soin de distribuer des remèdes.

FIN.

OBSERVATION

OBSERVATIONS
SUR
LES POUDRES D'AILHAUD.

Par JEAN-MARIE PINOT, Docteur de
Montpellier, Médecin du Roi à
Bourbon-Lancy, Intendant des Eaux
en survivance, & Correspondant de
l'Académie de Dijon. A Moulins,
chez la Veuve Faure, Imprimeur de
Mgr. l'Evêque d'Autun, de la Ville
& du Collège. M. D C C. L X V.

Quidquid verum euro, & in hoc ego sum.
Horatius.

¶ ¶ ¶ ¶ ¶ E ne me serois pas cru exposé à écrire
¶ J ¶ contre la Poudre d'Ailhau, parce
¶ qu'ayant depuis long temps pris le parti
¶ de la bannir de ma pratique, comme
un remède empirique, dont l'infidélité & les
dangers m'étoient démontrés, je me croyois
affranchi de la nécessité de m'expliquer.

Quand on m'a demandé pourquoi je la dé-
approuvois, il me sembloit avoir suffisamment
répondu de dire : qu'il s'en falloit beaucoup
qu'elle fut capable des merveilles qu'on en pu-
bloit.

Mais puisque l'on me presse davantage, &
que plusieurs personnes exigent que je fasse tom-
ber, ce que j'appelle leurs préjugés, en ren-
B

dant un compte exact des raisons de mon opposition à cette Poudre; je veux bien me prêter à leurs désirs, dans la seule vue de les faire renoncer à son usage, à cause des fâcheuses suites que j'en rédoute pour eux.

Ce ne fut pas sans peine que je me déterminai à faire des essais de ce remède; car bien loin que le livre de *Jean Ailhaud* eut excité ma confiance, j'avouerai, au contraire, que la lecture que j'eus la patience d'en faire, m'inspira une prévention la plus défavorable.

Le titre arrogant de *Médecine universelle*, me parut d'abord choquant; le système de l'Auteur, ridicule; & ses observations, dénuées des qualités essentielles pour mériter confiance.

Voilà comme je m'expliquois par-tout, lorsqu'une Dame de condition, me fit les plus vives instances d'accepter quelques douzaines de prises de cette merveilleuse Poudre, afin d'acquérir par l'usage, une connoissance précise de son efficacité victorieuse, & de lui rendre la justice que je lui refusois, sans en connoître les effets.

Malgré mes engagements, je balançai encore long tems à me servir d'un remède que je ne connoissois point, & qui étoit marqué au sceau du plus grand charlatanisme.

Instruit pourtant d'ailleurs qu'un Médecin ne doit rien négliger de ce qui peut concourir au bien des malades, & qu'il lui est permis de faire des essais avec circonspection, je me décidai à donner dans l'occasion de la *Poudre d'Aix*, non pas pourtant sans règle & sans méthode, ni avec une persévérance inconsidérée, telle que le conseillent les Srs. *Ailhaud, Père & Fils*.

Je n'imaginais pas non plus m'en servir dans toute espèce de maladies, ni dans tous les temps: j'en fixai l'usage pour les chroniques, & ne la considérant que comme purgative, je voulus l'assujettir aux égards & aux précautions antérieures & sublégantes qu'exige l'administration.

tion de ces remèdes, suivant les instructions puisées chez les Maîtres. Enfin, je ne conseillai ce remède, que dans les cas où j'aurois prescrit tout autre purgatif.

La première malade, à qui j'en fis prendre, étoit une femme d'environ quarante-cinq ans, d'une constitution tendre, & épouvieuse, fatiguée de fleurs blanches depuis la cessation de ses secours, éprouvant des fréquens maux d'estomac, des troubles dans les digestions, des coliques, des houffures passagères aux extrémités inférieures.

La première prise ne produisit aucune évacuation, & toute la journée, la Malade se plaignit d'un feu dévorant dans les entrailles, d'une grande altération, & de beaucoup de sécheresse à la gorge, & d'inquiétudes générales.

Un lavage de petit lait, adouci de sirop violet, & deux lavemens ramenèrent le calme.

Cet insuccès ne me rebuva point; malgré les soupçons désavantageux que je conçus du remède, j'y revins trois jours après, & crus devoir en donner une prise & demie, & un grand gobelet de thé léger par-dessus.

Ce nouvel essai ne fut pas plus heureux: à deux selles près, tout se passa de la même manière que la première fois. Il se déclara même un peu de fièvre, & la malade, qui avoit désiré l'usage de ce remède, en parut rebuée: Elle me fit néanmoins consentir, quelques jours après, de faire une troisième tentative: elle en prit deux doses ensemble, & un bouillon dégraissé par-dessus: elle alla six fois à la garde-robe; mais elle passa la journée la plus fâcheuse, & elle en fut quitte pour trois jours de fièvre continue, que la diète, les lavemens, & les potions calmantes dissipèrent, concurremment avec deux verrees d'eau de castille.

Je suis convaincu que, si la malade & moi, nous nous étions opiniâtres de continuer ce remède, nous ne serions pas parvenus au nombre de trente-trois prises de suite, qu'il a fallu à

Catherine, citée dans la quatre-vingtième observation du Sieur Ailhaud, Père, pour obtenir la guérison radicale de ses fleurs blanches.

Les bains frais, les apéritifs nervins, les eaux ferrugineuses, un régime lobre, quelques purgations mercurielles, avec un cautère, ont entièrement rétabli celle qu'auroit immédiatement fait mourir la *Poudre d'Aix*, si elle eut été continuée.

Ce premier événement ne m'encouragea point; il me confirma, au contraire, dans la mauvaise opinion que j'avois conçue de ce remède.

Après quelques semaines, néanmoins, il se présenta à moi, un homme de la campagne, véritablement *Itérique*: je lui donnai six prises de Poudre, pour en prendre tous les trois jours une, & une tasse d'eau chaude par-dessus. Je le chargeai de venir me rendre compte de son état, quand il auroit fini.

Au bout de huit jours, ce malheureux me vint trouver, & rapporta que mon remède avoit penché le faire mourir: que la première prise n'avoit fait que l'échauffer, & lui avoit donné des douleurs de colique, avec beaucoup de vents, sans l'évacuer: qu'il avoit été bien plus malade de la seconde, quoiqu'il eût vécu trois fois, & que la troisième lui avoit donné la fièvre: il étoit dans un grand dégoût, & beaucoup plus jaune.

Je l'invitai à ne point se décourager, & de s'en retourner chez lui pour continuer le remède, en l'augmentant de demi-prise chaque fois, & boire par-dessus, dans l'opération, quelques verrees de décoction de *Taraxacum*.

Huit jours s'écoulerent encore, & je vis revenir mon homme, qui me dit que je l'avois empoisonné, quoiqu'il n'eût pris que deux fois du remède, depuis ma dernière vue: qu'il en avoit été effectivement purgé; mais que c'étoit avec des douleurs d'estomac & de ventre, inexprimables: qu'il ne pouvoit éteindre sa soif: qu'il avoit éprouvé des douleurs jusqu'au

bout des doigts , difoit-il , avec un tremblement universel ; & que depuis , il lui étoit impossible de dormir.

Je lui conseillai d'autres remèdes relatifs à son état : les tisannes chicorachées avec la chelidoine , les apozièmes de ce genre , nitres ; des purgations acidulées , des pilules favoneuses , des bains , & dans l'espace de six mois il fut guéri.

Je formai la résolution pour lors de ne plus me servir d'un remède dont les effets étoient si turbulens , & qui me paroifsoit affliger les nerfs ; mais à peine avois-je pris ce parti , que je fus mandé pour aller voir un Malade , dans un Monastère respectable de mon voisinage , où si-tôt mon arrivée , le Supérieur m'annonça qu'il m'envoyoit chercher pour être témoin des effets de la Poudre d'Aix , avec laquelle vouloit se traiter un de ses Religieux , malade d'une double-tierce.

Ce Solitaire , homme d'ailleurs de beaucoup d'esprit & d'un grand mérite , étoit imbu du préjugé le plus favorable pour les Poudres , prétendant qu'elles étoient le spécifique à tous les maux.

Après un assez long entretien , des raisonnemens , & quelques observations , je fus réduit à être le spectateur de l'opération du remède.

Le lendemain matin , ce Religieux en prit une prise : Il n'en fut point purgé , & la hëvre dévança de deux heures : le frisson fut beaucoup plus long , & l'accès en proportion. L'altération , le mal de tête , les anxiétés s'accruerent : il consentit qu'on lui servit un lave-mens l'après midi ; il le rendit , & en fut purgé deux fois : le soir , il me dit avec la plus grande amérité , que j'avois l'air triomphant d'un infuccès qu'il attribuoit à ce que la dose du remède étoit trop faible , & que le lendemain je verrois un bien grand changement. Je répondis modestement que je souhaitois plus que je ne l'espérois ; mais que je craignois au contraire que ce remède ne lui devint funeste ,

A iii

vu le grand feu qui le dominoit, l'insomnie, la plénitude des vaissaux, & que d'ailleurs rien n'annonçoit une coction d'humeurs, pour placer à crud un purgatif que je mettois dans la classe des *Mochiques Hydragogues*.

Ces réflexions ne changèrent point sa détermination, & le lendemain, effectivement il prit une prise & demie de la drogue, & par-dessus un lavage de thé.

La nuit avoit pourtant été inquiète, & je jugeai qu'il y avoit encore de la fièvre; le Chirurgien, homme sage & éclairé, pensa de même; & de concert, nous essayâmes en vain d'empêcher qu'on prît le remède.

Deux heures après qu'il l'eut avalé, la fièvre redoubla sans frisson, mais une chaleur aigre, beaucoup d'altération, des douleurs vagues, des anxiétés à la poitrine, quelques aliénations dans les idées, un pous dur & fréquent nous inspirèrent de la crainte; & le Malade lui-même avoit, dans quelques intervalles lucides, qu'il étoit aux abois; le ventre étoit météorisé; on entendoit beaucoup de goullemens, mais point d'évacuations. Je proposai un lavement qui fut accepté, & qui nous donna trois copieuses déjections. Malgré cela, la fièvre ne diminua point; il ne vint pas de sueurs comme de coutume: au déclin du jour, je fus d'avis de la saignée; elle fut répétée dans la nuit, & nous fûmes obligés d'en venir à celle du pied; enfin il nous fallut plus de douze jours pour faire éclipser le danger d'une fièvre qui, dans dans sa naissance, étoit simple & bénigne, & qui pensa devenir meurtrière par la complication des accidens qu'excitèrent les Poudres d'Ailhau.

Ce Malade recouvrira la santé avec assez de lenteur, contre la décision de l'Auteur des Poudres, qui prétend que la saignée est décisivement mortelle, si on la pratique dans leur usage; & en recouvrant la santé, il perdit heureusement son préjugé.

Depuis, on a encore fait quelques essais de cette Poudre dans la même Communauté, mais toujours si infructueux ou si malheureux, qu'aujourd'hui on ne pense plus à s'en servir; & tout récemment encore, le Chirurgien me disoit qu'il ne se ressouvenoit pas avoir vu produire de bons effets à cette Poudre; il m'affirra avec une sincérité qu'on ne peut suspecter, quo tous les malades à qui il en avoit vu prendre, s'en étoient toujours mal trouvés.

Je pourrois encore extraire de mon journal plusieurs observations sur l'emploi de cette Poudre que j'ai tentée souvent malgré mes succès, par l'envie que j'avois de lui voir faire une fois le bien; mais toujours la même infidélité & les mêmes inconveniens en ont accompagné l'usage.

Il me feroit également aisément de faire des marques, recueillies de divers endroits, de Communautés religieuses & de plusieurs Chirurgiens, qui ne lui sont pas favorables; je citerois beaucoup de personnes du pays & des environs, qui sont mortes dans l'usage habituel de la Poudre, & suivant les plus grandes apparences, par leur action.

En tout enfin, je produirois plus d'observations défavantageuses à cette médecine, que le Livre du Sieur *Ailhaud* n'en contient de faulueuses & imposantes.

Il est bien étrange que ces Messieurs *Ailhaud*, dans tous les témoignages qu'ils ont produit, n'ayent pu réunir que celui de deux Chirurgiens.

Il me semble qu'il n'étoit point de moyen plus glorieux & plus assuré de donner une confiance générale & juste à leur remède, que de présenter au Public les attestations des Compagnies célèbres de Médecins, répandues dans le Royaume, & des autres Maîtres de l'Art, les plus exercés & en réputation.

Cette conduite eut été digne de gens qui se qualifient Médecins, autant que je les trouve flétris & déshonorés d'imputer à jalouſie ce que

disent & publient des hommes vrais, qui n'ont à cœur que le bien de l'humanité, & l'honneur de la Profession qu'ils exercent avec dignité.

A quelle sorte de gens les Sieurs *Ailhaud* persuaderont-ils que la science, la droiture & la sincérité sont leur appanage, à l'exclusion de tous autres Médecins ? Est-ce une preuve bien étendue & bien persuasive de leur bonne éducation & de la vertu spécifique de leur Poudre, que d'injurier ceux à qui la force de la vérité & l'expérience sont proscrite ce remède, & de produire orgueilleusement quelques observations de guérisons.

A l'égard de leur manière indécente d'écrire, il faut s'en tenir au jugement qu'en a porté feu M. de *Wandermonde* dans son Avis inféré au Journal de Médecine de Novembre 1761.

Mais quant à leurs observations, je dis qu'elles seroient aussi exactement vraies qu'on les publie; qu'aucune de leurs lettres ou certificats n'au- roient été mendiés, comme le font ordinairement les gens à secret, leur Poudre n'en mérite pas moins proscription, comme remède empirique, infidèle & dangereux.

1°. Parce qu'il manque de l'approbation de toutes personnes prépolées pour donner crédit & confiance aux remèdes nouveaux.

2°. Parce qu'un cent ou deux de guérisons, dont on ne rapporte ni les circonstances, ni ce qui s'est passé de bien ou de mal pendant l'opération, & la continuation du remède n'étant d'ailleurs présentée que par des gens incapables d'observer en ce genre, ne peuvent lui acquerir la célébrité de *Médecine universelle*, d'autant que ces obseruations ne sont qu'une infinité petite partie de celles qu'on auroit du produire.

Car il est notoire en France que les Sieurs *Ailhaud* ont acquis la plus brillante fortune avec leur secret *, & par un calcul d'environ, on

(*) On les dit riches à cinq cent mille livres.

ne voit pas qu'ils aient employé plus de deux mille poudres de Poudre pour la guérison des maladies énoncées en leur livre.

Mais pour devenir aussi riches qu'ils le font, ils doivent en avoir distribué à raison de vingt-cinq fois le paquet, quatre ou cinq cent mille poudres, sans comprendre celles qu'ils se jactent d'avoir donné *gratis*. Or si deux mille poudres ont guéri deux cent malades, qui est le nombre à peu près rapporté dans leurs cent douze observations, cinq cent mille en auroient du guérir cinquante mille environ.

N'est-il donc pas dérisoire, & de pur charlatanisme, de donner pour spécifique au Public un remède qui leur aura réussi deux cent fois, en lui laissant ignorer le sort de quarante-neuf mille huit cent malades qui en auront fait usage.

Je pose en fait que l'on donne du poison mitigé & avec des lavages, à cinquante mille personnes, il s'en réchappera assez pour compléter un livre d'observations, plus considérable que celui du Sieur *Ailhaud*.

En matière aussi importante que celle dont il s'agit, il n'est pas suffisant de dire que, pour ne point devenir ennuyeux à son lecteur, on lui épargne le détail de beaucoup plus grand nombre d'observations, opérées par un remède que l'on veut être le *Pharmacum immortalitatis*. La sûreté publique exige une authenticité de faits, plus nombreux & mieux avérés.

Je ne prétends pourtant pas que dans le nombre de cinquante mille malades, tous ayant du être guéris : mais je crois que, si les Poudres étoient aussi efficaces que le publient les Sieurs *Ailhaud*, ils auroient du faire voir qu'elles ont guéri au moins la plus grande partie de ceux qui en ont fait usage ; & pour revêtir cette preuve de tout ce qui pouvoit lui mériter confiance, ils ne pouvoient se dispenser de la sceller de suffrages du plus grand nombre de Médecins qu'il leur auroit été possible. Car si l'efficacité de ce remède étoit décisive & aussi benigne,

B. y

qu'on l'annonce, ne devoit-on pas s'imposer la glorieuse obligation d'en confier l'administration aux Maîtres de l'Art.

Ces juges intègres, impartiaux, éclairés, & vraiment les juges naturels & de droit, auroient rendu aux Poudres d'Aix toute la justice qu'elles auroient méritée.

Mais, bien loin qu'il en soit ainsi, les nouveaux littéraires nous apprennent sans cesse que les Médecins de la plus haute probité & de la plus grande réputation, les ont trouvées vénéneuses.

En notre particulier, nous n'avons pas eu la satisfaction de les voir réussir une seule fois, ni l'apprendre de qui que ce soit, dont le témoignage eut pu être de quelque valeur.

Il faut encore ajouter pour notre irréfragable d'infamie de ce remède, la criminelle précaution des distributeurs, d'exiger de leurs dupes de n'en jamais faire usage sous la direction d'aucuns Médecins.

3°. Quand le silence de toute la Médecine ne déposeroit point contre la *Poudre d'Aix*, & que des expériences multipliées n'en démontreroient pas les dangers, il n'en seroit pas moins vraiment juste de dire que c'est une odieuse charlatanerie que cette médecine, puisque les Auteurs l'ont marquée eux-mêmes à ce titre, en lui donnant celui de *Médecine universelle*.

Quoique les Sieurs Ailhaud se qualifient des plus grands noms, j'en ai bien mauvaise opinion, & de leurs talens, & de la sorte d'esprit qu'ils peuvent avoir.

N'est-il pas effectivement d'un enthousiaste ridicule de se publier l'inspiré du Très-haut, & le seul dépositaire de la vraie médecine ? N'est-ce pas une impudente folie d'annoncer que ce qu'ont enseigné les plus grands génies de tous les âges ; que les expériences innombrables qui ont été faites, confrontées, vérifiées, ne font que des illusions & des tromperies ; que la Médecine, cette science épineuse, difficile, qui renferme l'étude de tant de choses, qui exige des esprits

si justes, si pénétrants, si vastes, si sagaces; qui présente tant de variations dans les objets, tant de nouveautés, de singularités, de bizarreries, tant de choses imposantes, décevantes, embarrassantes, se réduit à une seule chose, l'administration d'une Poudre purgative, dans toutes les maladies qui affligeront désormais l'humanité.

Il faut renverser les écoles, brûler les bibliothèques, renoncer à l'étude, à la réflexion, à l'observation. Il ne nous faut plus que de la *Poudre d'Aix*, & nous serons les divinités préventives, tutélaires & guérisseuses.

Avec cette Médecine, il n'est besoin ni de règles, ni de principes, ni de méthode, ni d'égard pour les temps, les âges, les sexes, les tempéramens, les saisons, les climats, les maladies. Chaque administrateur de cette Poudre sera un *Thaumaturge*. Il n'y aura plus de méprises, de perplexités, d'embarras; tout le grand art de la Médecine se réduit à purger, mais il faut que ce soit avec la bienheureuse Poudre, & qu'on la donne sans crainte & sans mesure, toujours, avec un courage proportionné à la grandeur & à l'opiniâtre résistance de la maladie; dix, vingt, trente, quarante prises de suite. Il faudra assurément que le mal soit bien recalcitrant, si en purgeant ainsi, il ne prend pas la fuite, comme parlaient Mrs. Ailhaud. Mais c'est au tribunal de l'impartialité, des gens sensés & conniseurs, qu'il faut nous en rapporter sur la juste valeur de la *Médecine universelle*, ou la proscription de celle que nous avons apprise, & que nos pères & nos aïeux ont cultivée avec tant de soins, de peines, de veilles & de dégout, & qui a toujours été pratiquée avec les succès les plus heureux, & autant multipliés que le permet notre condition mortelle.

Je récuse dans ma patrie la voix de quelques zélés qui n'ont ni l'étude, ni la sorte d'esprit, ni les lumières nécessaires pour juger la question. Je les estime même très-criminels d'abuser de la foiblesse & de la crédulité de plusieurs qu'ils

engagent à prendre d'un remède, contre lequel la raison, l'expérience déposent.

Plusieurs pourroient convenir que je les ai arrêtés, très-à-propos & très-heureusement pour eux, dans l'usage qu'ils en avoient commencé.

Quand les aveugles jugent des couleurs, il y a grand danger d'erreur, & à parier cent contre un, qu'il y en aura de très-groffières.

La justice & la religion exigent que chacun habite sa sphère, & l'œuvre qu'on appelle *de charité*, le feroit véritablement, si on l'accomplissoit, *in pacem in pauperibus*; au lieu que c'est une œuvre d'inhumanité & d'iniquité, que celui qui s'exerce *in enemis omnibus*.

Au reste, il ne m'importe de blâmer, que parce que je voudrois arrêter dans ma patrie un abus dont les dangers me sont connus; & ceux qui ne veulent pas le laisser ramener à la vérité, tant pis pour eux.

Ce que j'écris est ce que je pense, ce que j'atteste dans la plus grande vérité; je n'ai ni intérêt, ni raison d'affaiblir la confiance en un remède à qui j'aurois véritablement reconnu des qualités & des succès; Dieu me préserve de cette abominable penfée.

Quand j'ordonnerois de la *Poudre d'Aix*, je n'en ferois pas moins le Médecin de ceux que j'ai coutume de voir: c'est pour eux précisément, que j'ai cru devoir m'expliquer publiquement, afin de les satisfaire, & de les préserver de la contagion du charlatanisme, & parce que je suis convaincu par trop d'expériences, que le grand arcane est ce qu'on peut appeler *pabulum vulgi*.

FIN.

LETTRES CRITIQUES

EN RÉPONSE A UNE BROCHURE

in-12, intitulée : *Réponse à une Lettre
insérée au Livre du Sieur AILHAUD
d'Aix en Provence, par JEAN-MARIE
PINOT Docteur de Montpellier, Méde-
cin du Roi à Bourbon-Lancy, Intendant
des Eaux, en survivance, & correspon-
dant de l'Académie de Dijon. A Mou-
lins, chez la Veuve Faure, Imprimeur
de Mgr. l'Évêque d'Autun, de la Ville
& du Collège. M. DCC. LXV.*

Par Mr. VERDOLLIN, Prêtre, Docteur
en Théologie, Curé d'Isly - l'Évêque
dans le Diocèse d'Autun.

*Nouvelle Edition revue & corrigée par
l'Auteur.*

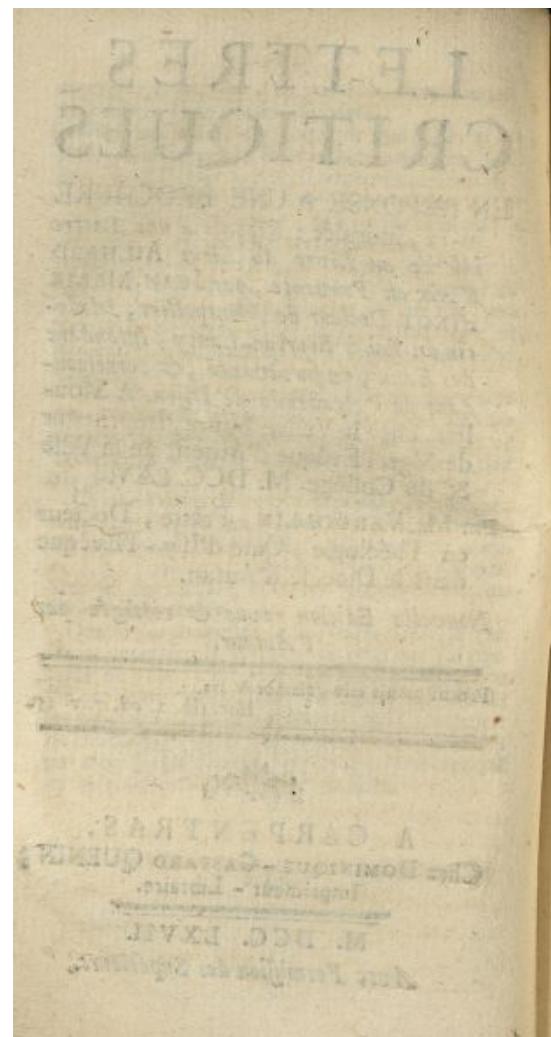
Procul omnis esto, clamor & ira.
Hor. lib. 2. od. 7. v. 154



A CARPENTRAS,
Chez DOMINIQUE - GASPARD QUENIN,
Imprimeur - Libraire.

M. DCC. LXVII.

Avec Permission des Supérieurs.



AVERTISSEMENT.

Mr. Depras mon oncle, Curé d'Issy-l'Evêque depuis l'année 1738, fut attaqué en 1742, d'une Dysurie, (a) dont on a ignoré long temps la cause, & qui, malgré les remèdes les plus recherchés & des plus fréquens, s'est accrue jusques en 1762. Il désiroit depuis long temps que je me rendisse auprès de lui, pour le décharger du fardeau de sa Paroisse, que ses infirmités ne lui permettoient plus de soutenir. Cédant à ses instances, j'arrivai à Issy-l'Evêque dans le mois de Juillet 1760, bien moins empressé de lui succéder dans son Bénéfice, que de lui donner des preuves de mon attachement & de ma reconnoissance.

Ce ne fut en effet que trois mois après mon arrivée, c'est-à-dire dans le mois de Septembre suivant, que je consentis d'accepter la résignation que mon oncle voulut me faire de son Bénéfice.

L'inutilité des remèdes que Mr. Depras avoit pris jusqu'alors l'avoit déterminé de n'en prendre dorénavant d'aucune espèce; & il fallut lui faire long temps les plus grands éloges de la Poudre d'Ailhaud,

(a) La Dysurie est une excréition douloureuse & pénible de l'urine. Diction. de santé.

pour le décider à en user, & permettre en conséquence que j'en envoyas chercher.

Ce ne fut qu'en 1761. qu'il s'y détermina; mais ses préventions contre la Poudre, que j'avois d'abord dissipées, renaisant par les propos qu'on lui tenoit, lui en firent abandonner l'usage presqu'au moment qu'il l'eut commencé: sa maladie qu'il regardoit comme incurable, & qu'il, de l'avis des gens de l'art, étoit véritablement à son dernier période, lui paroisoit justifier son rébut pour toute sorte de remèdes, & en démontrer l'inutilité.

Cependant le mal faisant toujours de nouveaux progrès, je renouvellai mes instances auprès de mon oncle; & soit le désir de guérir que les approches de la mort, dans ceux même qui l'auroient désirée, ne font que ranimer, soit que je fusse parvenu à lui inspirer la confiance que j'avois moi-même aux Poudres, je déterminai enfin mon oncle d'en reprendre l'usage sur la fin de l'année 1761.

A-peine mon oncle eut-il continué cet usage pendant deux mois, que sa maladie diminua sensiblement, & au commencement de l'année 1763. il eut tout lieu de croire qu'il étoit entièrement guéri.

C'est à cette époque que le hasard amena, dans une maison où se trouvoit mon oncle, Mr. Pinot Docteur de Bourbon-Lancy, son Médecin ordinaire.

Le Docteur, surpris d'abord du retour imprévu de la santé de mon oncle, le fut encore plus, quand il apprit que c'étoit à l'usage fréquent des Poudres d'Ailhaud qu'on l'attribuoit.

Prévenu contre ce remède, le Docteur s'efforça de prouver en termes de l'art, que c'étoit à la vieillesse seule que mon oncle étoit redévable de sa guérison; & son zèle, pour cet ancien & fidèle malade, alla jusques à lui faire craindre des tremblements de mains, & des catastrophes facheuses, s'il continuoit l'usage des Poudres; parce, disoit-il fort gravement, qu'elles attaquaient le genre nerveux.

Ces menaces prophétiques, bien loin d'effrayer mon oncle, ne firent que reveiller en lui le sentiment d'une juste reconnaissance en faveur des Poudres & de leur Auteur, & ce sentiment lui dicta la Lettre qu'il écrivit à Mr. le Baron de Castelet le 15. Mai 1763. Elle est insérée dans le III. Recueil des Guérisons du Remède universel.

Cette Lettre, qui dans le détail qu'elle renferme, fait la preuve de la juste incrédulité de mon oncle aux funestes prédictions du Docteur, a paru à ce dernier, un crime de Léze-Faculté. (a) Il n'a pas cru que

(a) Injusti sunt semper Judices, qui de incognitis sibi pronunciant rebus; non habent enim iudicandi auctoritatem, qui ad statuendum aliquid, impedit licentia temeritatis adducuntur. Jul. Firm.

ette entreprise dût rester impunie, & soit intérêt pour l'humanité, soit ressentiment de sa part, il se détermina à publier l'année dernière une réponse à la Lettre de mon oncle.

Quoiqu'il n'y eut rien qui dût m'étre aussi étranger que la Réponse du Docteur à la Lettre de mon oncle, néanmoins comme il n'ignore pas que c'est moi qui ai déterminé mon oncle à prendre les Poudres, & qu'il regarde peut-être, comme un attentat fait à la Faculté, la guérison irrégulière que je lui ai procuré, il ne paroît avoir écrit que pour m'envelopper dans le discrédit qu'il s'efforce de donner aux Poudres.

Le désir de dissiper les préventions peu flatteuses que le Docteur a pris contre moi bien plus que l'espoir de lui persuader l'utilité des Poudres, m'engagent à lui écrire les neuf Lettres suivantes, qui, chacune séparément, servent de réfutation aux reproches répandus confusément dans la Réponse du Docteur.

Epigraphe mise par Mr. Pinot à la Réponse à la Lettre de mon Oncle.

Il faut avouer que l'*imperitā licentiā temeritatis* de Julius Firmicus, convient admirablement à la lettre d'un malade qui rend compte de son état. En effet, parler de ses infirmités & de sa guérison, c'est parler de ce qu'on ignore ; c'est un excès de licence inexcusable ; c'est même une témérité répréhensible ; *imperitā licentiā temeritatis* : Qui n'admirera l'ingénieuse application de ce passage !



LETTRES CRITIQUES.

Hec ego ludo. Hor. Sat. X. v. 37.

PREMIERE LETTRE.

Observations préliminaires. Plan des Lettres suivantes.

*** 'Est sous les auspices de l'enjouement, Monsieur, que je viens mettre sous vos yeux mes réflexions sur votre Réponse à la Lettre de mon oncle. Je ne connois pas de forme plus honnête, pour vous les présenter avec décence, que de les déponiller de toute apparence d'humour, & de les revêtir des agréments d'un style jovial. *Hec ego ludo.* Mon intention n'est pas d'amuser le Lecteur à vos dépens, & de m'exposer à le conjurer sans celle, de susciter ses éclats de rire, pour continuer la lecture de vos paradoxes. *Rijum teneatis.* (a) Je ne

(a) Mr. Pinot s'est cru dans la nécessité de faire deux fois cette prière à ses Lecteurs dans le cours de sa Réponse. Le grand nombre a jugé qu'il aurait pu s'en dispenser.

cherche au contraire, qu'à tempérer le sel de ma critique, pour le rendre moins piquant, & à vous éviter l'ennui d'un style grave, qui donneroit à nos discussions un air d'importance qui ne leur convient pas. *Hæc ego ludo.*

Entrons donc en matière, Monsieur, & parcourons de concert la Lettre de mon oncle qui vous a si étrangement choqué. Cette Lettre, dictée par la justice & la reconnoissance, a eu le malheur de vous déplaire, & de blesser votre délicatesse: l'indignation que vous en avez conçue, n'a pu s'apaiser, qu'en se répandant toute entière dans votre Réponse imprimée; & peut-être que cette abondante éruption n'a point encore épousé le foyer de votre sensibilité.

*Vidimus undantem, ruptis fornacibus Aetnam,
Flammarumque globos.... Georg. l. I.*

L'idée où vous êtes que je suis l'Auteur de cette Lettre, a fait pleuvoir directement sur ma tête les torrens de feu qui humectent votre style: vous n'en voulez qu'à *l'Envoyé, au Neveu*; & quoique vous feigniez (pag. 11.) d'ignorer quel eût l'écrivain de la Lettre, vous y reconnoissez (pag. 11.) *le goût, les expressions, & l'enthousiasme* d'un des apologistes de *la Poudre d'Ailhaud*; & cet Apologiste, que vous ne distinguez plus désormais du *Neveu*, eût le personnage odieux à qui vous adressez sans détour les titres peu flatteurs *d'ignorant, d'homme égaré, de fabuliste, &c.* dont votre Ecrit est parfumé.

Cependant, Monsieur, ce Neveu que vous ménagez si peu, place sa gloire à vous répondre par des traits de complaisance. Plus jaloux de s'accorder avec vous, que de vous contredire, il veut bien vous laisser votre façon de penser, sur la part que vous lui donnez dans la Lettre de l'oncle. Vous n'avez pas prévu toute la satisfaction que vous lui procuriez, en lui destinant personnellement tout le fiel de votre réponse: dès que vous avez respecté cet oncle, qu'il chérira

comme lui-même, vous lui avez épargné la plus grande des amertumes. Ainsi, Monsieur, puisque vous le voulez, je confess, ne fut-ce que par reconnaissance, que vous me regardiez à l'avenir comme l'unique personne intéressée à la Lettre du 15. Mai 1763. j'en fais ma propre affaire : & puisque vous en vouliez venir à des explications avec moi, je vais tâcher de vous faire. *Veniam quocumque vocaris.* (a)

Mais avant que d'aller plus loin, voudriez-vous bien me donner vous-même un petit éclaircissement ? *On commence, dites-vous, par encenser l'Idole, & à cela je n'ai rien à dire, parce que je ne suis chargé de réformer personne, & que je connois la presqu'impossibilité de faire ouvrir les yeux à ceux qui n'aiment point la lumière.* (b) Il faut, Monsieur, que mes yeux soient étrangement bouchés ; car je vous avoue, que je ne vois pas, malgré votre avertissement, où est l'Idole dont vous parlez ; vous la supposez au commencement de la Lettre de mon oncle, & je n'y en trouve pas les moindres traces. Ce n'est qu'à la fin de la seconde page que je suis arrêté par l'odeur de l'encens : mais c'est à vous que cet encens s'adresse, c'est l'éloge de vos talens, de votre zèle, de votre attention, &c. Justifiez nous, Monsieur, & convenez, qu'en commençant par rendre à vos éminentes qualités la justice qui leur est due, on n'a point commencé par encenser une *Idole*.

Vous ajoutez tout de suite : *il m'importe même peu, quelle impression produira ce que je vais écrire ; cela n'est ni croyable, ni décent. Si c'est l'amour de la vérité qui vous a dirigé dans votre Écrit* (c), *ce ton d'indifférence prouveroit que vous ne l'aimez guères : mais quel que soit votre motif, il n'en est aucun qui vous dispense*

(a) Eclog. 3.

(b) Rép. du Sr. Pinot, pag. 12.

(c) Ibid. pag. 22.

de respecter le public , & vous sentez qu'on ne vous passera pas cette fierté avec laquelle vous bravez les jugemens , en disant *qu'il vous importe peu* , &c.

Vous nous avertissez ensuite que vous écrivez sans ordre & sans méthode ; (a) cet aveu vous fait honneur , parce qu'il exprime une vérité dont beaucoup d'écrivains ne se doutent pas ; mais je ne fais si tout le monde goûtera la raison que vous en donnez ; c'est , dites-vous , qu'il n'en regne point du tout , dans l'Ecrit en question. Quand cela feroit , Monsieur , vous ne feriez pas excusable : pour vous faire lire avec satisfaction & avec fruit , il faillot , par dessus tout , éviter le défaut de la confusion , & vous attacher spécialement à réfuter , avec ordre & avec méthode , l'Ecrit où il n'en regne point du tout : c'est la tache de tout écrivain qui veut bien mériter du public , & qui aspire à des suffrages.

Pour moi , Monsieur qui n'ai rien tant à cœur que de vous éviter tout dégout dans la lecture de mes Lettres , je vais m'attacher , autant que cela peut dépendre de moi , à y répandre toute la clarté , & toute la méthode dont la matière peut être susceptible.

Dans cette vue , je commencerai par vous montrer que tout ce que mon oncle a dit , de sa maladie & de sa guérison , est très exact. Je vous prouverai ensuite , que le récit qu'il a fait de l'inefficacité de vos remèdes & des bons effets de la Poudre d'Ailhauz , est incontestable. Enfin je vous convaincrai que ses raisonnemens sont concluants & sans replique , soit lorsqu'il justifie la Poudre d'Ailhauz de la qualification de poison , soit lorsqu'il réfute la manière dont vous avez voulu expliquer sa guérison. Voilà , je crois , tout le contenu de la Lettre de mon oncle : si je la justifie sur tout ces points , il sera vrai de dire , que le témoignage rendu à

(a) Réponse du Sr. Pinot , pag. 12.

la Poudre d'Ailhaud subsiste en son entier, & que ce remède mérite toujours, malgré votre censure, la confiance publique dont vous nous efforcez de le dépouiller.

La diversité de nos opinions, Monsieur, ne me dispensera jamais des devoirs de la politesse; c'en est lui, de vous donner dans toutes mes Lettres des assurances de mon respect: j'en porte le sentiment dans mon cœur, & j'espére que vous voudrez bien en agréer le témoignage.

Je suis très respectueusement, &c.



SECONDE LETTRE.

Maladie de Mr. Depraz.

Vous ne révoquez en doute, Monsieur, ni l'existence ni la rigueur de la maladie de mon oncle: c'étoit, selon vous-même, une *Dysfurie* pour laquelle vous fûtes consulté dès l'année 1742, & qui, malgré vos consultations, subsistoit encore en 1761. Vous n'épiloguez point sur ce que mon oncle a dit de la durée de ce mal, & de la fréquence de ses accès: nous sommes donc d'accord sur tous ces points; & à bien prendre les choses, il sembleroit inutile d'élever d'autres questions sur cette matière. Dès que nous convenons du genre de la maladie, de sa durée, de sa rigueur, il ne devroit plus s'agir parmi nous, que de s'assurer de la guérison, & des moyens qui l'ont procurée; tout autre incident devient indifférent à ces questions principales, & n'aboutit qu'à les faire perdre de vue.

Mais puisque vous avez jugé à propos de faire plusieurs autres reproches à la description que mon oncle a fait de son mal, c'est une nécessité de vous écouter, & un devoir de vous répondre.

Votre premier reproche porte sur ce que mon

Oncle a dit, que sa maladie étoit *d'une espèce peut-être unique*: vous observez aussi - tôt, que rien n'est *si commun que la Dysfurie*. (a) Je le veux bien pour un moment: mais j'observe à mon tour, 1^o. que l'erreur, (si c'en est une,) est très pardonnable à quelqu'un, qui, selou vous, *s'avoue partout n'être pas Médecin*, (b) &c qui, quoi que vous en disiez, n'a jamais prétendu en jouer le rôle. 2^o. que la Dysfurie de mon oncle étoit d'une espèce *si singulière*, que vous n'en avez jamais reconnu la véritable cause. Vous favez que vous avez toujours été dans l'idée que c'étoit un ulcère dans la vessie, jufqu'à ce que le Sr. Simon, Chirurgien d'Isly-l'Évêque, a observé le rapport de cette Dysfurie avec la suppression de l'écoulement hémorroïdal. Est-il étonnant, que trompé vous - même, pendant si long temps, sur la véritable source de cette maladie, mon oncle l'ait regardée comme étant *d'une espèce peut-être unique*? 3^o. Que si malgré cela vous perfitez à soutenir que la maladie de mon oncle étoit d'une espèce communé, vous nous mettez dans un étrange embarras, pour expliquer comment elle a pu échapper à la sagacité de vos lumières, résister à l'efficacité de vos remèdes, & présenter à votre science & à vos talens, un de ces fâcheux écueils où l'on les voit si rarement échouer. Convencez, Monsieur, que votre premier reproche n'est ni assez fondé, ni assez réfléchi.

Le second doit surprendre tout le monde, parce qu'il renferme une contradiction palpable, *Un Barbier*, dites-vous, *la reconnoistroit* (la dysfurie) *dans la description obscure qu'il donne*. (c) Elle n'est donc pas si obscure, ou il faut que votre Barbier soit bien habile & bien instruit? N'est-ce pas assez pour un malade, de faire un ta-

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 12.

(b) Ibid.

(c) Ibid.

bleau de son mal , qui en fasse reconnoître l'espèce à un Barbier ? Que de mépris de moins , dans le traitement des malades , si tous les malades avoient le talent de s'expliquer aussi clairement à leurs Médecins ! Mais encore , cette description est-elle foncièrement obscure ? Relisez-la , Monsieur , pour vous détromper. J'ose-rois soutenir à tout autre qu'à vous , qu'elle est plus nette , plus intelligible , plus détaillée , que tout ce que vous avez dit de savant sur le même sujet aux pages 12. & 13. de votre Ecrit. Quiconque confrontera les deux descriptions , avouera qu'on se forme une idée du mal de mon oncle en lisant sa lettre , & n'oseroit en dire autant , s'il n'avoit lu que votre Réponse.

Vous reprochez ensuite à l'*Expositeur* , d'avoir fait désirer la mort à son malade ; vous déposez dans la *Vérité* , n'avoir jamais vu personne plus affecté de la crainte de mourir , au point même de s'être laissé subjuguer l'esprit par des prédictions folles & chimériques. (a) Mais que s'ensuit-il de-là , Monsieur , que le malade n'a pu désirer la mort ? Ah ! Monsieur , vous êtes trop dévoué au service des malades , pour connoître aussi peu que vous le voudriez paroître , les changemens que la maladie apporte , dans la manière d'envisager la mort : la craindre en santé , & la désirer en maladie , ne sont point des sentimens contradictoires & inconséquens. Quand le plaisir de vivre est traversé par des douleurs vives & fréquentes ; quand on a perdu jusqu'à l'espérance de voir finir ses tourmens , & qu'on ne peut se promettre que des jours remplis d'amertume & de souffrance , éprouve-t-on ce même amour de la vie qui nous en faisoit désirer la prolongation ? cette même crainte de la mort , qui nous en faisoit abhorrer les approches ? Non , Monsieur , ces sentimens s'effacent pour faire place à des sen-

a) R^éponse du Sr. Pinot , pag. 12.

funens différens : la mort ne paroît plus si hideuse , quand on l'enviſage comme l'unique moyen de terminer une vie malheureuse ; on le familiarise avec ſon image ; on ne la craint plus , on la désire , on l'invoque ; & tel étoit le triste état où ſe trouvoit mon oncle. Quiconque a connu , comme vous , toute la rigueur de la situation , eſt en état d'apprécier la prétendue contradiction , où vous voudriez le mettre avec lui - même , en oſpoſant la crainte qu'il avoit autrefois de la mort , au désir de mourir , que l'excès & la continuité de ſes maux lui rendoient inévitables. Mais votre intention eſt moins d'attaquer ici l'inexactitude du récit , que la perſonne même de mon oncle. Vous voudriez le faire paſſer pour un esprit foible , afin de renverſer , par cette ſeule obſervation , le témoignage qu'il a rendu à la Poudre. C'eſt dans cette vue , que vous apprenez au Public , qu'il s'eſt laiſſé ſubjuguer l'esprit par des prédicitions folles & chimériques. Véritablement vous n'auriez pas mal réuſſi , ſi ce même public ne faivoit que tout le ridicule de ces prédicitions folles & chimériques eſt retombé , par le mépris qu'en a fait mon oncle , uniquement ſur le Prophète. Et pourriez - vous l'ignorer vous - même , Monsieur ? Quel eſt l'inspiré qui prédit à mon oncle les ſympômes effrayants , les catastrophes facheuses , les tremblemens de mains dont il parle dans ſa lettre ? Mon oncle fut-il ébranlé par ces oracles , diminuât - il ſa confiance aux Poudres d'Aix qui devoient lui occaſionner ce funeste avenir , en ſuſpendit - il l'usage ? Un esprit foible auroit certainement été intimidé , auſſitout ſ'il eut apprécier la prédiction ſur la juſte réputation , les lumières & le zèle reconnus du Prophète. Daignez donc nous apprendre , Monsieur , par quelle vertu ſecrete , cet homme , dont l'esprit vous a paru ſi facile à ſubjuguer , a pu s'élèver au - deſſus de ſi facheux pronostics ; ou convenez qu'il ne vous reſte d'autre avantage , que d'avoir voulu répandre gratuitement

Sur son esprit des ombres vraiment chimériques, & de m'avoir donné lieu de remarquer, que la Poudre d'Ailhau a opéré du moins un prodige, en guérissant mon oncle de sa prétendue facilité à croire aux prédictions.

La maladie de Mr. Depraz n'a jamais été felon vous, au point où on le publie ; (a) & c'est la matière d'un nouveau reproche. Vous niez d'abord que des attaques plus violentes qu'à l'ordinaire, l'ayent conduit aux portes de la mort ; (b) vous assurez ne l'avoir vu en danger que deux fois, & dans ces deux circonstances dites-vous, il ne fut point question de maladie qui affectât les voies urinaires. (c) D'ailleurs, ajoutez-vous, il est notoirement faux, que le Curé dont il s'agit ait jamais été ulcéré, mais seulement boutonné. (d)

Je vous crois certainement incapable de déguiser la vérité connue, dans les faits que vous articulez avec tant de précision ; mais, avec toute la droiture possible, vous êtes très capable d'une faute de mémoire, & c'est à elle feule que j'impute l'erreur de votre exposé. Voici ce que mon oncle m'atteste à cet égard, sans crainte de déroger à cette réputation d'homme vrai, dont vous reconnoissez qu'il jouit à juste titre. (e)

Premièrement mon oncle convient avec vous, que dans sa dangereuse maladie du mois de Septembre 1740, il ne fut point question de maladie qui affectât les voies urinaires. C'est à cette époque, que ses hémorroïdes furent scariées pour raison de cangrène ; & ce sont ces scarifications, qui, selon la conjecture du Sr. Simon, adoptée par mon oncle (f) & par vous, (g)

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 14.

(b) Ibid. pag. 12.

(c) Ibid. pag. 13.

(d) Ibid. pag. 14.

(e) Ibid. pag. 11.

(f) Lettre de Mr. Depraz, pag. 2.

(g) Réponse du Sr. Pinot, pag. 13.

ont fait naître la dysurie en supprimant l'écoulement hémorroidal. Elle n'existoit donc pas encore, & c'est un fait convenu entre vous; mais depuis 1740, n'avez-vous vu mon oncle en danger qu'une fois ? & dans ce danger, n'étoit-il nullement question de maladie qui affectât les voies urinaires ? voilà sur quoi vous n'êtes point d'accord du tout. Mon oncle m'affirme vous avoir fait appeler plusieurs fois, depuis la naissance de la dysurie, & que ça toujours été dans des circonstances graves & dangereuses. Il ajoute que sa dysurie a toujours joué le plus grand rôle dans ces occasions; & pour vous en convaincre, mon oncle me charge de vous rappeler ces cataplâmes d'herbes émollientes, ces vessies de cochon remplies de lait, que vous lui faisez appliquer sur la région du bas ventre, pour calmer l'inflammation qui s'y formoit. Vous conviendrez, Monsieur, que l'usage de ces topiques supposoit des accès de dysurie plus violents qu'à l'ordinaire; & si vous ne vous les rappelez pas, mon oncle qui les a endurés n'a pas pu les oublier. Toute la Paroisse a cru le perdre alors, ses amis l'ont cru, vous l'avez cru aussi; & si vous soutenez aujourd'hui le contraire, ce n'est sans doute que l'effet d'une distraction sur les souffrances d'autrui : distraction pardonnable à la multitude de vos occupations.

Quant à ce que mon oncle dit, *des ulcères* qui aggravoient ses maux, il a prétendu désigner par-là plusieurs furoncles malins dont les cicatrices lui restent encore. Le terme générique d'*ulcère* n'a rien qui ne convienne à cette espèce de boutons, surtout lorsqu'ils sont accompagnés d'écoulement de pus. (a) Mais cela supposé, comment avez-vous osé nier l'existence d'un mal, dont l'empreinte subsiste encore ? Les preuves les plus claires & les plus fortes dé-

(a) Voy. la définition de ce terme, dans le Manuel Lexique, & dans le Dictionnaire de santé.

posent ici contre vous, & si le souvenir s'en est aisément perdu dans l'éloignement, du moins falloit-il douter, au lieu d'affirmer *qu'il est notoirement faux que le Curé dont il s'agit ait jamais été ulcéré*? Car si telles sont, Monsieur, les faulsetés notoires que vous révéléz dans la Lettre de mon oncle, jugez vous-même du degré de confiance que méritent vos autres reproches.

Il est donc vrai, Monsieur, que mon oncle a éprouvé toutes les rigueurs d'une Dysfurie très peu commune, & dont l'histoire de la Médecine fournit très peu d'exemples. Il est constant que son corps éroit habuellement couvert de boutons, & parfumé de suroncles, qui augmentoient ses douleurs & l'amertume de sa situation. Il n'est pas moins certain, que tant de maux réunis lui ont fait désirer la mort, comme l'unique remède qui put les terminer. Que deviennent maintenant, Monsieur, toutes vos remarques sur la maladie de mon oncle, & que prouvent-elles? Ce sont des nuages, par lesquels vous avez voulu couvrir une partie des maux de mon oncle, pour obscurcir la gloire de sa guérison; mais il ne vous en reste d'autre profit, que d'avoir reculé de quelques instans le coup d'œil de cette guérison; je ne puis me dispenser d'en faire le sujet de ma prochaine Lettre.

Je suis, &c.



TROISIEME LETTRE.

Guérison de Mr. Depraz.

Il est difficile, Monsieur, de savoir au juste ce que vous voulez qu'on pense de la guérison de mon oncle. A la pag. 14. de votre Écrit, vous la regardez comme constante, puisque vous

Cij

vous proposez de faire voir dans la suite, qu'el-
le est l'effet de l'âge, & qu'il n'y a rien dans
tout cela qui tienne du prodige : cependant à la
pag. 17. le bon Curé n'est pas absolument guéri.
Vous n'avouez qu'avec peine qu'il est presque gué-
ri ; & pour vous réfoudre à cet aveu, il vous
faut faire une grande violence, c'est de mettre
toute *plaisanterie* à part. Mais ce généreux ef-
fort ne dure pas long temps, le goût de la plai-
santerie vous entraîne. Vous copiez tout de sui-
te d'un style ironique, ce que mon oncle a dit
de sa guérison ; vous répandez du ridicule, fur
ce qu'il a avancé que bien de personnes ont
crié au miracle. *Il est notoire*, ajoutez-vous dans
la même page, *que la santé du Sr. de ... est en-
core traversée par des ressentiments de sa maladie*,
& qu'il en est même actuellement atteint.

Quel est donc votre but, Monsieur ? & que
prétendez-vous ? voulez-vous qu'on doute de
la guérison de mon oncle ? mais dès lors il est
assez singulier de vous voir prendre bien de la
peine, pour démontrer que cette guérison est l'ef-
fet de l'âge. (a) Le mérite de cette démonstra-
tion s'évanouit, comme la guérison qui en est
l'objet. Il est encore plus étonnant que vous
nous rappeliez ce que vous prétendez avoir
dit dans le temps à mon oncle ; (b) avoir que
les accidens qui résultoient de la suppression (de
l'évacuation hémorroidale) s'éclipsoient, &
qu'il auroit une vieillesse plus tranquille. Falloit-il
faire mention de cette prophétie, après avoir
établi, comme une chose *notoire*, que les accidens
ne s'étoient point écliprés, & que la *santé*
de mon oncle en *étoit encore traversée* ? (c)
Vous voyez, Monsieur, qu'en insistant trop à
répandre des doutes sur la guérison de mon
oncle, vous ébranlez notre confiance à vos

(a) Réponse du Sr. Pinot, page 224.

(b) Ibid.

(c) Ibid. pag. 17.

prédictions, & vous donneriez lieu de croire qu'elles sont souvent fautives.

Mais je fais qu'il ne faut pas tout prendre en rigueur avec un homme qui plaît : que ce soit bien ou mal, l'humeur badine a des droits que je ne veux point contester. En conséquence je vous passe tout ce qui dans votre écrit, pourroit faire douter de la guérison de mon oncle. Comme heureusement sa maladie n'existe plus que dans vos plaiſanteries, elles nous affectent peu, & nous prenons le badinage à merveille.

Mais pour revenir au sérieux, ou selon votre expression, pour mettre toute plaiſanterie à part, nous dirons, sous votre bon plaisir, que le bon Curé est non seulement presque guéri, mais qu'il l'est tout-à-fait. Il goûte actuellement les douceurs de cette vieillesse tranquille, que vous prétendez lui avoir fait espérer dans le temps. (a) Depuis la Lettre du 15. Mai 1763, il n'a ressenti que trois fois de atteintes de son ancienne maladie, & vous m'avouerez sans autre examen, qu'une maladie périodique de tous les 15. jours, qui ne reparoît plus que trois fois en quatre ans, peut bien être regardée comme n'existant plus. Vous vous applaudiriez avec raison d'une telle guérison, & vous ne la regarderiez pas comme imparfaite.

Il y a plus : & d'ailleurs - vous en revenir au *risum teneatis*, & aux doucereuses expressions qui terminent votre treizième page, je ne craindrai pas de dire encore, que c'est toujours à la suite de quelque gros rhume, & vraisemblablement par son influence, que la dysfurie de mon oncle a reparu.

Qu'une maladie disparate en rappelle une autre qu'on croyoit éteinte, c'est ce qu'on voit tous les jours ; & les expériences en ce genre sont si multipliées, qu'il ne faut être ni

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 22.

Docteur de Montpellier , ni même Barbier de village , pour en faire la remarque. Ce n'est pas à moi d'expliquer le *comment* ; mais le fait est constant , & cela suffit à ma thèse présente. En effet , dès que la maladie de mon oncle n'est plus revenue depuis 1761. par un effet de la révolution naturelle , mais seulement dans le fort de plusieurs rhumes accompagnés de fièvres , est-ce une chose si risible & si digne de votre pitié , que d'avoir dit , (a) & de répéter encore que ces ressentimens ont été occasionnés par ces rhumes ? Pourriez-vous bien nous démontrer , qu'il n'y a , & ne peut y avoir aucune relation entre ces maladies ; & que dans un sujet éprouvé pendant plus de 20. ans par une cruelle dysurie , le rhume & la fièvre ne peuvent pas réveiller ce mal récemment assoupi & calmé ? la fièvre sur-tout , qui suspend l'écoulement des urines dans tous les malades , ne peut-elle rien faire de plus dans celui dont les voies urinaires ont été long temps affectées par un vice local ? Priez , s'il vous plaît , toutes ces circonstances , & revenez sur votre *risum teneatis*. Je doute que vos propres yeux trouvent de la justesse dans vos dérisions.

La guérison de mon oncle est donc constante , & par vos aveux , & par une notoriété que toutes les plaisanteries du monde ne peuvent obscurcir. Elle est entière , 1^o. puisqu'en 4. ans , la maladie n'a reparu que 3. fois : 2^o. puisqu'elle n'a reparu , que lorsqu'elle a été réveillée par une autre maladie accidentelle , & sans aucune trace de périodicité : 3^o. puisqu'il ne reste plus à mon oncle aucune des infirmités concomitantes de sa dysurie ; boutons , furoncles , douleurs des hémorroïdes , tout a disparu sans retour. La victoire est donc complète , & vous n'en sauriez disconvenir sans vous contredire

(a) Lettre de Mr. Depraz , pag. 2.

vous-même , & sans pécher contre l'évidence des faits.

D'ailleurs cette victoire étoit si inespérée , & si peu vraisemblable , après les inutiles efforts que vous aviez fait pour y parvenir , que la surprise du public a du être , & a réellement été générale. Mon oncle en a été plus étonné que personne , tant il étoit persuadé qu'en Médecine vos talents n'avoient d'autres bornes que celles de cette science. *Bien de personnes ont crié au miracle , (a) & leur cri vous faisoit honneur , puisqu'il ne mettoit qu'un miracle au-dessus de vous.* Cependant vous en paroissez scandalisé , & vous nous offrez la preuve que ce n'est pas le cri public. (b) Epargnez-vous cette peine , Monsieur , nous le savons bien , & jamais nous n'aurons de contestation là-dessus. La guérison de mon oncle est très naturelle , elle n'excédoit pas le pouvoir de la Médecine , quoiqu'elle ait excédé le vôtre ; & si quelques personnes ont employé le terme de *miracle* , ce n'a jamais du être en rigueur théologique , ou bien toutes leurs idées étoient fausses. Mais prenez garde , que plus nous rabaissons le sens de cette expression , plus nous rétrécissons l'opinion publique de vos talents. En travaillant vous-même à démontrer qu'il n'y a rien , dans la guérison de mon oncle , qui tienne du prodige , vous la mettez dans une classe , où il ne vous est pas glorieux de n'avoir pu atteindre.

Certains de la guérison de mon oncle , il nous reste à connoître les moyens qui l'ont procurée , ce fera la matière des deux Lettres suivantes.

Je suis avec un inviolable respect , &c.

(a) Lettre de Mr. Depraz , pag. 5.

(b) Réponse du Sr. Pinot , pag. 17.

QUATRIEME LETTRE.

Inefficacité des Remèdes administrés par le Sr. Pinot.

CE n'est point, Monsieur, pour faire la critique de vos ordonnances, que je vais parler de l'inefficacité des remèdes que vous avez prescrit à mon oncle ; les Médecins feroient bien à plaindre, si, en faisant tout ce qu'ils peuvent, & tout ce qu'ils savent auprès d'un malade, on leur imputoit le mauvais succès des remèdes, & les revers de la maladie ; je fais que les Médecins les plus habiles & les plus attentifs se trompent quelquefois, & dans le discernement des maladies, & dans le choix des remèdes. Cela n'est point étonnant, vu l'obscurité qui régne encore, & qui régnera peut-être toujours sur l'horizon de la Médecine. Il n'y a que des fautes grossières & évidentes, qui soient reprehensibles en cette matière ; & pour vous satisfaire d'un seul mot, je ne vous en impute aucune. Mon oncle a rendu témoignage à votre science, & à votre attention ; il s'est loué de votre zèle, de votre bonne volonté ; il a dit que vous aviez épuisé toutes les ressources de l'art, que vous n'aviez rien omis pour son soulagement. Je souffris volontiers à tous ces éloges, & d'ailleurs vous me reprocher encore que j'encense l'*Idole*, je ne dirai rien qui puisse les obscurcir.

Mais feroit-ce flétrir une partie de votre gloire, que de convenir de l'inutilité de tous vos remèdes ? Cet aveu, qui par lui-même n'a rien de déshonorant, ajouteroit, ce me semble, un nouveau lustre à votre mérite, & je suis étonné que vous ne l'ayez pas senti. En effet, vous convenez (pag. 13.) que vous avez ordonné *les bains*

tempérés & la boisson des eaux de Bourbon-Lancy, (pag. 15,) les eaux acidules de Saint-Alban, quelques saignées & purgations fraîches, le régime, les boissons délayantes, l'exercice, la diaphorose, & par dessus tout la patience. Sans aller plus loin, voilà bien de remèdes, & d'excellens remèdes; mais, Monsieur, quel en a été le fruit? Selon mon oncle, l'unique effet sensible qui en a résulté, a été l'augmentation & l'irritation de son mal; (a) & selon vous, il est certain au contraire, que le peu de secours qui ont été administrés, ont toujours été suivis de quelque succès. (b) Vous en paroissez si persuadé, qu'infaillible à l'éloge & au blâme, vous ne pouvez l'être à la fausse exposition que l'on fait au public à cet égard, vous déniez d'en produire un seul témoignage; & cette injustice vous affecte, vous touche. (c)

Il est facheux assurément d'attrister encore un homme touché; mais dès que vous nous parlez de succès, à quelle satisfaction pouvez-vous vous attendre? En effet, Monsieur, souffrez que je vous fasse seulement deux questions. Vos remèdes ont-ils rendu les retours de la dysurie moins fréquens? les ont-ils rendu moins violents? il faut au moins l'un de ces deux effets, pour pouvoir établir l'idée d'un succès quelconque. Cela supposé, Monsieur, si vous suspectez toujours le témoignage de mon oncle & le mien, daignez seulement interroger le public instruit des faits. Je vous assure avec la plus grande confiance, & sans crainte d'être démenti, qu'il vous répondra, que dans la naissance de cette singulière maladie, ce n'étoit qu'au bout de trois mois que les accès revenoient, que dans la suite ce fut tous les mois, & que pendant les trois dernières années c'étoit tous les 15. jours. (d) Le même public

(a) Lettre de Mr. Depraz, pag. 3.
(b) Réponse du Sr. Pinot, pag. 19.
(c) Ibid.
(d) Lettre de Mr. Depraz, pag. 2.

vous dira , que ces trois dernières années étoient pour mon oncle un vrai & continuel martyre , qu'il excitoit la compassion de toutes les personnes dont il a l'honneur d'être connu , qu'il ne conservoit pas même la moindre espérance de guérison. (a) Conciliez maintenant tous ces faits avec vos prétentions à des succès , ou cessez d'en parler , & ce parti sera le plus sage; mais retranchez aussi , je vous en prie , ces termes de *fausse exposition* , & autres semblables qui forment une ombre à la décence , sur tout dans un galant homme naturellement fait pour en cherir l'éclat. Vous me direz peut-être qu'il a été observé beaucoup de fois , que la saignée , & des purgations fraîches , éloignoient les accès de dysfurie de mon oncle , (b) & que c'est sur ces observations que vous établissez le fondement de vos succès. Si vous ne les portez pas plus loin , nous serons bientôt d'accord , mais expliquons - nous. Il est vrai que plus d'une fois les saignées & les purgations ont épargné à mon oncle un accès de la dysfurie; c'est-à-dire , que le retour périodique de l'accès n'arivoit qu'au bout d'un mois , au lieu d'arriver au bout de 15. jours ; mais 1^o. il a été observé en même temps , que ces saignées & ces purgations laissoient mon oncle dans un abattement & un épuisement de forces que la dysfurie elle-même ne produissoit pas , & qui ne permettoit pas de recourir de nouveau à cette accablante ressource. 2^o. Il a été observé encore que quand l'accès de dysfurie ne revenoit qu'au bout d'un mois , il étoit incomparablement plus violent , & toujours plus long qu'à l'ordinaire ; en sorte que mon oncle redoutoit plus un accès reculé , que deux accès continus. Voyez maintenant , Monsieur , si c'est en cela que vous faites confirmer tous vos succès : dès lors je vous les passe , & c'est sans affoiblir

(a) Lettre de Mr. Depraz , pag. 3.

(b) Réponse du Sr. Pinot , pag. 13.

en rien l'exposition de mon oncle ; tout ce qui fera au delà, je vous le conteste.

Qu'on juge à présent, si c'est une grande injustice d'avoir parlé de l'inefficacité de vos remèdes, & d'avoir cru qu'ils avoient pu contribuer à l'irritation de la maladie. Dès qu'il est établi que c'est à la suite de ces remèdes, que les retours périodiques sont devenus plus fréquens, peut-on s'empêcher de penser, que les remèdes ont eu quelque part à cet accroissement ? Quand on a lu, Monsieur, votre Lettre de 8. pages d'impression, qui commence par ces mots : *Que les Eaux de Bourbon-Lancy puissent être dangereuses, Monsieur, c'est une vérité évidente & sensible, &c.* on est bien fondé à soupçonner, que la boisson de ces Eaux & de celles de St. Alban, les bains, les saignées, les purgations, en un mot, *ce peu de secours qui ont été administrés*, dès qu'ils n'ont pas soulagé le malade, ont pu concourir à l'irritation de son mal.

Et pourriez-vous en disconvenir, vous Monsieur, qui, loin de rejeter sur l'âge de mon oncle les nouveaux degrés de force qu'avoit acquis sa maladie, prétendez que c'est l'âge seul qui devoit lui procurer sa guérisson, & qui en effet la lui a procurée ? A quoi donc imputerez-vous ce phénomène singulier, qui faisoit, que malgré votre prophétie, on voyoit croître avec l'âge une maladie que l'âge devoit éteindre ? Refléchissez un instant, sur les conséquences de votre façon de raisonner. D'une part, vous avez donné des remèdes excellens & toujours suivis de quelque succès : d'autre part, la vieillesse, qui s'avancoit de jour en jour, en favorissoit l'effet, & eut suffi toute seule, pour guérir mon oncle. Cependant, ô fatalité ! sa maladie, non seulement s'est soutenue pendant 20. ans, mais, qui plus est, elle a augmenté jusqu'à devenir six fois plus fréquente que dans sa naissance, puisqu'à cette époque, elle ne revenoit qu'au bout de trois mois, & qu'à la fin elle venoit tous les 15. jours. Quelle

éroit donc la cause cachée qui suspendoit ainsi le succès complet de vos remèdes, & les merveilleuses influences de la vieillesse ? Pour moi, Monsieur, je vous avoue que jusqu'à ce que vous nous ayiez donné le dénouement de cette énigme, je croirai bonnement avec le public, que vos remèdes & l'âge avancé n'avoient eu d'autre succès, que celui de contribuer aux divers degrés de force qu'acquéroit la maladie de mon oncle ; & vous en conviendrez vous-même, si vous ne voulez pas vous perdre dans le cahos d'une foule de prétentions inconciliables & contradictoires.

Vous me direz peut-être, que si les remèdes ont eu quelque part à l'augmentation de la maladie, ce n'est pas les remèdes que vous avez prescrit, mais ceux dont vous n'avez jamais eu connoissance, tels que *les tisannes*, *les bolus*, *les eaux d'oignon*, & *d'escargots*. (a)

C'est bientôt dit : Mais 1^o. vous avez eu connoissance des tisannes, puisque dans la même page, vous avez conseillé *les boîfons d'épavantes*. 2^o. Vous avez eu connoissance de l'eau d'escargots, puisque c'est l'eau composée par le Sr. Belançon, sur laquelle vous avez donné votre avis. (b) 3^o. Vous avez dû avoir connoissance des bolus de thérebentine, que le Sr. Simon Chirurgien de l'endroit a fait prendre à mon oncle pendant plusieurs mois, & sur la vertu desquels il n'avoit pas manqué de vous consulter. Il n'y avoit donc que l'eau d'oignon dont vous n'avez pas eu connoissance, parce qu'elle avoit été fournie à mon oncle, par un Seigneur du voisinage, qui son édissante charité pour les pauvres malades, mettoit à portée de connoître la force des remèdes, & leur juste application. Vous n'oserez pas, à ce que je

(a) Rép. du Sr. Pinot, pag. 151.
(b) Ibid.

crois, mettre sur le compte de cette eau d'oignon, dont mon oncle fit très peu d'usage, tous les accroissemens de sa maladie : encore moins voudrez-vous en accuser les bols de thérébentine du Sr. Simon, dont vous estimez les tâlens, surtout depuis qu'il vous a fourni des notes contre la Poudre ; il faut donc, Monsieur, que vous consentiez à donner aux remèdes ordonnés ou avoués par vous, quelque part aux accroissemens de cette maladie.

Et vous pouvez d'autant moins vous refuser à cette conséquence, que mon oncle n'a commencé l'usage de l'eau d'oignon, des bols, & même de l'eau d'escargots, que dans un temps, où la dysfurie revenoit déjà tous les mois ; c'est-à-dire, que ses accès avoient triplé en nombre : mais jusqu'alors, mon oncle n'avoit pris des remèdes que de vos mains, à qui s'en prendre, pour expliquer ce facheux progrès du mal, sans toucher à l'honneur de vos remèdes ?

Convenez-en de bonne foi, Monsieur : vos remèdes, loin de procurer à mon oncle quelque soulagement folide, l'ont plongé plus avant dans les maux dont vous voulez le guérir. Je n'en accuse ni vos lumières, ni votre zèle ; un autre auroit peut-être fait pis : mais en vous rendant ainsi toute la justice que vous avez droit d'exiger, ne contestez plus à un malade le droit de se plaindre de ses maux, & de l'utilité des secours qui lui ont été administrés. La condition d'un malade seroit bien dure, (passez-moi cette observation) si, réduit à beaucoup souffrir, & à payer cherement le stérile service d'un Médecin qui ne le soulage pas, il ne lui étoit pas permis de raconter le peu de succès de tous les remèdes auxquels il s'est astujetti. Il semble que les douleurs de la maladie, le dégoût des remèdes, & les dépenses considérables qu'ils entraînent, font acheter assez cher à un malade, demeurant tel, la foible consolation de dire, *j'ai fait tout cela & je ne suis pas guéri* ; sur-tout quand une

plainte si modérée ne porte point sur le Médecin, & n'attaque ni sa science, ni son application, il faut être de bien mauvaise humeur, & bien imprudent pour s'en formaliser. Je m'arrête ici, quoiqu'en très beau chemin; le plan que je me suis prescrit, m'interdit une foule de réflexions qui couleroient au bout de ma plume.

Vous paroissez fort étonné de ce que le malade a eu *la patience de faire des remèdes nuisibles pendant un si long espace de temps*, (a) & vous donnez à entendre que la chose n'est pas croyable: mais, Monsieur, quiconque, après avoir réfléchi sur le prix de la santé, & sur la force du désir qu'un malade éprouve de la recouvrer, connaît toutes les ressources de votre éloquence, & cet art admirable avec lequel vous encouragez les malades, même au milieu des infuscés, ne sera point étonné de cette patience qui vous paroît si étrange; elle est votre ouvrage, c'est vous-même qui la conseillez comme remède, (pag. 15.) & qui la faites naître par les espérances dont vous flattez les malades: j'en citerois des exemples sans aller bien loin, qui sont certainement beaucoup plus frappants que celui de mon oncle.

Du reste, je vous fais satisfaction sans détour, sur le tort que vous faisoit la Lettre de mon oncle, en ce qu'elle supposoit qu'il avait eu deux Médecins au lieu d'un. Ce fut une pure équivoque qui fit glisser cette erreur dans la Lettre du 15. Mai, & je me fais un devoir de la corriger ici, en avouant solemnellement, qu'à vous seul est due la gloire d'avoir ordonné, comme Médecin, les remèdes que mon oncle a pris jusqu'à la Poudre d'Ailhaud exclusivement. Il est juste qu'ayant eu toute la peine, vous ayez aussi tout l'honneur, & je vous le

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 15.

rends avec d'autant plus d'empressement, que
je ne crains pas d'exciter la jalouſie d'aucun
de vos Confrères.

J'observe, en finissant cette lettre, que vous auriez pu retrancher du rôle des remèdes que vous dites avoir conseillé, l'exercice, comme impraticable à quelqu'un qui dès 1750. ne pouvoit soutenir la voiture, sans reveiller sa dysfurie, & qui, par cette raison, fut obligé de demander un substitut dans les fonctions d'Archiprêtre; la dissipation comme moralement impossible dans un état habituel de souffrance, surtout pour un malade de tempérament mélancolique. (a) Tous vos autres conseils étoient admirables, à part le succès qui n'a point répondou à votre attente; mais je l'ai dit plus d'une fois, ce n'étoit pas votre faute, mais celle des remèdes.

Je suis , &c.



CINQUIEME LETTRE.

Efficacité de la Poudre d'Ailraud.

Dès que mon oncle eut reçu de vous, Monsieur, les conseils qui rouloient sur l'exercice, la dissipation, la patience, &c que vous eutes borné ses espérances dans la perspective d'une vieillesse plus tranquille, il se crut avec raison abandonné de vous, & ne conserva plus d'espoir de sa guérison. Les bols de Therebentine, l'eau d'Oignon & l'eau d'Escargot dont il essaya l'usage, ne firent pas mieux que les remèdes précédens. Les accès de la dysurie s'étoient familiarisés, jusqu'à venir

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 12.

tous les 15. jours ; leur rigueur & leur continuité , l'assouplissement des forces de mon oncle , l'état de son sang , dont la corruption se manifestoit par les boutons & les furoncles dont son corps étoit parfumé , tout lui annonçoit qu'il se flatteroit envain de parvenir à une vieillesse plus tranquille ; je le trouvai dans cette situation violente , âgé de 62. ans , lorsque je me rendis auprès de lui. Son sort , auquel tout le monde s'intéressoit , devoit m'affecter plus que personne , soit à cause des liens du sang qui nous unissent , soit à cause des amitiés dont ce cher oncle ne cessoit de me combler , n'ayant eu ni paix ni repos , jusqu'à ce que j'eus accepté la résignation de son bénéfice. Je me dois à moi-même , Monsieur , de dire que la tendresse seule de mon oncle , a consumé cet intéressant ouvrage. (a) Les nuages que vous voulez répandre ici sur mon désintéressement , n'existent qu'au rang des chimères de votre imagination ; plus instruit que vous , de la valeur des moindres démarches en matière de bénéfices , ma conscience ne m'en reproche aucune , ni pour la Cure d'Issy - l'Evêque , ni pour les autres bénéfices qui m'ont été conférés antérieurement ; *gloria nostra hæc est testimonium conscientiae nostræ.* (b) Si ce témoignage qui suffit à ma tranquillité , ne suffit pas à votre conviction , ce seroit un malheur pour vous : l'esprit ne se refuse pas à croire le bien , quand le cœur ne se plaît pas à supposer le mal. Mais sans doute qu'Homère dormoit , quand il se livroit à ces injustes soupçons.

Quandoque bonus dormitat Homerus. (c)

(a) Réponse du Sr. Pinot , pag. 16.

(b) II. ad Cor. I. 12.

(c) Horat. de Arte Poët. v. 359. Horace permettait à un Auteur de dormir de temps en temps quand son ouvrage étoit un peu long. *Verum opere*

Je présume qu'en s'éveillant il reconnoîtra l'erreur de son forage, & s'il falloit quelque chose de plus pour le défaibuser, il n'auroit qu'à interroger de nouveau la voix publique. Je me flatte qu'en me rendant justice, elle répondra que j'ai cédé aux follicitations de mon oncle, & ne m'accusera pas d'avoir prévenu ses désirs. (a) Permettez moi ce petit avis : rarement on attaque l'honneur d'autrui, sans porter coup au sien propre.

Témoin de tout ce que souffroit un oncle chéri par tant de titres, mon premier sentiment étoit de défier sa guérison ; le second étoit d'en chercher les moyens, mais quelle apparence d'y réussir, après que vous y aviez échoué ? Heureusement pour mon oncle & pour moi, comme j'étois nouveau venu dans le pays, & que je n'avois pas encore l'honneur de vous connoître, mes yeux n'étoient pas offusqués par l'éclat de vos talens ; je m'avifaï de croire, que vos efforts pour la guérison de mon oncle n'étoient pas le *non plus ultrâ* de la Médecine, & que sans recourir à la toute-puissance de Dieu, il pouvoit se trouver encore dans la Médecine créée, (b) quelque remède plus efficace que ceux que vous aviez employé. J'ofai penfer ainsi, Monsieur, parce que je connoissois la Poudre

in longo, fas est obrepere somnum. Ibid. L'Ecrit du sieur Pinot est assez court ; mais on sent en le lisant, qu'il a tout ce qu'il faut pour rendre le sommeil légitime, & j'aime à me persuader que l'imagination du sieur Pinot ne s'est égarée que dans les inflans où son esprit étoit tout à fait astoupi.

(a) On sait que M. Verdolin étoit, à l'époque de son voyage en Bourgogne, Vicaire général, Official, & Supérieur du Séminaire dans le Diocèse de Glandevès. Peu auparavant il s'étoit demis, purement & simplement, d'un Canoniciat de l'Eglise Cathédrale du même Diocèse.

(b) Réponse du Sr. Pinot, pag. 16.

d'Ailhaud , & que sans soupçonner rien de sur-naturel dans ce remède , j'y avois , pour bonnes raisons , une très grande confiance ; je tâchai de l'inspirer à mon oncle , & de lui persuader l'effai de cette Poudre. J'eus à vaincre , Monsieur , tous les préjugés qu'inspire contre un remède nouveau , l'inutilité constante & éprouvée de beaucoup d'autres , & l'intime conviction de l'incurabilité du mal. Mon oncle se refusoit à mes instances , parce qu'il ne s'attendoit à aucun soulagement , & que toutes les sources de l'espérance lui paroisoient fermées ; mais dans ce combat , dont vous paroîlez si curieux de favoîr les *particularités* , (a) & où il n'éroit question que de triompher du découragement de mon oncle par les armes de l'amitié , j'eus la consolation de remporter la victoire , & d'obtenir de mon oncle qu'il commenceroit l'usage de la Poudre.

Je m'applaudissois de ce premier succès , & la douce efficacité avec laquelle les premières pries du purgatif opérèrent leur effet , m'en promettoit de nouveaux que je regardois comme assurés : mais malheureusement pour mon oncle , quelque esprit gauche ou mal intentionné , entreprit , sous l'ombre du zèle & à mon insu , de lui inspirer des craintes très graves sur l'usage du remède. Trois ou quatre mauvais raiouinemens (b) dont vous faites un mérite aux *Médecins les plus célèbres* , (c) & dont je ferois un sujet de honte pour le dernier Frater de village , formèrent tout l'attirail de l'attaque dressée contre les poudres. Mon oncle ,

(a) Réponse du Sr. Pinot , pag. 16.

(b) On décida que ce remède hâeroit ma dernière heure , que l'évacuation considérable de bile qu'il opéroit en moi , alloit faire changer tout mon sang en bile , que c'étoit un remède corrosif , un poison lent , &c. Lettre de Mr. Depraz , pag. 4.

(c) Réponse du Sr. Pinot , pag. 16.

qui ne s'appercevoit encore d'aucun soulagement sensible dans ses maux , & à qui on témoignoit le plus grand intérêt sur sa situation , se laissa séduire par cette trompeuse écorce , se replongea dans le découragement , & résolut , en attendant la mort , de s'épargner au moins la fatigue & le dégoût de toute sorte de remèdes. C'est dans ce sens qu'il s'en expliqua à moi , & je ne crus pas devoir m'opposer dans le moment à sa résolution.

Mais il m'en eut trop coûté de renoncer à l'espérance de voir mon oncle guéri. Les donneurs de conseil qui l'avoient dégoûté de la poudre , ne lui avoient pas indiqué des remèdes capables de la remplacer ; leurs bonnes intentions n'aboutissoient qu'à laisser mon oncle , jusqu'à la mort , dans l'état des souffrances où je l'ai dépeint , & je présume qu'ils me dispenseront de toute reconnaissance pour un service si marqué. Mon cœur différemment affecté me disoit sans cesse , que je devois renouveler mes efforts auprès de mon oncle , & mépriser souverainement les noires & odieuses interprétations que la méchanceté donneoit à mes discours , quand je parlois en faveur des Poudres. La voix de la tendresse & du devoir éteignit en moi toute timidité : je revins à la charge , & prenant toujours en main les armes de l'amitié , je conjurai mon oncle de reprendre l'usage de la Poudre. Mon oncle , dont le propre caractère est de se laisser conduire par le cœur , ne put résister à mes instances: sensible à mon attachement , il me permit de faire ce que je voudrois , & fermant déformais l'oreille à tous les propos que l'envie contre la Poudre pouvoit enfanter , il recommença l'usage de ce remède. Bientôt un soulagement sensible dans ses maux , fit renaitre à ses yeux cette aurore précieuse de l'espérance qui s'étoit éclipsée depuis si long temps. Mon oncle s'y livra & ne fut pas trompé. Les accès de la dysfurie deviennent moins

fréquens ; ils donnèrent successivement des intervalles d'un mois , de six & sept semaines : enfin dans l'espace d'une année la victoire fut si entière , que les accès de tous les quinze jours ne reparurent qu'au bout de six mois. Dans le moment où j'écris , il y a plus de dix-huit mois qu'on n'en a eu des nouvelles.

Ce n'est pas tout : avec la dysurie , mon oncle a vu disparaître toutes ses infirmités concomitantes ; douleurs & gonflement des hémodroïdes , teint livide , boutons sur tout le corps , dégoût , &c. Je pourrois même ajouter plusieurs infirmités de l'ame , comme le découragement , l'inquiétude , le chagrin. Cet état facheux a heureusement cessé , Monsieur ; le retour inespéré d'une santé ruinée , a rendu à mon oncle , une partie de son ancienne vigueur , & toute la sérénité de son ame. A l'âge de 68. ans , mon oncle prêche encore avec force , soutient le Confessionnal , & se prête , dans le besoin , à toutes les fonctions du ministère.

Vous avez beau dire , Monsieur , un si prompt changement ne reconnoît d'autre cause que l'usage des poudres d'Ailhaud : c'est par le moyen d'une prise tous les trois ou quatre jours , & ensuite tous les huit jours , que la guérison a commencé ; une prise tous les quinze jours en a favorisé le progrès ; une prise tous les mois l'a achevée , & suffit pour la maintenir. Je trouve dans ce succès , la plus grande de mes consolations , & l'apologie complète de toutes mes importunités auprès de mon oncle. Il est facheux pour moi , qu'elles n'ayent pas mérité votre approbation : mais puisque mon oncle ne s'en eut point mal trouvé , son bien-être me tiendra lieu de votre suffrage. Je ne puis cependant vous dissimuler mon étonnement sur ce que je lis à la fin de la pag. 11. de votre Ecrit. Je suis assuré , dites-vous qu'il , (Mr. Depras) eut bien fait de ne point succomber aux follicitations bienveillantes de cet

Envoyé. En vérité, Monsieur, vous n'y pensez pas, & les paradoxes vous coutent bien peu, car supposons tout ce qu'il vous plaira, & notamment que les Poudres ne font point le remède qui a guéri mon oncle; mais quel mal lui est-il arrivé d'en avoir fait usage? sa dysurie a-t-elle augmenté? s'est-elle seulement soutenue? la guérison en a-t-elle été retardée? s'il n'est rien de tout cela, Monsieur, & que ce soit précisément le contraire, comment osez-vous dire que vous êtes assuré que mon oncle *eut bien fait de ne point succomber à mes sollicitations?* auroit-il mieux fait de s'en tenir à vos remèdes, & de succomber enfin sous vos ordonnances? Il faut avouer que vous soutenez des systèmes bien hardis. La maladie de mon oncle augmente après tous vos remèdes, & vos remèdes n'y ont point de part; cette même maladie disparaît dans l'usage de la seule Poudre d'Ailhaud, & cette Poudre n'a pareillement aucune part à la guérison: les remèdes ne font donc qu'un jeu indifférent, & désormais on ne devra leur imputer ni le bien ni le mal qui arrive après leur usage? bien dupes, en ce cas, feroient ceux qui se joueroient avec vous.

Mais, Monsieur, vous ne pouvez bâtrir d'une main, sans détruire de l'autre; vous ne vous contentez pas d'ôter toute vertu à la Poudre d'Ailhaud, vous lui en attribuez au moins pour le mal. A la page 18, vous lui accordez *l'activité d'un remède équivoque, & jugé dangereux par l'expérience des Maîtres de l'Art.* A la même page vous parlez *des insuccès & des malheurs qu'elle a produit;* expliquez-nous donc, Monsieur, le paradoxe d'une guérison aussi surprenante que celle de mon oncle, sous l'empire d'un mal rebelle aux plus sages ordonnances, ainsi qu'aux meilleurs remèdes, & sous *l'activité d'un remède équivoque, jugé dangereux,* & dont on ne doit attendre que des insuccès & des malheurs. Si mon oncle n'avoit

Pris que quelques prises de ce mauvais remède, & s'il avoit joui de toute la force de son tempérament, vous pourriez dire, quoique bien au hasard, que la nature a été victorieuse (a) du mauvais remède, sans qu'on doive lui attribuer la guérison qui s'est ensuivie; mais cette nature, épuisée par la rigueur d'un mal de 22. ans, ne peut seulement ébaucher la guérison du malade de l'âge de 64. ans, quoiqu'elle n'eût alors à surmonter que la force du mal; & à l'âge de 65. ans, sans être aidée du secours d'aucun bon remède, cette même nature devient tout à coup assez puissante pour sortir victorieuse des entraves de la maladie, & pour repousser les mortelles atteintes de 80. prises d'un remède dangereux, &c. Oh ! vous m'avouerez, Monsieur, que c'est étrangement compter sur la crédulité publique, que de faire imprimer des rêveries si déconfuses.

Direz-vous, pour vous tirer d'embarras, qu'un remède qui tient à la nature du poison, ne produit pas toujours les effets dont il est capable..... Qu'il est de vrais poisons, qui étant maniés & préparés par des mains habiles, deviennent des remèdes admirables? (b) Nous le savons assurément, & personne n'en doute: mais il s'ensuit de là que la Poudre d'Ailhaud peut être un remède admirable; & pour nous assurer si elle l'est, la difficulté n'est pas grande. En effet, cette poudre, en sortant des mains de son Auteur, passe immédiatement dans celles de mon oncle, & sans que d'autres mains s'en mêlent, elle tombe dans le corps d'un vieillard accablé de maux, épuisé de forces & de courage; ce n'est pas une seule fois, mais jusqu'à 80. fois, dans l'espace d'environ un an; l'expérience n'est pas équivoque. Si la Poudre d'Ailhaud tient à la

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 21.

(b) Ibid.

nature du poison, & que les mains qui l'ont maniée & préparée, ne soient pas des mains habiles, que d'insuccès & de malheurs ne doit-on pas en attendre ? il faudroit mille hypothèses ridicules, pour trouver dans un corps caduque & ruiné, une feule de ces *mille choses*, qui peuvent affaiblir ou étouffer l'action sensible (a) de 80, prises de poison mal préparé ; aussi n'en désignez-vous aucune ; & dans le cas présent, tout décide à croire que le poison doit produire tous les mauvais effets dont il est capable. Mais si les maux du malade, loin d'être aggravés par l'usage si fréquent de cette poudre, en sont réellement diminués ; si dans l'action de ce remède, les forces du vieillard se réveillent & sa santé renait, ce remède, fut-il un poison avéré, qu'importe, dès qu'il produit des effets si salutaires & leur existence prouvera au moins qu'il a été préparé par *des mains bien habiles* ; & dès lors vos propres principes nous autorisent à le placer dans le rang des remèdes *admirabls*. Souvenez-vous-en, Monsieur, & que cela soit dit entre nous, une fois pour toutes, que la Poudre puise produire des insuccès & des malheurs, qu'elle en ait même produit réellement, ce n'est pas ce qu'il s'agit de définir parmi nous : la question pourra revenir ailleurs. Mais qu'a-t-elle produit dans la maladie de mon oncle ? quels sont ses véritables effets dans ce cas particulier ? Voilà, Monsieur, sur quoi roule toute la difficulté, & je soutiens que si vous n'êtes du nombre de ceux à qui il est presqu'impossible de faire ouvrir les yeux, parce qu'ils n'aiment pas la lumière, (b) la notoriété des faits que nous venons de détailler, ne laissa jamais de lieu à la moindre difficulté.

Mais je ne vous par, direz-vous encore, pour-

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 21.

(b) Ibid, pag. 12.

quoi la poudre d'Ailhaud a été le moyen de préférence (a) dans le miracle de la guérison en question. Vous êtes à votre aise, Monsieur, quand vous pouvez parler du miracle de la guérison, de la poudre miraculeuse, des miraculeuses importunités du neveu : vous croyez répandre un ridicule inéfusable, & sur le neveu, & sur la poudre, & sur la guérison ; preuve bien évidente de votre indigence en raisonnemens, puisque vous revenez si souvent à une pure vétile. Recevez encore un coup, ma profession de foi sur cette matière, & ensuite je réponds à votre objection. 1^o. Je tiens que la guérison de mon oncle n'est pas miraculeuse, parce que ce n'est pas un miracle d'opérer une guérison qui a passé vos forces. 2^o. Je tiens que la Poudre d'Ailhaud n'est pas miraculeuse, parce que ce n'est pas un miracle, que ce remède surpassé en vertu ceux que vous avez administré. 3^o. Je tiens que mes importunités auprès de mon oncle n'étoient pas miraculeuses, parce que ce n'est pas un miracle d'avoir de la tendresse & du zèle pour qui nous aimé. Cela supposé, éloignons, s'il vous plaît, toute idée de *miracle proprement dit*, ne conservons cette expression que dans le sens moins rigoureux dans lequel elle a été employée, & revenons à votre objection.

Vous ne voyez pas pourquoi la Poudre d'Ailhaud a été le moyen de préférence dans la guérison de mon oncle ; la chose est pourtant bien aisée à voir. C'est que vos remèdes n'avoient pas la vertu & l'efficacité requises pour opérer cette guérison, & que ces qualités se sont trouvées dans la Poudre d'Ailhaud. Il me semble qu'un Médecin, qui commence à vieillir dans la pratique de son Art, ne devroit pas trouver cela étrange ; il doit favoirc mieux qu'un autre, qu'il peut y avoir autant de diffé-

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 14.

rence entre remède & remède , qu'il y en a quelquefois entre Médecin & Médecin ; c'est à-dire , que la distance entre les propriétés physiques de deux remèdes de même espèce , est souvent aussi grande que celle qui se trouve entre les propriétés morales de deux individus qui ont la même profession. Si vous me demandez en quoi consiste cette vertu particulière , qui a fait la différence de la Poudre avec vos remèdes , je vous dirai que je l'ignore , & que ce n'est pas mon affaire de vous l'apprendre ; mais les effets qu'elle a produit m'attestent son existence , & si vous ne la voyez pas , tant pis pour vous.

Envain m'objetez - vous , que si c'est en raison de ce qu'elle (la Poudre) purge , qu'elle a guéri , tout autre remède auroit eu le même succès. (a) En qu'en savez-vous , Monsieur ! tous les purgatifs font-ils de même force ? mettez-vous sur la même ligne la manne , la cassé , les tithymales & la gracieole ? & oublierez-vous toujours , que les degrés d'activité peuvent autant varier parmi les purgatifs , que les degrés de science parmi les Docteurs en médecine ?

Au surplus , qui vous a dit que c'est uniquement par la vertu purgative de la Poudre , que mon oncle a été guéri ? cette vertu exclut - elle toute autre propriété dans la Poudre ? & le même remède ne peut-il pas renfermer plus d'une vertu ? après tout , tenez-vous - en comme vous pourrez. Mon oncle avoit pris beaucoup de purgations , indépendamment de tous vos autres remèdes , & il n'avoit pu guérir. La Poudre d'Ailhaud toute seule l'a tiré d'affaire , je ne sai ni comment , ni pourquoi ; je fai seulement qu'il n'y a point de magie ; mais ce n'est pas à dire , que tout autre remède eut le même

(a) Réponse du Sr. Pinot , pag. 18.

D ij

success. Si cet événement vous cause de la surprise, malgré votre éloignement pour les miracles, c'est que vos yeux ne voyent pas deux vérités bien simples qui dérivent l'une de l'autre; la première, que vos talens ont leur bornes; la seconde, qu'en conséquence vous avez pu vous tromper. Perfuadez-vous bien de ces deux vérités qui ne doivent pas vous choquer, & vous ferez moins étonné d'avoir vu éclore, par la vertu d'un remède étranger, une guérison qui avoit été l'écueil de votre science & de vos talens.

Maintenant, vous vous repliez sur des accessoires de la guérison de mon oncle, & vous voulez au moins faire suspecter la vérité de ce qu'il dit sur la douceur & la bénignité du remède. Je ne suis jamais si frais, si léger, si gai, dit mon oncle, que les jours auxquels je le prends; point de fatigue ni d'échauffement dans l'opération, point de naufrage ni de dégout après. Bien au contraire, mon appétit redouble ce jour-là, je dîne mieux qu'à mon ordinaire, je fors l'après-dîné comme les autres jours, & je me trouve copieusement purgé, &c. (a) Ce rapport vous paroît incroyable, Monsieur, & vous voyez du premier coup d'œil que la vérité y est blesée. Bien plus, selon vous, CHAQUE ARTICLE renferme la conduite d'un homme qui seroit infensé d'en user, comme il y est dit. (b) Arrêtons-nous un instant sur ce prélude; l'épithète *d'homme infensé* mérite quelque attention. Est-ce bien être infensé, d'être frais, léger, gai, le jour d'une médecine? de n'éprouver ni fatigue, ni échauffement dans l'opération, ni naufrages, ni dégout après? d'avoir bon appétit, de le satisfaire, en dînant mieux qu'à l'ordinaire, enfin d'être copieusement purgé? Personne,

(a) Lettre de Mr. Depraz, pag. 5.

(b) Réponse du Sr. Pinot, pag. 17.

excepté vous, ne s'avisera de dire qu'en tout cela, il s'y trouve les moindres traces de folie, & cependant CHAQUE ARTICLE, du rapport contre lequel vous déclamez, devoit nous présenter la conduite d'un homme qui seroit infensé d'en user ainsi; tant il est vrai que la haine des Poudres trouble prodigieusement la vue. Mais au moins, y a-t-il un seul article, à qui la tache de la folie puisse convenir avec quelque apparence? nous les avons tous rappelés, excepté celui qui dit que mon oncle sort l'après-dîné du jour de sa médecine, & c'est vrai-semblablement sur celui-ci que vous voulez faire tomber l'épithète odieuse, puisque vous parlez tout de suite du travail d'un remède quelconque, qui purge copieusement, & de l'indécence qu'il y a de sortir pour aller je ne sais où, lorsqu'on est copieusement purgé. (a) J'admire votre délicatesse sur tout ce qui intéresse le bon sens & la décence; mais il me semble qu'ici vous vous alarmez bien mal à propos. Faites attention, s'il vous plaît, 1^o. que le travail d'un remède n'est pas grand, là, où il n'y a ni fatigue, ni échauffement dans l'opération: 2^o. Que ce travail, quel qu'il puisse être, finit avec l'opération du remède, & par conséquent, sur les 10. ou 11. heures du matin, pour qui le prend de grand matin, comme mon oncle. Est-ce donc une si grande faute contre le bon sens, de sortir de chez soi, le jour d'une médecine, quand on ne sort que plusieurs heures après le travail & l'opération finie, & quand on fait par expérience qu'on n'en souffre aucune incommodité? Et où est encore l'indécence? Si l'on alloit chez son voisin, pendant l'opération de la médecine, je vous passerai de crier à l'indécence; mais il n'en est pas question du tout, & ce phan-

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 17.
D iij.

tome , d'indécence & de folie , n'est qu'une chimère de votre imagination , qui ne mérite pas qu'on s'y arrête.

Pour ce qui regarde la vérité du rapport de mon oncle dans ses autres parties , il y a un moyen aisément de vous en assurer ; & ce moyen , si vous vouliez l'agréer , feroit bien flatteur pour nous , & l'objet de notre reconnaissance. Ce feroit de venir assister une fois à l'effet d'une des prises de la Poudre. Mon oncle en prend tous les mois , & je vous avertirois du jour , si la proposition trouvoit grâce devant vous. Vous viendriez la veille prendre votre gîte chez nous , vous y pafleriez le lendemain pour bien observer toutes les circonstances du rapport , & l'après-demain encore , pour en raiſouner à loin vous & moi. Vous pourrez enſuite raconter ce que vos yeux auront vu , j'y fouscrirai à l'aveugle , & la vérité triomphera. Un seul article vous paroîtra peut - être équivoque ; c'est celui de l'appétit de mon oncle. Quand vous le verrez dîner assez copieusement , lui qui mange peu , vous l'attribuerez en partie , au plaisir de vous voir , & vous n'aurez pas tort , si le plaisir est un des véhicules de l'appétit ; mais vous en conclurez au moins , que la démonstration dont vous parlez à la fin de la pag. 17. & au commencement de la pag. 18. est fausse , & qu'on peut conserver de l'appétit , après une médecine , quelle qu'en soit la source.

Voilà , ce me semble , tous vos scrupules , sur la Poudre d'Ailhaud , levés. Il est constant qu'elle purge mon oncle doucement , copieusement , efficacement ; qu'elle a été le moyen de préférence pour sa guérison , tous les autres remèdes ayant été insuffisans , & qu'elle n'a jamais eu chez mon oncle , la moindre apparence des insuccès & des malheurs qu'on lui reproche ailleurs. Cependant ce remède bienfaissant , à qui mon oncle doit la vie & la santé , éprouve les plus grandes con-

traditions de la part de quelques Médecins : il y en a même qui le regardent comme un poison, & qui l'annoncent au public sous ce titre ; que penser de leur opinion ? mon oncle la croit infoutenable, & ose la résuter dans sa Lettre. Vous avez cru, Monsieur, que ses raisonnemens étoient défectueux, & ses preuves trivoles ; nous les examinerons dans ma prochaine Lettre : la longueur de celle-ci m'oblige à la terminer, & c'est toujours en vous renouvelant les respectueux sentiments avec lesquels je suis, &c.



SIXIEME LETTRE.

La Poudre d'Ailhaud est - elle un poison ?

Il s'agissoit, Monsieur, de décider par l'analyse, si la Poudre d'Ailhaud est un poison, ou non, je crois que vous seriez aussi embarrassé que moi, puisque les plus habiles Chymistes n'ont pu réussir à décomposer cette Poudre ; & qu'après beaucoup d'efforts, aucun ne nous a vanté ses succès. (a) Je fais du moins, qu'on clabaude toujours contre le *Secret* de la Poudre ; preuve évidente que ce *Secret* subsiste en son entier ; & je ne vous fais aucun tort, en supposant que vous ne favez pas mieux que moi, ce qui entre dans sa com-

(a) Ceux qui ont le plus sérieusement travaillé à l'Analyse de la Poudre, n'ont pu former que des conjectures très incertaines, sur les ingrédients dont elle est composée ; & l'étonnante variété qui se rencontre dans les Résultats qu'ils nous ont annoncés, prouve, toute seule, combien ils sont tous demeurés loin du terme de leurs recherches.

position. Vous ne me reprocherez donc pas ici mon ignorance en Chymie, puisque la vôtre égale la mienne, & que nous sommes de pair sur la connoissance des principes constitutifs de la Poudre.

Heureusement on peut raisonner de ce remède, sans être si l'avant; & comme toute mon ambition est de me mettre pendant quelques momens, au niveau de vous, je vois avec une secrete satisfaction que, pour décider la question, si la poudre est un poison, vous êtes obligé de laisser à l'écart les grands principes de votre science spéculative, & de chercher les motifs de votre décision dans des expériences que nous voyons aussi bien que vous. Vos yeux & les nôtres feront donc ici les seuls juges, & celui de nous, dont les yeux feront les meilleurs, pourra se flatter de porter le jugement le plus solide & le plus sûr.

Exammons donc, Monsieur, les preuves sur lesquelles mon oncle a osé décider que la Poudre ne pouvoit être un poison, & regarder sa décision comme *infaillible*. (a) Je suis d'avis que nous les examinions de près, parce que mon oncle est un vieillard, qui depuis long temps se sert de lunettes, & peut-être il n'a pas bien vu ce qu'il nous donne pour constant. Voici donc, en peu de mots, toute la substance de son raisonnement. Mes entrailles, dit-il, ne sont pas à l'épreuve du poison; or mes entrailles sont à l'épreuve de la Poudre d'Ailhau, donc elle n'est pas un poison.

Mon oncle va plus loin, & il ajoute: les effets de la Poudre d'Ailhau en moi, sont directement contradictoires à ceux du poison; donc, encore une fois, la Poudre d'Ailhau n'est pas un poison. Cette double conséquence me paraît légitime & démontrée, si les anté-

(a) Lettre de Mr. Depraz, pag. 5.

évidens dont elle est déduite sont incontestables, & c'est à quoi nous allons donner maintenant la plus sérieuse attention. » Mes entrailles, dit mon oncle, ne sont pas à l'épreuve du poison, j'en ai la démonstration complète dans le déplorable état où m'avaient réduit les remèdes même reconnus pour bons par la médecine, j'en ai fait le détail ci-dessus. « (a) Vous arrêtez mon oncle sur la majeure, & vous croyez trouver dans la preuve qu'il en donne, une contradiction dont le développement vous cause un étrange embarras. Pour la faire sentir, vous observez (b) qu'afin de prouver que les entrailles du Curé d'Issy-l'Évêque n'étoient pas à l'épreuve du poison, un bon Logicien dirait, que tous les remèdes qu'il a fait ne sont pas de cette nature. Je le veux bien pour un moment, & je soutiens que mon oncle n'a dit autre chose, que ce qu'aurait dit votre bon Logicien. En effet, a-t-il dit que les remèdes dont il avoit usé suffisent des poisons ? point du tout ; il a parlé de ces remèdes comme étant reconnus pour bons par toute la Médecine ; & faisant par-là un contraste avec le poison, n'est-ce pas dire assez énergiquement qu'ils ne sont pas de la nature du poison ? La Logique est donc bonne. Mais, ajoutez-vous, notre critique répond : j'en ai la démonstration complète dans le déplorable état où ces remèdes ont réduit le malade : d'accord. Mais est-ce que des remèdes, même reconnus pour bons par toute la Médecine, & qui ne sont nullement des poisons, ne peuvent pas réduire un malade dans un déplorable état, s'ils sont mal appliqués ? Vous savez bien qu'il ne me seroit pas difficile de vous citer plus d'un exemple, pour prouver ma proposition. Et moi j'ajoute, continuez-vous, ces remèdes.

(a) Lettre de Mr. Depraz, pag. 6.

(b) Réponse du Sr. Pinoz, pag. 19.

D.W

étoient donc des poisons. Je nie, Monsieur, votre conséquence, comme étant d'un très mauvais Logicien, puisque vous avez pu voir, en mille occasions, les remèdes les plus avoués & les moins suspects de poison, reduire par leur application déplacée, des malades dans un déplorable état; & malheur à la Poudre, si jamais elle pouvoit faire la dixième partie des mauvais effets que j'ai vu opérer à de bons remèdes.

Après tout, Monsieur, je suis accommodant, & j'arrangerai le raisonnement de mon oncle comme il vous plaira. Que mon oncle ait voulu faire entendre que vos remèdes étoient des poisons, ou ne l'étoient pas, cela est égal, & je fourtiendrais contre toute votre Logique, que l'argument est toujours concluant dans chaque hypothèse.

En effet, si vos remèdes étoient des poisons, *le déplorable état*, dans lequel ils avoient réduit mon oncle, prouve que ses entrailles n'étoient pas à l'épreuve du poison, puisque si elles l'avoient été, mon oncle n'eut pas été réduit dans ce déplorable état.

Si au contraire vos remèdes n'étoient pas des poisons, *le déplorable état*, dans lequel ils avoient réduit mon oncle, prouve encore mieux que ses entrailles n'étoient pas à l'épreuve du poison, puisque si elles avoient été à l'épreuve du poison, à plus forte raison elles auroient été à l'épreuve de vos bons remèdes, que nous supposons n'être pas des poisons; & mon oncle, encore une fois, n'aurait pas été réduit dans ce déplorable état.

Ainsi, Monsieur, *le déplorable état* de mon oncle, prenant sa source dans vos remèdes, quelle qu'en soit la nature, prouve invinciblement que ses entrailles n'étoient pas à l'épreuve du poison, & je vous défis d'affoiblir cette preuve que mon oncle a donné de la sensibilité de ses entrailles, à l'action des poisons.

Mais qu'éroit-il besoin, Monsieur, d'ici

dénter sur cette preuve ? voulez - vous établir que les entrailles de mon oncle étoient à l'épreuve du poison ? en ce cas , il ne vous suffissoit pas d'attaquer la preuve du contraire , qu'a donné mon oncle , vous deviez de plus nous expliquer vous-même , comment les vîcères de ce vieillard accablé de maux étoient devenus , au milieu de ses infirmités , impénétrables à l'activité du poison ; & cela étoit nécessaire au système de ceux qui regardent la Poudre d'Ailhaud comme un poison véritable. Mais , Monsieur , malgré votre hardiesse en fait de systèmes , vous n'avez osé tout à fait adopter celui-ci. Content de chicaner sur les raisonnemens de vos adversaires , vous n'édifiez rien de votre côté , & vous voudriez qu'on crut les entrailles de mon oncle à l'épreuve du poison , précisément parce que mon oncle auroit mal prouvé qu'elles n'y font pas. C'est une adresse qui ne vous réussira pas , Monsieur , nous vous demanderons déformais pourquoi vous contestez cette proposition , *mes entrailles ne font pas à l'épreuve du poison* ? & il faudra , s'il vous plaît , de deux choses l'une , ou que vous prouviez que mon oncle est un nouveau Mithridate , & dès lors nous discuterons vos preuves à notre tour , ou que vous conveniez de la vérité de la proposition de mon oncle , & dès lors on comprendra que vous n'avez eu d'autre intention dans vos chicane , que d'embrouiller la matière , & de faire perdre de vue au Lecteur le véritable état de la question.

Rentrans-y , Monsieur , en soucrivant de bonne foi , à une proposition si peu faite pour être contestée , & voyons ce que mon oncle prétend , après avoir établi que ses entrailles ne font pas à l'épreuve du poison .

» Réduit à l'extrême , continue-t-il , » j'abandonne tous ces remèdes , pour me fixer à un seul qu'on assure être un poison. Est-il seulement permis de penser , que par l'usage d'un poison , de quelque nature

D.vj

» re qu'il puisse être, lent ou actif, je vien-
 » ne à bout d'éteindre le feu de mon sang,
 » de le purifier entièrement de la corruption
 » universelle & incurable que la Médecine
 » y ait reconnu, de rafraîchir mon teint,
 » de rétablir mon estomac, de renouveler mes
 » forces, & de me retirer d'entre les bras de la
 » mort pour me rendre une santé parfaite ? *a.*
(a) Ici, Monsieur, vous vous rendez, plus
 qu'en tout autre endroit, digne d'admirati-
 on. Quand vous voulez rapporter ces paroles
 de mon oncle, vous y préparez vos lec-
 teurs par une transition des plus heureuses &
 des plus intéressantes. *Et moi, dites - vous,*
(b) je reviens à mon homme qui articule trois
 ou quatre expressions sans savoir ce qu'il veut
 dire. Enchanté de ce début, vous transcrivez
 tout de suite ces trois ou quatre expressions,
 & oubliant subitement que l'Auteur ne sa-
 voit ce qu'il vouloit dire, vous avouez,
 qu'effectivement ces effets merveilleux contraignent
 étrangement avec un poison. *(c)* Heureux con-
 traste, qui fait si bien briller l'excellence
 de votre Judiciaire ! Mon oncle avoit à
 prouver que ses entrailles étoient à l'épreuve
 des prétendus mauvais effets de la Pou-
 dre d'Ailhaud, & que les effets réels de cer-
 te Poudre, en lui, étoient inconciliables
 avec ceux du poison ; *(d)* la description est
 si concluante, que le contraste, entre le
 poison & les effets racontés, vous paroît
 effectivement étrange, & néanmoins votre hom-
 me est si bête à vos yeux, qu'en rencontrant
 si heureusement dans les expressions, il ne fait

(a) Lettre de Mr. Depras, pag. 6.

(b) Rép. du Sr. Pinot, pag. 29.

(c) Ibid.

(d) Telle est la mineure du syllogisme dans le-
 quel nous avons enfermé tous les raisonnemens
 de mon oncle au sujet du poison, pag. 79.

ce qu'il veut dire. Vous seul, Monsieur, étiez capable de faire une si belle & si judicieuse remarque. Avant vous, on n'eut jamais pensé, même dans le plus outré scepticisme, qu'un homme qui raisonne bien, ne fait ce qu'il veut dire ; mais votre Logique est si profonde, qu'à force d'étudier sur les opérations de l'esprit, vous êtes venu à bout d'apprendre, qu'il n'y a aucun esprit à bien raisonner. C'est assez pour nous, Monsieur, d'admirer une si rare découverte, mais nous ne sommes pas dignes d'y applaudir, & ce seroit en ternir l'éclat que de la revêtir de notre suffrage.

Nous ne pouvons cependant nous refuser à la satisfaction d'admirer comment le hasard a su servir mon oncle. Car ce *contraste effectivement étrange* que vous reconnoîlez vous-même entre le poison & les effets racontés, remplit si bien l'idée d'opposition que mon oncle voulloit établir entre ces deux extrêmes, qu'enraîné malgré vous par l'évidence de ce *contraire*, vous couvenez qu'il ne manque à la *déclamation* de mon oncle, que la vérité ; (a) graces en soient donc rendues au hasard. La déclamation de mon oncle ne manque point de justesse & de solidité dans sa construction ; les traits caractéristiques qui distinguent la Poudre, du poison, sont bien choisis, frappants, concluants : & si la vérité ne réclame point contre l'ouvrage du hasard, il en résulte une démonstration invincible en faveur de la Poudre : mais après ce que j'ai dit dans ma seconde & troisième lettre, seroit-il besoin que je m'arrête encore à vous montrer que la vérité seule a dicté la déclamation de mon oncle ? Non, Monsieur, la maladie de mon oncle a été assez connue, sa guérison ne l'est pas moins, & il ne tient qu'aux incrédules de s'en assurer d'aussi près qu'ils voudront. Tout ce qui m'af-

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 20.

flige pour vous, c'est que votre récit contredit celui de mon oncle, parce que la vérité est une, & ne se peut partager.

Jamais, dites-vous encore, la médecine la plus efficace n'opéreroit la guérison d'un malade dans un état si déplorable. Cette phrase marque autant de juponie que de modestie. En effet, parce que la médecine, entre vos mains, n'a point opéré la guérison de mon oncle, sera-t-il vrai que la médecine la plus efficace n'aurait pu l'opérer? J'ai, Monsieur, une très grande idée de vos talents, & je vous l'ai déjà dit, mais je ne vous soupçonne pas de posséder encore tous les trésors de la médecine la plus efficace; & je crois très possible qu'une guérison, qui vous a échappé, ait été le fruit d'une médecine toute naturelle, & plus efficace que la vôtre. Accoutumez-vous à penser qu'il y a des choses au dessus de vous qui ne font pas impossibles, & vous ne contesterez plus des faits notoires & subsistants que tout le monde voit.

Mais dès que le récit de la maladie & de la guérison est incontestable, que doit-on conclure au sujet du poison? J'avoue, dit ici mon oncle, que l'attribution de tant d'heureux effets à un poison avéré, me paroît une chimère inconcevable; (a) & cette opinion vous paraît juste, parce que les merveilleux effets qu'on a racontés, contrastent étrangement avec un poison. Mais, Monsieur, ces merveilleux effets appartiennent incontestablement à la Poudre, puisque c'est à la suite d'environ 80. prises que la guérison est arrivée; donc cette Poudre n'est pas un poison. Cela paroît clair, & d'autant mieux démontré, que vous n'avez pas ici, Monsieur, l'avantage de pouvoir suspecter le témoignage de mon oncle ni par des raisons d'incompétence, ni par des reproches d'inat-

(a) Lettre de Mr. Depraz, pag. 6.

tentation. Ce n'est pas sur autrui, mais sur lui-même que roule son observation. Ce n'est pas avec le secours de ses lunettes, qu'il a vu les maux dont il rend compte, & la guérison qu'il publie; c'est le sentiment de ses douleurs, & l'impression profonde de ses souffrances, qui en a crayonné le tableau; c'est le sentiment de sa guérison, & la joie d'une délivrance inespérée, qui en a dicté les circonstances. Mon oncle ne parle donc ici, ni pour avoir vu, ni pour avoir ouï dire, mais pour avoir *senti*; c'est le sens intime qui s'explique tout seul, & je vous demande quel juge fut plus compétent, & plus exact? il n'est pas nécessaire assurément d'être Docteur en médecine pour dire ce qu'on sent, soit en bien, soit en mal; la douleur & la joie sont des affections éloquentes, qui, dans l'homme le plus grossier, savent se peindre elles-mêmes par les couleurs les plus naturelles. L'omission & l'ignorance des termes de l'art, loin d'être un défaut dans le tableau, en augmentent le mérite par la clarté qu'elles y jettent; mais ce feroit une chose bien étrange, qu'on entreprît de prouver à un malade, ayant le sens commun, 1^o. qu'il se méprend sur ce qu'il dit de ses souffrances, ou qu'il n'est pas en droit d'en parler. 2^o. Qu'il se trompe également sur l'effet des remèdes dont il a usé, & sur ce qu'il dit du succès des uns, & de l'insuccès des autres. Je ne crois pas que de telles prétentions puissent faire fortune dans le monde.

Cessez donc, Monsieur, de vous tourmenter, pour ébranler le témoignage de mon oncle en faveur de la Poudre: mon oncle peut mieux décider que vous, si elle est un poison, ou non, parce que sa décision ne porte, ni sur de vagues raifonnemens, ni sur des analyses incertaines, ni sur des observations étrangères & sujettes à erreur; mais sur le sentiment personnel de ses effets, sur l'épreuve

insaillible de sa douceur , de sa bénignité , de son efficacité ; & le public , qui a vu passer mon oncle , de l'état le plus cruel de la maladie à celui d'une santé dont il ne se flattoit pas , trouve dans ce changement notable la preuve la plus perfautive que la décision de mon oncle est juste , & que le remède , qui l'a guéri , n'est pas un poison. Vainement , vous & tous vos confrères , dans la haine de la Poudre , vous réuniriez pour décliner le contraire , le suffrage seul de mon oncle balancera toujours tous les vôtres , & l'emportera dans tout esprit juste & exempt de passion.

Pour vous , Monsieur , il semble que vous vous attachiez à rendre votre façon de penser problématique , afin de pouvoir au besoin vous ranger de tous les côtés. On diroit , en lisant la pag. 19. de votre Ecriv , que vous êtes de l'avis des Médecins qui croient que la Poudre tient à la nature du poison , & cela est si vrai , que , selon vous , mon oncle n'a échappé à l'activité de la Poudre , que comme on échappe quelquefois à celle d'un poison , c'est - à - dire par le plus grand & le plus heureux des hasards : cependant à la pag. 22. la Poudre n'a jamais été qualifiée de poison de votre part , & vous vous plaignez de l'indiscrétion qu'on a de l'avancer : en forte que vous vous donnez au moins , comme un homme neutre dans cette querelle. Je ne veux pas en ce moment , vous arracher ce masque de neutralité , quoique la chose me ferait fort aise ; mais pour terminer cette Lettre sans contradiction de votre part , je dirai avec mon oncle , que c'est donc par une erreur de fait toute sensible , qu'on a donné le nom de poison au remède le plus doux que connaisse quelqu'un qui en a pris de toutes les espèces ; que l'effet de ce remède , en mon oncle , ne pouvant se concilier avec l'idée du poison , il est à espérer que Mrs. les Médecins retrancheront définitivement de leur censure cette que-

lification insoutenable. (a) C'est une satisfaction pour moi, Monsieur, de penser que, malgré votre antipathie pour la Poudre, vous n'osez lui donner cette épithète odieuse. Je m'intéresserai toujours assez à votre gloire, pour me réjouir, quand vous éviterez l'écueil des absurdités.

Je suis, &c.



SEPTIEME LETTRE.

Examen de l'explication que le Sr. Pinot a donné de la guérison de Mr. Depras.

J'AI déjà dit un mot dans ma troisième & quatrième Lettre, Monsieur, de votre manière d'expliquer la guérison de mon oncle, & de l'honneur que vous en faites à la vieillesse. Comme tout est extraordinaire dans cette opinion, j'ai cru qu'il falloit au moins une lettre entière pour en développer la singularité. 1^o. Ce n'est pas une simple hypothèse que vous hasardez, comme vraisemblable, quand vous dites que mon oncle n'est redévable de sa guérison qu'à la vieillesse; c'est un sentiment fixe, que vous regardez comme certain, & que vous tachez de démontrer. 2^o. C'est de plus une prophétie proprement dite, que vous en aviez faite à mon oncle, lorsqu'abîmé dans ses maux, toutes les lumières naturelles ne permettoient pas de soupçonner l'heureux dénouement qui

(a) Lettre de Mr. Depras, pag. 8.

(b) Réponse du Sr. Pinot, pag. 22.

Ren a délivré. (a)

Examinons si cette explication peut suffire comme prophétie, ou comme démonstration.

1^o. Pour l'avoir si vous méritez les honneurs dus aux Prophéties, il ne faut que s'affirmer d'une date. En quel tems avez-vous dit à mon oncle, que les accidens de sa maladie s'éclipseroient, & qu'il auroit une vieillete plus tranquille? Est-ce avant ou après sa guérison? Si ce n'étoit qu'après sa guérison, vous nous dispenserez d'encenser vos talents prophétiques; ils n'exigeroient de notre part aucun tribut de vénération. Mais si la prédiction est antérieure à la guérison, je sens, mieux qu'un autre, que vous n'avez pu la faire que par une inspiration particulière: je me déclare dès-lors votre Apologiste, & déjà pénétré d'estime pour vos lumières naturelles, j'y joins la plus profonde vénération pour vos lumières furnaturelles.

Dans cette disposition, Monsieur, j'ai pris les plus exactes informations, tant auprès de mon oncle, que des personnes qui l'approchoient le plus dans ses maladies, pour savoir s'il restoit dans leur mémoire, quelque vestige de votre prédiction, & voici tout ce que j'en ai pu recueillir.

Dans les premiers mois de l'année 1763, vous vous trouyâtes dans ma Paroisse, & le hasard vous fit rencontrer avec mon oncle, dans la maison la plus distinguée du Bourg. Il y avoit plusieurs mois que la dysfurie ne paroissoit plus vous en témoignâtes votre satisfaction à mon oncle, & vous lui demandâtes comment lui étoit venu ce foulage. Mon oncle vous répondit tout uniment, que c'étoit par la Poudre d'Ailhaud, dont l'usage lui faisoit tous les biens du monde; il vous ajouta que depuis environ un an,

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 22.

qu'il s'en tenoit à ce remède , les accès de de sa dyfurie reculoint de plus en plus , & qu'il se regardoit comme guéri.

Le changement étoit trop sensible , pour pouvoir être contesté , mais il étoit trop frappant pour en laisser la gloire à un remède que déjà vous n'aimiez pas. Cest alors , Monsieur , que vous imaginâtes pour la première fois , felon mon oncle , d'attribuer à la vieillesse une guérison que vous ne pouviez attribuer à vos remèdes , depuis long temps abandonnés ; vous vous efforçâtes de le persuader à mon oncle & aux assistants , par des raisonnemens très favans ; vous répondîtes aux objections qu'on vous fit , & tombant enfin sur les propriétés de la Poudre , vous en fites une peinture effrayante , vous conseillâtes à mon oncle d'en discontinuer l'ufage , & vous ajoutâtes à ce conseil , de funestes prédictions , si mon oncle s'obstinoit à ufer de ce remède.

Vous paroissez avoir totalement oublié cette conversation , & vous êtes même scandalié de l'imputation qu'on vous en fait ; vous n'avez pas même mémoire d'avoir vu mon oncle , depuis qu'il s'est abandonné à la Poudre d'Aix , (a) tant il est vrai , qu'on oublie volontiers les traits , par où on donne prise à la critique. Mais , Monsieur , si votre mémoire est assez infidèle , pour perdre sans retour l'idée de vos propres discours , rapportez-vous en à la mémoire de l'homme vrai qui les raconte , (b) des personnes respectables qui les ont entendus , & rendez à tous assez de justi-

(a) Rép. du Sr. Pinot , pag. 21.

(b) Mr. Pinot veut bien reconnoître cette bonne qualité dans mon oncle , & avouer que c'est à juste titre , qu'il jouit de la réputation d'homme vrai .
Rép. du Sr. Pinot , pag. 11.

ce, pour croire qu'on est bien éloigné de vouloir vous prêter des ridicules.

Je vous dirai même en confidence, que la partialité outrée que vous faites paroître en cette occasion, contre les Poudres, fit naître chez mon oncle l'idée de promulguer la vertu du remède que vous entrepreniez si mal à propos de décrier. La Lettre du 15. Mai 1763. écrite à Mr. le Baron de Casteler, fut l'ouvrage de ce sentiment d'équité; peut-être n'y auroit-on pas pensé, si l'inquiétude de vos préjugés contre la Poudre n'étoit venue en réveiller l'idée. *Quare inquietasti me, ut suscitarer?*

(a) Au moins est-il certain, que l'époque de vos documens contre la Poudre, a fixé celle de son apologie, & beaucoup influé dans le ton sur lequel elle est écrite.

Voilà Monsieur, tout ce que j'ai pu apprendre de votre manière d'expliquer la guérison de mon oncle, par la vieillesse. Personne ne se rappelle ici de vous en avoir entendu parler avant l'événement: mon oncle surtout proteste n'en avoir pas la moindre idée, & deux choses le portent à croire que vous ne lui en avez jamais parlé, avant l'époque mentionnée. La première est, qu'il n'est pas vraisemblable, qu'au milieu de ses maux, il eut totalement perdu de vue la consolante perspective d'une vieillesse plus tranquille, si vous la lui aviez faite envisager, ou comme assurée, ou seulement comme possible. La seconde, est, que dans la supposition même, où ce rayon d'espérance, parti de vos mains, auroit été obscurci pour un temps par des idées de découragement, le retour inopiné de l'espérance & de la santé, & plus encore que tout cela, votre conversion de 1763. en auroit rappelé le souvenir peu an cien; mon oncle auroit au moins des doutes sur la réalité de la prédiction. Mais point de

(a) I. Reg. 28. 15.

tout, Monsieur, ce fut une chose tout-à-fait nouvelle pour mon oncle, de vous entendre dire en 1763. que la vieillesse l'avoit guéri. La hardiesse de cette explication l'a toujours frappé, & le frappe encore, parce que son esprit n'étoit point préparé à la trouver raisonnable & fondée. Je ne puis donc découvrir ici, Monsieur, des vestiges de votre prophétie ; elle n'étoit peut-être qu'intellectuelle, ou *in petto* avant la guérison ; des raisons de prudence vous auront empêché de la manifester dans un temps, où on ne l'auroit regardée que comme une chimère. J'applaudis beaucoup à votre sagesse, & je rendrois également hommage à votre esprit prophétique, à j'en avois d'aussi bons garants.

Voyons maintenant, si vous avez mieux réussi dans votre démonstration, & si je l'ai bien comprise. En voici, selon moi, la substance. *Il est des maladies dont les crises guérisseuses sont réservées aux âges, puisque chaque âge a ses maladies propres.* (a) Or la maladie de Mr. Depras étoit de ce nombre ; car cette maladie avoit pour cause une *metastase de sang hémorroïdal* laquelle ést chez les hommes une affection de l'âge viril. (b) Or une maladie, qui n'est qu'une affection de l'âge viril, doit finir d'elle-même dans la vieillesse, c'est-à-dire, lorsque la nature est arrivée par degrés à se passer de cette évacuation : donc la vieillesse éroit être le terme de la maladie de Mr. Depras, & le moyen de sa guérison ; donc elle l'a été.

Je reçois, Monsieur, avec une vénération singulière, tous vos principes sur les *crises guérisseuses, & sur les affections de l'âge viril* : j'y souffris avec toute la déférence due à un Maître de l'art, dont je respecte infiniment

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 28.

(b) Ibid.

les connaissances ; mais vous me permettrez de vous proposer quelques doux sur l'application que vous en faites.

1^o. Selon vous, la maladie de mon oncle n'étoit qu'une affection de l'âge viril, qui devoit finir avec la vieillesse ; mais avez-vous bien fait attention, Monsieur, que cette maladie n'a commencé que sur le déclin de l'âge viril, & qu'elle a constamment pris des accroissements jusques dans le sein de la vieillesse ? Vous savez, Monsieur, qu'à l'âge de 64 ans, mon oncle gémissoit plus que jamais sous le poids de son mal devenu extrême. Vous savez que la vieillesse, toujours trop prompte à venir pour tous les hommes, étoit arrivée de meilleure heure pour mon oncle, par l'effet naturel de ses maux qui lui avoient ôté depuis long temps, les forces & la vigueur de l'âge viril ; comment donc une affection propre à cet âge, s'est-elle soutenue & accrue d'une manière si marquée, dans un temps, où, selon vos principes, elle auroit dû s'évanouir d'elle-même ? Pouvez-vous reconnoître une pure affection de l'âge viril, à une marche si irrégulière ? *La crise guérisseuse* de cette affection, étoit réservée à la vieillesse, & cependant la guérison n'est pas ébauchée à l'âge de 64 ans ! Bien plus, à cet âge, le mal empire au lieu de diminuer, le malade est aux abois, & c'est toujours en vertu d'une affection de l'âge viril, & qui plus est, cela est démontré ! décidez vous-même, Monsieur, si cette assertion n'a pas un peu l'air d'un paradoxe.

Que diroit-on en effet, d'un autre Médecin que vous, qui, d'un ton grave & sérieux, viendroit adresser à un vieillard de 64 ans, malade depuis une vingtaine d'années, ce discours patétique & consolant ! *Rassurez-vous, Monsieur, votre maladie n'est qu'une affection de l'âge viril, & cela est démontré, attendez la vieillesse : elle seule détruira cette cruelle affection qui vous tourmente. Prenez patience, faites de*

l'exercice, dissipiez-vous, &c. je vous promets une vieillesse plus tranquille. Avouez - le franchement, Monsieur, un tel discours mériteroit d'être mal accueilli, & mettroit à coup sûr, la patience du malade, & des assitans, à une terrible épreuve. Voilà cependant, Monsieur, le suc de vos raisonnemens scientifiques sur la maladie de mon oncle : pourriez-vous ne pas en reconnoître les écarts, & persister dans une explication si peu faite pour être goûtée ? Non, Monsieur, la dysfurie de mon oncle n'étoit pas une pure affection de l'âge viril, puisqu'elle s'allioit si bien avec la vieillesse, & j'espère que vous passerez condamnation sur cet article. Mais s'il vous restoit encore quelque doute, un coup d'œil sur la marche de la guérison achevera de le dissiper.

2^e. En effet, selon vous-même encore, Monsieur, un écoulement de l'âge viril ne doit finir qu'avec la vieillesse, c'est-à-dire, quand la nature est arrivée par degrés à se passer de cette évacuation. Mais est-ce bien ainsi que s'est terminée la maladie de mon oncle ? Non, Monsieur, la nature chez lui, n'a eu jusqu'à l'âge de 64. ans que des degrés d'accroissement pour le mal. La métastase du fang hémorroïdal étoit plus forte alors que dans l'âge viril, c'est un fait constant. Elle ne devoit donc se terminer que par des diminutions graduelles, & à quel âge auriez-vous fixé l'entièrre délivrance de mon oncle ? Si tout est proportionné dans la marche de la nature, mon oncle avoit encore 20. ans à attendre, pour voir la fin d'un mal, qui pendant 20. ans, n'avoit fait qu'augmenter, & de bonne foi, pouvoit-il se flatter d'y parvenir ? Mais la nature, à ce coup, a trouvé heureusement un chemin infiniment plus court pour la guérison, que pour la maladie, & elle l'a suivi. Dans un an, à peu près, elle est venue à bout de se passer d'un écoulement de tous les 15. jours, préparé par 15. ou 20. ans d'accroissement. La guérison n'est donc pas arrivée par

degrés, mais *per saltum*, s'il est permis de parler ainsi, & dès-lors pouvez-vous, sans choquer vos propres principes, y reconnoître vous-même l'ouvrage de la nature seule, ou de la vieillesse ?

Voyez, Monsieur, si la guérison de mon oncle a été l'ouvrage de la vieillesse : je soutiens de deux choses l'une ; ou que la guérison se feroit annoncée de loin par des soulagemens progressifs, avant l'âge de 64. ans ; ou qu'en ne s'annonçant qu'à cet âge, elle n'auroit jamais été conformée à l'âge de 65. ans. Je ne puis concevoir une vieillesse si lente à commencer son ouvrage, & si prompte à le finir. Un changement si considérable, dans l'espace d'un an, ne peut se concilier avec l'idée que vous nous donner de cette nature, qui, malgré tous ses efforts, n'arrive que par degrés à se passer d'une évacuation habituelle.

Ajoutez à ces considérations le souvenir de l'usage fréquent & suivi, que mon oncle a fait de la poudre d'Ailhaud, avant l'aurore de sa guérison & jusqu'à sa perfection : pourrez-vous vous persuader à vous-même que c'est toujours à la vieillesse & à la vieillesse seule qu'il faut l'imputer ?

Quoi qu'il en soit, Monsieur, vous nous permettrez de penser, qu'une maladie chronique, qui subsiste dans toute sa force, jusqu'à l'âge de 64. ans, n'est pas une pure affection de l'âge viril ; & que la guérison de cette maladie, dans l'intervalle d'un an, n'est pas, & ne peut être l'ouvrage de la seule vieillesse.

Voilà les deux grands pivots de votre démonstration assurément très ébranlés, & c'est uniquement par le contre-coup de vos propres instructions sur *les crises guérisseuses*, & sur *les affections de l'âge viril*. Il est malheureux pour vous, que les principes même qui devoient servir de base à votre démonstration, deviennent des armes propres à la renverser. Mais ce n'est pas ma faute, si vous rassemblez des matériaux qui

qui ne s'affoiffent pas , &c si les faits ne s'accordent pas avec vos idées. Vous auriez pu , ce semble , éviter cet inconveniēt , si vous aviez fait attention à la sixième page de la Lettre de mon oncle : on y trouve en substance , toutes les difficultés que je viens d'oppofer à votre démonstration ; en les discutant , vous vous seriez apperçu que votre système étoit fautif , & vous auriez pu le rectifier , ou l'abandonner ; mais la préoccupation , qui guidoit votre plume , ne vous a pas permis de voir que vous laissiez sans réponse , des difficultés inconciliables avec votre système ; vous l'avez hasardé à tout événement & vous vous trouvez réduit aujourd'hui à soutenir la perspectiēt d'une maladie & d'une guérisson qui ne s'accordent pas du tout avec l'image que vous vous en êtes faite. Je vous souhaite plus de succès & de satisfaction pour une autre fois. Je suis , &c.

HUITIEME LETTRE.

Retour de Mr. Verdollin sur lui-même.

Apologie de son attachement pour les Mrs. d'Ailhaud , & pour les Poudres. Sa paix avec Mr. Pinot.

IL est temps , Monsieur , que je fasse enfin ce retour sur moi-même , auquel vous m'invitez dans votre Ecrit : (a) vous ne me demandez que de la probité , (b) pour finir toute cause entre nous , &c c'est bien le moins

(a) Réponse du Sr. Pinot , pag. 23.
(b) Ibid.

E

que vous puissiez exiger d'un Prêtre. Vous espérez que sous l'impression de cette vertu j'abandonnerai mes préjugés , que mon attachement pour le Sr. Ailhaud & ses Poudres , cédera à la force de la vérité , & que je publierai diligemment une retraçlation qui pourra conserver la vie à bien des hommes. (a) Pour m'adoucir l'amertume de tous ces sacrifices , vous me pardonnez de bon cœur , (b) vous me flattez que je deviendrai votre ami , (c) & par des espérances si douces , , vous me soutenez contre le dégoût d'un examen de conscience , vous balanez déjà mes préjugés en faveur de la Poudre , vous me rendez presqu'indifférent pour son Auteur ; que fai-je ? & où ne me conduiroit pas le désir de devenir votre ami , s'il falloit tant de choses pour obtenir une place dans votre cœur ?

Mais suspendons le penchant qui m'entraîne , la probité seule m'ouvrira toujours la porte de votre cœur , & si jamais mon attachement au Sr. Ailhaud & à ses Poudres n'a fait violence à cette vertu , j'aurai la consolation de devenir votre ami , sans cesser de l'être du remède universel & de son auteur.

Et d'abord , pour ce qui regarde la personne des Mrs. d'Ailhaud , en quoi , je vous prie , la probité pourroit-elle s'alarmer de mon attachement pour eux ? Ces Messieurs sont-ils des brigands avérés , avec lesquels la probité défende tout commerce ? L'intégrité de leurs moeurs & de leur conduite a-t-elle été obscurcie , noircie , décriée par des injustices , des rapines , des concussions ? La veuve & l'orphelin ont-ils faits retentir les tribunaux de la justice , de plaintes contre leurs vexations ? Dans ces cas , je leur dis anathème ,

(a) Réponse du Sr. Pinot , pag 23.

(b) Ibid.

(c) Ibid.

Et à quiconque osera ouvrir la bouche en leur faveur ; mais je vous défie de leur rien imputer en ce genre , & je puis vous opposer au contraire des témoignages autentiques de leur zèle infatigable pour le bien public , & entr'autres , une générosité sans exemple envers les pauvres du monde entier. (a)

J'ignore , me direz-vous , tout ce détail avantageux que vous me faites de ces Messieurs ; je ne les connais que par leurs Ecrits ; & après les avoir lus , *s'ai bien mauvaise opinion , & de leurs talens , & de la sorte d'esprit qu'ils peuvent avoir.* (b) Je leur reproche un enthousiasme ridicule , & une impudente folie , je les trouve flétris & deshonorés d'imputer à jalouse , ce que disent & publient les hommes vrais , qui n'ont à cœur que le bien de l'humanité. (c) Leur manière indécente d'écrire me donne très mauvaise idée de leur éducation , &c. c'est par tou-

(a) " Les Administrateurs des Hôpitaux , les Seigneurs de Places , les Curés des Paroisses , & généralement toutes les personnes charitables , sont invitées de faire participer leurs pauvres malades , & en particulier ceux qui sont déclarés incurables , aux aumônes de Mr. le Baron de Castelet ; elles n'ont qu'à s'adresser au Sr. Aftoud à Avignon , & par leurs Lettres affranchies , lui marquer par quelle voie ils désirent recevoir la partie du remède universel , qu'ils voudroient employer au soulagement des pauvres ; elle leur sera adressée avec toute l'exactitude possible. " Avertissement du cinquième Recueil des guérisons du Remède universel , pag. 13. La bienfaisance & la charité peuvent-elles être portées plus loin ? Que la passion elle-même prononce sur le mérite d'un si vaste engagement. L'humanité gagnerait beaucoup , si les Censeurs de Mr. le Baron de Castelet s'attachaient à l'imiter plutôt qu'à le décrier.

(b) Observation du Sr. Pinot sur les Poudres d'Ailhaud , pag. 34.

(c) Ibid. pag. 31. & 32.

tes ces considérations que je m'éleve contre leurs partisans. (a)

Assurément, Monsieur, ce portrait n'est pas flatté, & les couleurs en sont très vives. Si

(a) Je ne m'étais point proposé de toucher à l'Écrit du Sr. Pinot, qui a pour titre : *Observation sur les Poudres d'Ailhaud*, Brochure in - 12, imprimée à Moulins, chez la Veuve Faure, 1765. Cet Ecrit m'est tout à fait étranger, & mon intention n'est pas de me mêler des querelles d'autrui ; pendant comme le Sr. Pinot me fait un crime de mon attachement pour le Sr. Ailhaud, je lui dois satisfaction sur ce point, & je ne veux pas la lui refuser. Mais comme il n'a rien dit dans la Réponse qui puisse démontrer le crime prétendu de mon attachement pour les Mrs. d'Ailhaud, je me vois obligé de chercher dans les *Observations*, les motifs de cette singulière idée, & je crois les trouver dans l'ensemble des reproches qu'il fait à la personne de ces Messieurs.... Il faut donc que j'entre malgré moi, dans la discussion de ces observations, & que je fasse l'apologie des Mrs. d'Ailhaud, pour faire la mienne. Il n'y a certainement qu'à gagner pour moi, de m'engager dans cette carrière, & je m'estime heureux de pouvoir identifier ma cause avec celle de ces Messieurs. Mais je le ferrois bien davantage, si ma plume n'avoit point une si bonne cause, & si je pouvois, en justifiant mon attachement pour ces Messieurs, (ce qui est facile,) faire taire la jalousie qui les attaque, (ce qui n'est pas aussi aisé.) Je me flatte du moins, qu'elle ne se couvrira plus du bouclier de la probité pour les décrier avec avantage : l'artifice feroit désormais trop grossier.

Du reste je ne prétends pas m'engager à la réfutation complète des *Observations* du Sr. Pinot ; il me suffit de suivre cet Ecrivain, dans les reproches personnels qu'il fait aux Mrs. d'Ailhaud, & de démontrer, en lui répondant, que mon attachement pour ces Messieurs, est légitime. Le restant de son ouvrage, je l'abandonne à qui aura du temps à perdre.

c'est ainsi que vous peignez des hommes respectables que vous ne connoissez pas , quelles couleurs referveriez-vous , pour des ames viles qui auroient le malheur d'être connues de vous ? Mais l'image est-elle ressemblante ? les talents & l'esprit des Mrs. d'Ailhaud , méritent-ils la mordante censure que vous en faites ? leurs Ecrits portent-ils l'empreinte de l'enthousiasme & de la folie ? si cela est , Monsieur , il faut que le bon sens & les lumières intellectuelles ayant effuyé un terrible revers dans le monde ; il faut que la fascination à l'égard de ces Messieurs , soit bien étrange ; car , pour un homme éclairé qui découvre avec vous l'enthousiasme & la folie des Mrs. d'Ailhaud , j'en rencontre mille qui admirent leur science & leur sagesse ; pour un écrivain qui attaque leurs talents , mille autres les préconisent , & le contraste est si frappant , que les mêmes écrits , pour lesquels , vous , & sept ou huit de vos confrères , prodigiez aux Mrs. d'Ailhaud les plus odieuses qualifications , font ceux-là même dont la lecture leur a fait tous les partisans qu'ils ont , les mêmes , qui , par leur précision & leur solidité , ont persuadé , entraîné une infinité de gens d'esprit , prévenus contre eux ; les mêmes , qui , malgré les raisons d'intérêt que votre profession leur oppose , n'ont pas laissé de leur procurer plus de partisans & d'apologistes , dans le Corps des Médecins , qu'ils n'y ont eu jusqu'aujourd'hui des censeurs . (a) Dans cette étonnante diversité de jugemens , où je vois sept ou huit contre des mille , ou dois-je , Monsieur , présumer de l'erreur ? & que me dit ici la probité ? à moi , sur tout , qui connois person-

(a) Voy. les Lettres des Médecins partisans de la Poudre. Les cinq Recueils de guérisons qui ont paru , renferment les arrestations de 14. Médecins , de 40. Chirurgiens , & de nombre d'Apoticaires en faveur du remède.

nellement, & de près, les Mrs d'Ailhaud, & qui sans lire leurs Ecrits, ai pu m'affirer de leur vrai caractère ? Je vous déclare, Monsieur, que ni l'enthousiasme, ni l'impudence, ni la folie, n'entrent pour rien dans leur véritable portrait : que ces noires couleurs leur sont tout à fait étrangères, & que si vous en avez fait usage, c'est que dans un moment de zèle hypocrite, votre cœur a oublié de conduire seul le pinceau.

Ce qui vous induit en erreur, Monsieur, c'est que vous ne considérez la personne & les ouvrages des Messieurs d'Ailhaud, qu'à travers le microscope de vos préventions. Là, vous les trouvez flétris & déshonorés, & je n'en suis pas surpris : leur image, en sortant de vos mains, n'est plus une image naturelle, & c'est sur cette image infidèle & factice, que vous les jugez.

Mais dépouillons-les du vernis étranger que votre générosité leur accorde, considérons-les comme ils sont en eux-mêmes, & voyons si vos reproches sont fondés. Mr. d'Ailhaud, pénétré de l'utilité de sa découverte, dit que *s'anéantissant en la présence de Dieu, il fut certainement que c'étoit une grace singulière dont il vouloit favoriser les hommes* : (a) il avoit dit auparavant, que *ce n'est ni d'autrui ni de lui-même, mais de Dieu seul, qu'il avoit pu recevoir une telle connoissance*. (b) Qui croiroit qu'un langage si modeste put donner lieu au commentaire odieux que vous en faites ? *N'est-il pas effectivement d'un enthousiaste ridicule, dites-vous, de se publier l'inspiré du très-haut, & le seul dépositaire de la vraie médecine.* (c) Ah ! Monsieur, que vous êtes un dangereux interprète ! vous faites jouer à Mr. d'Ailhaud, le personnage d'un *inspiré*,

(a) *Traité de l'Origine des Maladies*, pag. 15.

(b) *Ibid.* pag. 14.

(c) *Observation du Sr. Pinot*, pag. 34.

tandis qu'il ne pense qu'à s'anéantir en la présence de Dieu, & à lui rapporter la gloire de toutes ses connaissances. Vous l'érigez en présumptueux qui se dit seul dépositaire de la vraie Médecine, tandis qu'il se renferme à publier la vertu d'un remède excellent, dont il regarde la découverte comme un présent de la Providence, dont Dieu a voulu favoriser les hommes. En tout cela, Mr. d'Ailhaud se perd de vue lui-même, il ne parle de ses connaissances, que comme d'un bien qui ne lui appartient pas; ce n'est pas de lui qu'elles lui viennent, mais de Dieu; ce n'est pas pour lui qu'elles lui ont été données, mais pour les hommes que Dieu a voulu favoriser. En un mot, il ne s'attribue rien que le droit de s'anéantir en la présence de Dieu, & vous nous le représentez comme un enthousiasme ridicule, un inspiré, un présumptueux. Que vos coloris sont infidèles, Monsieur, que vos portraits sont peu ressemblants! (a)

Ce n'est pas tout; vous taxez encore ces Messieurs d'impudente folie, & mettant dans leur bouche des discours infensés, dont l'original n'est que chez vous, vous les traduisez dans le public comme des hommes dignes des petites maisons. Selon vous, si l'on adopte leur système, il faut renverser les Ecoles, brûler les Bibliothèques, renoncer à l'étude, à la réflexion, à l'observation. (b) Cet horrible fracas vous épouvanterez, vous courrez tout effrayé au tribunal de

(a) Ce que peut la différence des yeux! Mr. Pinot n'aperçoit qu'un ridicule enthousiasme, là où tout Lecteur de sang froid ne voit que le trait d'une édifiante humilité. Le même objet peut-il être si diversement coloré? Non sans doute. Mais c'est que trompés par une illusion optique, nous supposons souvent dans les objets, les couleurs qui ne sont que dans nos yeux. Ainsi la jaunisse fait voir tout jaune. Ainsi.....

(b) Observation du Sr. Pinot, pag. 35.

E iv

l'impartialité, des gens sensés & connoisseurs. (a) Il semble que la torche, qui doit commencer l'incendie des Bibliothéques, soit déjà allumée : vos entrailles paternelles s'émeuvent sans doute, sur le danger qui menace trois ou quatre dissertations que vous avez enfantées, il faut que l'univers se mette en armes, pour sauver ces enfans chéris, & qu'on se hâte de réprimer l'impudente folie de ceux qui conspirent leur perte. Rassemblez-vous, Monsieur, jamais les Mrs. d'Ailhau n'ont prêché ni le *renversement des Ecoles*, ni l'*incendie des Bibliothéques*, ni le *renoncement à l'étude, à la réflexion, à l'observation*. C'est par le constant usage de tous ces secours, qu'ils ont acquis la science qui les distingue, & la réputation dont ils jouissent, ils n'auraient garde d'en profcrire la source. Leur système & leur Poudre, en simplifiant la Médecine, ne la détruisent pas. Descartes n'a pas anéanti les Ecoles de Philosophie, en les purgeant de toutes les futilités du péripatétisme ; il n'a pas brûlé les Bibliothéques, en rejettant l'autorité d'Aristote, & lui substituant celle de la faine raison & de l'expérience. Au contraire, les Bibliothéques se sont enrichies, les Ecoles se sont illustrées, & Descartes est regardé, à juste titre, comme le Restaurateur de la Philosophie. Cependant que de contradictions n'eut-il pas à effayer ? Que de clamours contre la nouveauté de ses principes ! On crut, comme vous, que toutes les Ecoles allaient tomber, que toutes les Bibliothéques se seraient abandonnées, si jamais on laissoit établir la pernicieuse liberté de prouver une Thése de Philosophie, sans dire : *probatur primò, ex Aristote*. Aussi les Universités en Corps, soit en France, soit dans les Pays étrangers, pourfuiroient, avec une inconcevable chaleur, la proscription de la nouvelle doctrine, & ou

(a) Observation du Sr. Pinot, pag. 35.

Trouve encore, dans le dernier volume du cours de Philosophie de Duhamel, un Recueil considérable de Décrets & d'Arrêts qui en défendent l'enseignement. Tout le monde connaît aussi la requête burlesque, qui se trouve parmi les œuvres de Boileau, & qui, par les fines plaisanteries qu'elle renferme, conjura un Arrêt du Parlement de Paris, prêt à foudroyer la moderne Philosophie.

Telle est à peu près, Monsieur, la position actuelle des Mrs. d'Ailhau. La doctrine qu'ils ont annoncée est aussi nouvelle en Médecine, que celle de Descartes l'étoit en Philosophie; & je ne suis pas le seul à penser, que leur système est de nature à faire une révolution en Médecine, semblable à celle qu'a éprouvée la Philosophie sous Descartes.

Vous conviendrez plus aisément qu'un autre, de l'utilité d'une pareille révolution, vous, Monsieur, qui fentez si bien *les épinés & les difficultés de la Médecine*, (a) & qui dogmatisez quelquefois si éloquemment contre votre propre profession, à cause des incertitudes & des obscurités qui y regnent. (b) Vous avouerez que les Ecoles gagneroient beaucoup, si au lieu de cette multitude immense de principes qu'on y enseigne, pour apprendre à connoître, par des conjectures toujours incertaines, la source des

(a) Observation du Sr. Pinot, pag. 34.

(b) " Il faut l'avouer ingénument & de bon-
" ne foi, la Médecine curative est remplie d'in-
" certitudes, qui embarrasent à chaque instant,
" les plus exercés.... La triste expérience que
" nous faisons tous les jours des faux pronostic-
" ques, des curations matiquées, *après avoir*
" été indûment promises, en lont des preuves
" trop évidentes. Les Praticiens les plus heureux
" & les plus sages ne disconviennent pas de ces
" vérités, ils les publient avec candeur dans
" leurs ouvrages, " *L'art de conserver la santé*, par
Mr. Pinot, A Dijon 1749, pag. 88.

E v

différentes maladies, on pouvoit ne s'y occuper, qu'à développer le principe unique, mais fécond d'où elles naissent. Vous m'accorderez que les Bibliothéques ne feroient pas de grandes pertes, si au lieu de ces ouvrages embrouillés, qui font de la Médecine un labyrinthe inextricable, on n'y portoit que des ouvrages propres à la simplifier, & à la dégager des épines qui l'environnent ; (a) or telles feroient les fuites du système de Mr. d'Ailhaud, si ces idées étoient reçues ; tel est le point de vue qu'il propose à l'étude, à la réflexion, à l'observation ; & s'il s'est trompé dans les principes nouveaux qu'il a publiés, du moins ses vues sont faines ; & loin d'entrainer la ruine des Ecoles, des Bibliothéques, de l'étude, de la réflexion, & de l'observation, elles n'aboutissent qu'à purifier toutes ces fources de la science de votre état, & à les rendre plus abondantes.

(a) Un Médecin éclairé me citoit, il n'y a pas long temps, l'ouvrage récent d'un Professeur en Médecine très estimé, qui divisant les maladies en 10. classes, comptoit jusqu'à 139. espèces différentes de fièvre, dans la seule classe des maladies fébriles. Il m'ajouta que le savant Professeur donnoit le nom de fièvre de toutes ces fièvres, entroit dans le détail des divers symptômes qui les distinguent entre elles, assignoit un traitement particulier au plus grand nombre, & faisoit la même chose, pour les neuf autres classes des maladies. Pour moi, disoit le judicieux Médecin à qui je parlois, j'avoue qu'au lieu de chercher à simplifier la Médecine, & moyen unique de rendre cette science utile, sûre, & digne de confiance,) des ouvrages tels que celui-ci, ne tendent qu'à l'embrouiller, à augmenter ses incertitudes & les justes méfiances du public. Ce même public décidera si la réflexion du Médecin étoit juste : j'ai cru qu'elle m'autorisoit au moins à parler des ouvrages embrouillés, qui font de la Médecine un labyrinthe inextricable : & je ne crois pas que les Savans de cet Art, trouvent que cette phrase exprime rien de trop.

Mais les hommes sont en général trop esclaves de leurs préjugés, pour y renoncer au premier rayon de lumière, & les Mrs. d'Ailhaud ont dû s'attendre qu'ils subiroient le sort de Descartes, en rencontrant sur leurs pas beaucoup de contradictions. Vous concourez, on ne peut pas mieux, Monsieur, à mettre de la ressemblance entre ces grands hommes, par la vivacité avec laquelle vous attaquez les Mrs. d'Ailhaud. Jamais aucun Recteur d'université ne maltraita Descartes, comme vous maltraiiez ces Messieurs, & on doit vous rendre cette justice, à vous, & à sept ou huit de vos confrères, que vous n'avez à vous reprocher aucun ménagement dans vos Ecrits, & que vous semblez vous disputer entre vous la gloire de dire aux Mrs. d'Ailhaud les choses les plus dures: mais ce qui paroît un peu étonnant, c'est qu'en faisant pleuvoir sur leur tête une grêle d'injures arroces, vous les trouviez, ces Messieurs, bêtris & déshonorés, pour avoir dit avec autant de vérité que de modération, que toutes ces personnalités offensantes fortioient une image de jaloufie qui environnoit leurs ennemis: il semble qu'une plainte si mesurée n'entraîne pas la flétrissure & le déshonneur de ceux quila font; mais si votre délicatesse en personnalités vous persuadoit le contraire; quel jugement devriez-vous porter de vous-même, pour avoir vomi sur ces Messieurs *le ridicule de Penthousiasme & l'impudence de la folie*, & tant d'autres brillantes épithètes par lesquelles vous avez attaqué leur éducation, leur talent, leur esprit, &c. 3. Supposé que ce fut ces Mrs. qui les premiers eussent employé, contre le Correspondant d'une Académie célèbre, les bruyantes expressions que vous leur prodiguez, quelle idée vous formeriez-vous de leur forte d'esprit? Réfléchissez-y, Monsieur, vous êtes Académicien; ou quelle chose d'équivalent: vous entendez la valeur des termes: vous êtes Médecin, vous connoissez la vertu des remèdes: *Medice cura-ge*

Evi)

ipsum, & jugez s'il est permis de traiter ainsi *des confrères*, qui reçoivent tous les jours, de toutes les parties du monde, des tributs d'estime, de reconnaissance, je dirai presque, de vénération. *Des confrères*, qui ont la consolation d'entendre la voix du Prêtre & du peuple, du riche & du pauvre, du Magistrat & de l'homme d'épée, d'une foule de Médecins & de Chirurgiens, de personnes les plus qualifiées, Lieutenants-Généraux, Ambassadeurs, Ministres d'Etat, Princes, qui, tous à l'envi, s'attachent à combler d'éloges, & le remède salutaire qui leur rend la santé, & les Auteurs auxquels ils en sont redevables. *Des Confrères*, qui, distingués depuis long temps, par leur constante application au travail, par leur bienfaisance générale pour les pauvres par l'estime publique qui suit nécessairement les talents & la vertu, ont eu le bonheur de parvenir à un genre de distinction qui ne peut s'apprécier, en méritant l'attention, l'estime, & les faveurs multipliées d'un Monarque éclairé, dont les bienfaits sont toujours réservés au mérite. (a) Quand

(a) *Sa découverte*, dit Mr. le Baron de Castellet en parlant de Mr. son Père, lui a non seulement attiré des éloges de toute part, mais elle lui a mérité de la bonté du Roi en 1745. la charge de son Conseiller-Secrétaire, & en 1753. le don du droit de Prélation-conçu en ces termes: « Voulant » gratifier & de nouveau reconnoître les services » que le Sr. Jean Ailhaud notre Conseiller-Secré- » taire en la Chancellerie établie près notre Par- » lement de Provence à Aix, rend au Public par » les longues & pénibles recherches qu'il a faites » dans la science de la Médecine, qui l'ont mis » en état de trouver un Sécet composé unique- » ment de simples, dont la bonté & l'usage sont » excellens pour guérir plusieurs maladies, mê- » me les plus inveterées; Nous lui avons fait & » faisons don par ces présentes signées de Notre » main, du droit de Prélation qui Nous en du

vous osez vous mettre à côté de tels confére-
s, croyez-vous de bonne foi, Monsieur,
pouvoir soutenir le parallèle avec avantage ;
mais quand, voulant vous éléver au delà
d'eux, vous semblez ne les regarder qu'avec dé-
dain malgré les grands noms dont ils se qualifi-
ent, & qu'en dernière analyse vous les trou-
vez flétris & déshonorés, & vous osez le dire :
que voulez-vous qu'on pense du rôle que vous
jouez en ce moment ? N'est-ce pas au moins....
Rendez grâce à ma plume.

Quoi qu'il en soit, Monsieur, le résultat de
cet examen sur la personne des Mrs. d'Ailhaud,
me persuade de plus en plus, que jamais la
probité n'a pu faire des plaintes de mon attachement
pour eux ; qu'au contraire, elle y a
toujours applaudie, & qu'aucun motif raisonnable
ne peut m'obliger de renoncer à un sentiment
auquel je me sens entraîné par le mouve-
ment d'une estime sincère, par l'exemple de
tant de personnes respectables, qui s'en font
une gloire, & par la satisfaction singulière
qu'on goûte, en aimant ceux qui méritent de
l'être. J'espère que vous ne blâmerez plus un
attachement si légitime, & que tant de bonnes
faisons me feront trouver grâce devant vous,
en conservant tout mon zèle pour les
Mrs. d'Ailhaud.

Voyons maintenant si mon attachement pour les
Poudres est aussi irréprochable ; c'est de second
sacrifice que vous exigez de moi. Pour deve-

» échu à cause de l'acquisition qu'il a faite des
» terres de Castelet, Vittelles & Montjustin
» &c. «

Il est encore fait mention de cette heureuse dé-
couverte dans les Lettres d'érection de la terre de
Castelet en Baronie, qu'il a plu au Roi de m'ac-
quérir & à mes descendants, dans le mois de No-
vembre 1758. Avertissement de la II. Partie
de la Médecine universelle, pag. 6.

à votre ami, je ne veux rien négliger.
La probité doit encore décider cette question entre nous. C'est au nom de cette vertu que vous m'exhortez à renoncer à cet attachement, & à publier diligemment une retraction, qui doit conférer la vie à bien des hommes. (a)

On ne peut proposer des motifs plus pressants, & qui méritent une plus sérieuse attention. Quel malheur pour moi, si mon attachement pour les Poudres avoit pu donner atteinte à la probité, & l'attaquer dans celui de tous les biens, dont la conservation lui est plus chère, *la vie des hommes*. Hâtons-nous de mettre la main sur la conscience, & de prévenir, par toutes les démarches possibles, les terribles remords qui devroient naître d'un attachement attentatoire à la vie des hommes.

Je commence d'abord, Monsieur, par convenir du corps de délit, en vous avouant mon attachement pour les Poudres. J'ai pour ce remède, une confiance de prédilection, & j'en fais, s'il le faut, ma confession publique : mais cette confiance ne peut vous alarmer sur la vie des hommes, qu'en tant qu'elle a été manifestée ; ce n'est que sous ce rapport, qu'elle a pu devenir dangereuse, & vous ne pourriez me proposer de retraction sur mes sentiments à cet égard, s'ils n'étoient devenus publics, & par-là même contagieux. C'est donc uniquement sur les faits publics & subsistants qui attestent mon attachement pour les Poudres, que sont fondées vos alarmes, & la nécessité de ma retraction. Examinons ces faits, & que la probité me juge.

De tous les monumens de mon zèle pour la Poudre d'Ailhaud, le plus grave que vous ayez à me reprocher, est la Lettre de mon oncle, dont vous me supposez l'Auteur. Que la sup-

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 23.

position soit vraie ou fausse, cela est indifférent, nous sommes convenus que j'en serois le garant. Cette Lettre est, à proprement parler, l'unique pièce d'accusation, qui, par la publicité que lui a donné l'impression, puisse m'imposer la dure nécessité de me retracter. Les discours particuliers que j'ai pu tenir dans les compagnies, les conseils même que j'ai pu donner dans l'occasion, d'user de ce remède, tout cela est circonscrit dans un cercle si étroit, & tire si peu à conséquence, que vous ne voudriez pas, à coup sûr, me condamner à une humiliante retraction, si c'étoit là tout mon crime. Tout-au-plus, m'impoferiez-vous la loi du silence pour l'avenir, & m'ordonneriez-vous des pénitences pour le passé, si mon zèle avoit été funeste à quelqu'un: je crois que la morale la plus austère n'iroit pas plus loin.

Mais la Lettre de mon oncle est un témoignage qui parle toujours en faveur de la Poudre, qui parle en tous lieux, & qui porte au loin un venin de séduction, dont il est essentiel de prévenir les fuites. L'unique préservatif efficace doit être, selon vous, une retraction authentique & publique; la vie des hommes en dépend, je dois ute de diligence, pour remplir au plutôt cette obligation de conscience. Voilà, si je ne me trompe, le véritable état de la question entre nous. J'ai cru la devoir fixer par toutes ces observations préliminaires, afin de ne pas devenir ennuyeux, en suivant inutilement toutes les branches de mon attachement pour les Poudres.

Que trouvez-vous donc, Monsieur, dans la Lettre de mon oncle, qui puisse mettre la vie des hommes en danger? est-ce l'éloge de la Poudre d'Ailhaud? Mais, Monsieur, toutes les louanges données à ce remède, se réduisent à soutenir qu'il a guéri mon oncle de sa dysfurie, & que c'est à tort qu'on a voulu le qualifier de poison. Mon oncle ne s'est point chargé de soutenir l'universalité du remède, & de dog-

matiser sur ses propriétés : content de lui avoir assuré la gloire de la guérison, & d'avoir démontré par sa propre expérience, qu'il ne pouvoit être un poison, il n'a pas poussé plus loin son apologie. *Je laisse*, dit-il en propres termes, *à des mains plus favorables, la discussion des autres objections qu'on fait contre vos Poudres & contre votre système sur l'origine des maladies : ces matières sont trop au-dessus de ma portée, pour qu'il me soit permis d'en dire mon sentiment.* Il ne faut donc pas, s'il vous plaît, mettre sur le compte de mon oncle, tous les éloges que d'autres plumes ont fait de la Poudre ; vraisemblablement mon oncle y souscrit tout bas, mais en écrivant, *ces matières* lui paroissent trop au-dessus de sa portée, pour qu'il se croie permis d'en dire tout haut son sentiment. Il n'est donc responsable que de ce qu'il a écrit ; & dites-moi maintenant, je vous prie, sur quoi doit porter la retraction que vous me proposez ? Faudra-t-il dépouiller les Poudres d'Ailhaud, de la gloire d'avoir guéri mon oncle, & dire avec vous, que c'est la vieillesse qui a opéré cette guérison ? Mais d'abord le cri de la probité m'arrête, & me défend d'être injuste à l'égard d'un remède, que je fais bien être l'unique cause efficiente de cette guérison : le bon sens m'arrête encore, par les ris qui lui échappent sur ce brillant système qui fait honneur à la débilité de la vieillesse, d'une guérison survenue dans l'usage de près de cent Médecines, prises coup sur coup, au plus haut période d'une maladie de vingt années. Je fais un cas intini de votre amitié, Monsieur, mais pour me la faire acheter, feriez-vous assez peu indulgent que de me condamner à franchir des barrières si respectables ?

Mais pourrai-je au moins, pour vous donner quelque satisfaction, retracter ce que mon oncle a dit de la poudre, pour la justifier contre la qualification de poison ? & comment oserais-je déflavouer des effets toujours

subsistants, que mes yeux voient tous les jours avec consolation, & que vous-même avez reconnu contraster étrangement avec la nature du poison ? Venez les voir une fois par vous-même, Monsieur, ces effets de la Poudre d'Ailhaud, si vous suspectez toujours le détail qu'en a fait mon oncle : venez vous assurer par vous-même, de ce dont personne ne doute ici, & décidez ensuite, si témoin oculaire de la douce efficacité, avec laquelle la Poudre d'Ailhaud opère sur mon oncle, je puis, sans revoler encore le bon sens & la probité, tolérer l'épithète de poison qu'on lui donne, & détruire les raisonnemens si concluans & si vrais, que mon oncle a avancé contre cette épithète téméraire ?

C'est donc en vain, Monsieur, que vous me proposez une retraçation, puisque tout le contenu de la Lettre de mon oncle est sous la fauve-garde de la vérité, & par conséquent de la probité. C'est mal à propos que vous avez affecté des alarmes sur la vie des hommes, puisque non seulement la Poudre d'Ailhaud n'est pas un poison, mais plutôt un remède doux, tranquille, efficace, & démontré tel, par l'expérience uniforme & constante qu'en a fait mon oncle. Pourrois-je maintenant changer mes dispositions à l'égard de ce remède, & substituer à mon attachement & à ma confiance, le mépris & l'horreur ? Ah ! Monsieur, quand je n'aurois d'autre motif d'attachement à la Poudre d'Ailhaud, que la guérison de mon oncle, ce sentiment feroit immuable en moi, par une suite de mon respect pour les loix sacrées de la reconnoissance. L'impression de ces loix m'auroit attaché inviolablement à vous, si vous aviez été l'instrument d'une guérison si intéressante pour moi : je n'en aurois jamais perdu le souvenir, vous auriez rendu justice à mon zèle, & je vous dirois maintenant avec un agréable transport : *eris mihi magnus Apollo.* Trouvez donc

bon que je fasse pour la Poudre d'Ailhau, ce que le malheur des circonstances ne m'a pas encore permis de faire pour vous; je dois être équitable, vous m'avez mis sous les yeux de la probité; ses regards cimentent mon attachement pour la Poudre d'Ailhau, daignez-y applaudir par les vôtres.

Quant au scrupule que vous essayez de m'inspirer (a) sur le danger auquel je m'expose, en conseillant des remèdes, cela étant absolument hors de ma sphère, je n'en suis point ému, parce que votre observation n'est fondée, ni dans le droit, ni dans le fait.

Dans le droit. J'ai sous la main plusieurs ouvrages très estimés, qui établissent ma compétence en cette partie. Entr'autres, 1^o. le *Manuel des Dames de charité*, rédigé par sept Médecins respectables, en faveur des personnes charitables qui distribuent des remèdes aux pauvres dans les Villes & dans les Campagnes. Vraisemblablement on n'exclut pas les Curés du nombre de ces personnes charitables, & il y a à parier que les Auteurs du Manuel les ont regardés comme les personnes communément les plus propres à se servir utilement de leur ouvrage. 2^o. L'avis au peuple sur sa santé, par Mr. Tissot. Ce célèbre Médecin, en mettant au jour cet ouvrage, le recommande premièrement à Mrs. les Curés. (b) Je me féliciterai, dit-il, si ces Ecclesiastiques respectables trouvent ici quelques secours, qui puissent leur aider à satisfaire leurs inclinations bienfaisantes.... Leur charité, leurs lumières, la facilité que leurs connaissances physiques leur donnent à saisir toutes les vérités de ce petit ouvrage, sont autant de raisons qui me persuadent qu'ils auront toute l'influence possible sur la réforme qu'il est à souhaiter de faire dans la Médecine du peuple. (c) 3^o. Le Dictionnaire portatif de santé, ouvrage

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 23.

(b) Introduction, pag. 20.

(c) Ibid. pag. 21.

ge de deux Médecins expérimentés, dans lequel tout le monde peut prendre une connoissance suffisante de toutes les maladies . . . & toutes les instructions nécessaires pour être soi-même, son propre Médecin.

C'est sur de tels garants, que je me suis cru quelquefois en droit de conseiller des remèdes, & je ne crois pas m'être rendu coupable d'attentat sur la médecine, ni d'une imprudence répréhensible, puisque je n'ai fait que remplir les vœux des personnes consommées dans cet Art. (a)

Dans le fait. Je n'ai jamais eu lieu de me repenter des conseils que j'ai donné, & j'en ai eu très souvent les plus grands sujets de consolation. Il est vrai que je ne m'avise pas de conseiller de grands remèdes, comme l'émettique, l'opium, le quinquina, le mercure, &c. Je renonce à tous mes droits sur l'application de ces remèdes, & je vous en abandonne l'usage

(a) » Le Clergé lui-même, dit un Auteur récent, s'est plus d'une fois distingué dans cette carrière. Entre les Auteurs qui ont exercé leur plume sur les intérêts de la santé, on compte un Pape (1) & un Cardinal, (2) & peut-être n'y a-t-il guères de meilleur ouvrage sur les fruits heureux de la tempérance, que l'Hygiasticon du Jésuite Lessius. Après tout, où est l'homme qui puisse regarder d'un œil d'indifférence, le soin d'un bien aussi précieux que la santé, d'un bien sans lequel tous les autres seraient insipides, & qui seul nous met en état de remplir convenablement nos devoirs. « *Hist. de la santé, & de l'art de la conserver*, par Mr. J. Mackenzie membre du Collège Royal des Médecins à Edimbourg, traduite de l'Anglois, 1761. Introd. pag. 38. & 39.

(1) Petrus Hispanus, depuis Pape sous le nom de Jean XXII.

(2) Vitalis de Furno.

exclusif. Tout l'attirail de ma pharmacie - pratique consiste en la Poudre d'Ailhaud , des tiannes , quelques lavemens tout simples , un peu de thériaque , & la diète. Je ne connois rien au-delà , & c'est avec ce peu de secours que j'ose quelquefois attaquer & vaincre des maladies rebelles aux grands remèdes de la Médecine. Dysurie , fièvres d'automne , coliques , hydropisie , fluxions de poitrine , rhumatisme , &c. Je suis en état de vous produire des guérisons de toutes ces sortes de maladies , sans autre remède que ceux de ma petite pharmacopée ; & si les occupations considérables de mon Ministère , & les études qu'elles exigent , ne remplissoient pas mon temps , comme il l'est , je crois sans présomption , que je serois bientôt en état de vous dédier un volume d'expériences assez fourni. Mais mon peu de loisir s'y oppose , & d'ailleurs je laisse volontiers au Sr. Simon , dont j'estime beaucoup la capacité , le soin de secourir les malades de ma Paroisse : il s'en acquitte très bien , lorsqu'il peut suffire à tous , & jamais je ne prescris mes remèdes , quand je puis persuader aux malades de recourir à lui. Il est juste que chacun vive de sa profession & l'exerce.

Voilà , Monsieur , avec une entière naïveté , le fidèle tableau de mes sentimens & de ma conduite. Le retour que j'ai fait sur moi-même , ne m'a fait appercevoir dans mon attachement pour le Sr. Ailhaud & ses Poudres , aucun trait dont il me faille rougir , & dont la probité puisse être offensée. Au contraire , j'en ai mieux senti la justice & l'obligation de cet attachement. Je fors de mon examen de conscience , plus pénétré que jamais du mérite des Mrs. d'Ailhaud & de leur Poudre , plus dévoué que jamais aux sentimens d'estime & d'attachement qui leur sont dus , j'espère que vous ne le trouverez pas mauvais.

En échange , Monsieur , je désire passionnément conclure avec vous le traité d'amitié ,

sur lequel vous m'avez donné des espérances , & dès ce moment , je le signe , si vous voulez. Je ne fais si je me flatte trop , mais tout me porte à croire que vous ne me refuserez pas cette faveur , parce qu'il me semble qu'elle vous coûtera peu. En effet , vous ne m'avez fait des ouvertures d'amitié , qu'après avoir épanché sur moi toute votre bile , & m'avoir dit toutes les duretés que votre fertile imagination a pu vous suggérer. Conséquemment votre humeur contre moi doit être épaulée , & sans aucun effort merveilleux , vous pouvez en ce moment devenir mon ami. A la vérité , ma position n'est pas si avantageuse que la vôtre , parce qu'il n'est pas aussi aisé d'oublier les outrages reçus , que ceux qu'on a fait , & si je voulais mettre une parfaite égalité entre nous , il faudroit que je vous rendisse l'équivalent de vos injures , avant que de souscrire le traité d'union de nos cœurs ; mais , Monsieur , le mien ne fut jamais fait pour la rancune , & il sacrifie sans difficulté tous ses droits en ce genre : j'aime tant la paix , que je l'achète toujours à tout prix ; & quoiqu'en ce moment , un autre que moi mit votre amitié à un prix bien modique , je l'estime néanmoins beaucoup , pourvu qu'elle soit sincère ; & sans rien exiger de plus , je vous donne la mienne en troc. C'est à vous , à mettre le dernier sceau à cet échange où vous ne perdrez sûrement rien ; foyez persuadé que j'y vais de la meilleure foi du monde , & que je ferai désormais , avec autant d'amitié que de respect , Monsieur , &c.



NEUVIE ME L E T T R E.

Réponse au Post-Scriptum de Mr. Pinot.

On plan est rempli. Monsieur, dès que j'ai dissipé tous les doutes que vous aviez fait naître sur la Lettre de mon oncle. En la justifiant de tous vos reproches, j'ai conservé à la Poudre d'Ailhaud, un témoignage qui ne lui est pas indifférent, & j'ai été à ses ennemis, le droit de mal raisonner en concluant d'après vous, que toutes les *Lettres produites en faveur de la Médecine universelle.... sont dénuées de bonne foi, inconséquentes, & purement dictées par une prévention également aveugle & criminelle.* (a) Mais vous exigez encore quelque chose de moi. Vous me rappelez dans un *Post-Scriptum*, deux observations intéressantes sur les mauvais effets de la Poudre d'Ailhaud; & comme les événemens se sont passés sous

(a) Réponse du Sr. Pinot pag. 11. Il se présente naturellement une réflexion: quand même la Lettre de mon oncle auroit mérité tous ces reproches, seroit-il permis au Sr. Pinot de les étendre sans autre examen, sur les Auteurs de toutes les Lettres de Guérifons? Ces Ecrivains sont-ils donc tous soldaires? & les fautes d'un particulier isolé, seroient-elles les fautes de plusieurs autres particuliers, par cela seul, que la Lettre du coupable seroit à côté de celles qu'ont écrit ceux qui ne le font pas?.... Ce qui m'afflige ici, c'est que Mr. Pinot à qui j'ai voué l'amitié la plus sincère, ait parlé de prévention aveugle & criminelle, dans le moment, où par une imprudence, qui n'est que trop visible, il ramène sur sa tête tout le poids de ses amères expressions. Peut-on voir ses amis en défaut, sans en être attristé?

mes yeux, vous désirez sans doute être instruit de la manière dont je les envisage. Que ne doit-on pas à un ami ? Je vais tâcher de vous faire.

La première observation concerne une malade, qui par répugnance, ou par défaut de confiance abandonna vos remèdes, & prit clandestinement les Poudres d'Ailhaud ; mais elle en fut si cruellement maltraitée, qu'elle fut obligée de recourir à son Chirurgien, pour l'exécution de votre ordonnance, & qui ne retourna à son service, qu'après bien de résistances, mais avec succès. (a) Qu'on est à plaindre, Monsieur, quand on est mal informé ! A combien de déagréments nous expose une relation infidèle ! Voici le vrai de cette histoire, que je tiens de la bouche même de la malade.

1^o. La malade n'abandonnoit point vos remèdes, & n'avoit pour vous aucun défaut de confiance : elle me l'a protesté : mais sachant que votre ordonnance prescrivoit plusieurs médecines, le Chirurgien étant absent, & les médecines ordinaires lui causant des répugnances involontaires, & très considérables, elle crut ne s'écarter ni de la confiance qu'elle vous doit, ni de l'esprit de votre ordonnance, ni de ce qu'exigeoit sa santé, en prenant une prie de la Poudre d'Ailhaud, au lieu d'une Médecine ordinaire.

2^o. Cette malade ne fut pas, comme vous le dites, cruellement maltraitée par cette prise de poudre, il s'en faut bien, & je ne fais où vous avez puisé une anecdote si éloignée de la vérité ; la malade fut purgée très doucement, assez copieusement, en un mot à la grande satisfaction, & quiconque vous a dit le contraire, en a imposté. Il est vrai que la malade fut obligée de recourir à son Chirurgien ; mais c'étoit, comme vous le dites très

(a) Réponse du Sr. Pinot, page 24.

bien, pour l'exécution entière de votre ordon-
nance, & non, pour parer aux suites du cruel
traitement de la Poudre d'Aix, dont la ma-
lade n'avoit qu'à se louer.

3^e. Quant à ce que vous ajoutez, que le Chirurgien ne retourna à son service, qu'après bien de résistances, je ne veux ni le nier, parce que c'est vous qui le dites, ni le croire, parce que cela feroit tort à mon Paroissien. En effet, si tel avoit été son procédé, il eut évident qu'il feroit reprehensible; car on ne doit jamais faire violence à un malade, & c'est une sorte de cruauté de vouloir, par quelque motif que ce soit, l'obliger à prendre un remède, pour lequel il sent la plus forte répugnance, & le priver d'en prendre un autre, pour lequel sa confiance le décide, & qui est aussi efficace, & moins rebutant. S'il étoit vrai que cette foibleesse eut échappé à mon Paroissien, souffrez que je vous fasse remarquer, avec cette liberté que l'amitié inspire, le tort que vous avez eu de la divulguer; il falloit plutôt la couvrir du voile du silence & de l'oubli: je vous en aurois eu obligation, par l'attachement que j'ai pour mon Paroissien, & je n'aurois pas le déplaisir de voir qu'on peut vous reprocher d'avoir méfusé de sa confiance. De grace, Monsieur, épargnez-moi cette amertume, en y regardant de plus près une autre fois.

La seconde observation regarde une Dame étrangère, retirée dans le même bourg, qu'une demi-douzaine de prises de Poudre d'Aix conduisit aux portes de la mort, par la voie d'une simple fièvre tierce, qui dégénéra en continue, avec les accidens les plus effrayants. (a) Ce récit est si éloigné de la vérité, que jamais je n'y aurois reconnu ma sœur, ni tout le monde ne m'assuroit que c'est d'elle que vous avez voulu parler. Vous allez voir com-

(a) Réponse du Sr. Pinot, pag. 24.

Bien vous avez été trompé dans la relation de ce fait, & combien vous avez lieu de vous plaindre de l'infidélité de votre rapporteur.

1^o. Par la grace de Dieu, ma sœur, n'a jamais été jusqu'aux portes de la mort, quoique le début de sa maladie fut des plus violents. Les premiers jours présentèrent à la vérité, des foiblesse fréquentes, un abattement presqu'entier des forces, un mal de tête conférable, des délires momentanés, un poussur & profond, une peau sèche & brûlante, une presque impossibilité de dormir, &c. mais tous ces accidens effrayans s'éclipsèrent heureusement dans l'usage de la Poudre d'Aix, qui ne fut commencé que le quatrième jour. Ce n'est donc pas vers les portes de la mort, que cette Poudre condamnoit ma sœur; elle l'en éloignoit plutôt, & je vais vous en donner de nouvelles preuves.

2^o. La maladie de ma sœur n'étoit pas une simple fièvre tierce, comme vous l'annoncez au public. Les symptômes qui l'accompagnoient dans sa naissance, & le coup de soleil qui la fit naître, (a) désignent assez une fièvre ardent des plus caractérisées. Elle n'eut d'autre rémission, les premiers jours, que celle qu'on remarquoit à l'arrivée des redoublemens. Ce ne fut qu'après deux ou trois prises de la Poudre d'Aix, que la fièvre dégénéra, mais ce fut en devenant moins méchante. La transpiration parut, & par elle, la plupart des accidens s'évanouirent. La tête se débarrassa, le sommeil devint plus tranquille, le pouss se ramolit, & l'accablement ne fut plus si grand: cependant la fièvre subsistoit toujours après cinq prises de Poudre, & ce fut alors, que pour calmer les inquiétudes de la malade, je fis ap-

(a) Le jour que la fièvre commença, ma sœur s'étoit imprudemment tenue au soleil, pendant un temps considérable, & c'étoit dans le mois de Mai.

F

peler le Sr. Simon; il jugea à propos d'ordonner deux prises de quinquina dans un jour. Il ne s'attendoit pas que ce remède feroit le même effet qu'une médecine; cependant la chose arriva, & la première dose ayant purgé ma fièvre, autant qu'une Poudre d'Aix, je l'empêchai de prendre la seconde dose. Ma fièvre étoit alors si loin des portes de la mort, que la fièvre s'arrêta dès le lendemain, & ce fut l'époque de sa convalescence. Jugez par-là, Monsieur, si la Poudre d'Aix engendra *les accidens les plus effrayants* dans cette occasion. Je crois mieux raifonner que vous, en disant que puisque la fièvre céda à une sixième purgation, encore une prise de la Poudre d'Aix l'auroit fait disparaître, aussi bien que le quinquina, & j'ai, pour penfer ainsi, le souvenir des changemens remarquables en bien, qu'avoient opéré les cinq premières prises. Vous voyez, Monsieur, qu'il y a bien loin de la maladie de ma fièvre, à l'histoire d'une simple fièvre tierce qui dégénera en continue, avec *les accidens les plus effrayants*. Prenez mieux vos mesures une autre fois, quand vous voudrez publier des anecdotes. Il faut les puer dans des sources plus sûres, & vous méfier autant des préjugés d'autrui que des vôtres.

En voilà assez Monsieur, sur votre réponse à la Lettre de mon oncle, vous ne m'accuserez pas de l'avoir mal lue, ni de l'avoir méprisée: si je l'avois mal lue, je ne l'aurois pas discutée avec tant d'étendue; si je l'avois méprisée, je l'aurois laissée sans réponse, & c'étoit l'avis de plusieurs personnes que je respecte infiniment, lesquelles n'envifageoient que ma propre tranquillité. Mais ce parti m'a paru trop humiliant pour vous, & j'ai cru que vous me fauriez plus de gré de faire la censure de vos Ecrits, que d'en marquer du mépris par mon silence. Vous ne vous plaindrez pas, je l'espére, de l'amertume de mon style, j'ai évité tant que j'ai pu, d'imiter le vôtre, & je

ne crois pas m'être affranchi des bornes de la modération que je m'étois prescrites. Si cependant, dans la chaleur de la composition, & à la rencontre de quelque endroit choquant de votre ouvrage, il est sorti de ma plume quelqu'éclat de vivacité, je vous prie de la regarder comme un de ces feux aériens qui s'éteignent en naissant, & n'ont aucune suite. Je vous proteste qu'il ne couve dans mon cœur, ni reflenttement, ni antipathie contre vous; (a) j'ai pour vous des vrais sentiments d'estime, & j'ajouterai d'attachement quand vous me le permettrez. Je serois au comble de la joie, si mettant désormais à part toute humeur au sujet des Poudres, & nous laissant réciproquement l'un à l'autre, la liberté d'en penser, chacun selon son goût, vous vouliez qu'il n'en fut plus parlé parmi nous: c'est avec le plus grand définitivement que je vous fais cette proposition. Elle ne vient pas d'un fonds de découragement; je ne me crois pas battu, il s'en faut bien. Mais la victoire que j'ambitionne le plus, est celle qui réuniroit nos coeurs, & m'assurereroit des droits sur vos sentiments. S'il faut, pour les acquerir, mettre, le premier, bas les armes, je les quitte en ce moment, & je m'engage à ne plus les reprendre. C'est dans ces dispositions invariables que je quitte la plume, après vous avoir renouvelé tous les sentiments d'estime & de respect avec lesquels j'ai l'honneur d'être, &c.

(a) *Indignatio non est mihi. Isaïe 27. 4.*

F I N.

• *“I think it is now clear that the*

LETTRE CRITIQUE

AU SUJET D'UN ÉCRIT
ayant pour titre ; *Observations sur les
Poudres d'Ailhaud*, par JEAN-MARIE PINOT Docteur de Montpellier,
Médecin du Roi à Bourbon-Lancy, Intendant des Eaux, en survivance, &
correspondant de l'Académie de Dijon.
A Moulins, chez la Veuve Faure,
M. DCC. LXV.

Par l'Ami des Malades.

Vana sunt, & opus risu dignum. Jer. 10. 15.



A CARPENTRAS,
Chez DOMINIQUE - GASPARD QUENIN ;
Imprimeur - Libraire.

M. DGC. LXVII.
Avec Permission des Supérieurs.

LETTERE
CRITIQUE

Beste Lyrik des Monats

1862-1870. Nagybetűk alapján, ami a legy



LA CAMPAGNA
Città Domitilla - Gravina - Guerini.

W. D. C. LIXAII

AVERTISSEMENT.

L'Intime connoissance que j'ai fait avec la Poudre d'Ailhaud, prend sa source dans les écrits publics qui la diffusent : le bruit que firent sur le territoire galénique, les observations du Sr. Thiery, Lorent, Delamaziere, &c. se répandit un peu au delà de cette sphère ; je fus à portée de l'entendre, & j'eus la curiosité de prêter l'oreille au débat que ces écrits ont occasionné.

Je ne pris d'abord d'autre intérêt à cette dispute, que celui de mon propre amusement ; je ne connoissois pas plus Mr. le Baron de Castellet que ses adversaires ; je lissois les écrits respectifs, avec cette impartialité, que suppose une indifférence entière sur le fonds de la question, & je ne prévoyois pas que cette lecture dut jamais me conduire à prendre un parti dans ce démêlé.

Cependant diverses circonstances ont changé mes vues. J'avois sous mes yeux un malade cheri, la Médecine étoit en possession de sa personne, & je puis dire, sans qu'on ait droit de s'en formaliser, que la Médecine le maltraita. La chose étoit visible, mais comment faire

F IV

re ? peut-on se résoudre à rompre avec les remèdes , quand on sent augmenter ses maux ? on se flatte toujours de trouver dans des nouveaux essais le soulagement qu'on s'étoit vainement promis des premiers , le Médecin donne , sans hésiter , les plus grandes espérances pour le succès , on le désire trop , pour ne pas le croire , & lors même que l'on voit évidemment qu'on s'est trompé , on ne revient pas toujours de la facilité qu'on a de se livrer à des nouvelles erreurs , en s'abandonnant à des nouveaux remèdes , tant le désir que nous avons de notre conservation est puissant pour nous faire adopter tout ce qui a la moindre apparence de pouvoir y contribuer.

Le malade dont je parle , étoit depuis long temps le sujet de tous ces changemens de remèdes , son état étoit incomparablement plus facheux à la fin qu'au commencement , & sa situation étoit telle , que la scène paroissait prête à finir . Le rendre intérêt , que je prenois à son sort , redoubla pour lors mon attention sur les écrits que j'avois en main , pour & contre la Poudre d'Ailhaud : je comparai les arguments reciproques avec la plus grande application , cherchant dans cette comparaison les motifs d'un jugement solide , qui peut influer sur le rétablissement du malade .

Je n'en trouvai point de plus sûr que de faire l'épreuve du remède : la multitude de témoignages, que Mr. le Baron de Castelet avoit déjà produit en sa faveur, me prouva au moins qu'il n'y avoit aucune imprudence à conseiller une ou deux expériences. Je les proposai, & le malade y consentit, malgré les frayeurs qu'on tacha de lui inspirer : on n'eut aucun reproche à me faire, le malade s'en trouva bien. J'insistai pour lui persuader de continuer, il le fit, & il s'en trouva mieux, il persévéra, & il fut guéri.

On sent bien que je dus prendre alors de l'estime & de la confiance pour le remède universel, en voyant ses effets ; je me rassurai entièrement contre les vaines alarmes qu'on a taché d'inspirer au public sur son usage, & je compris que ceux qui le décrioient, ne le connoissoient pas.

Je fus malade à mon tour, & ma bonne foi, dans le jugement avantageux que je portois déjà de la Poudre fut telle, que je m'en tins à ce remède, sans vouloir appeler ni Médecin ni Chirurgien. On taxoit ma conduite d'imprudence & de témérité, mais quand on me vit rétabli en peu de jours d'une maladie pour laquelle d'autres malades languissoient less

mois entiers entre les mains de la Médecine, on cessa d'appeler aveugle ma confiance au remède qui m'avoit si promptement guéri.

Apres ce nouveau succès, mon suffrage ne fut plus libre. Le remède gagna son proces à mon tribunal, & je désie le plus ardent de ses Antagonistes, de persuader qu'il le lui eut fait perdre, s'il se fut trouvé à ma place.

Mais comme selon l'axiome, ce qui est bon, cherche naturellement à se répandre, je ne renfermai point dans moi - même la juste estime que j'avois conçu pour la Poudre; je la conseillai à d'autres malades, j'en donnai à plusieurs, & ce fut avec un succès qui surpassa souvent mes espérances, & ne les démentit jamais.

On pressume aisément qu'avec de tels argumens je n'étois guere ému de ce qu'on continuoit à écrire contre la Poudre; tout le poids des observations inserées dans le Journal de Médecine, ne pouvoit me rendre incrédule sur ce que mes yeux voyoient journellement, & sur ce que j'avois éprouvé moi-même de la bienfaisance de ce remède.

J'allai donc toujours mon train; & j'avois de mériter le titre d'Ami des malades, j'employai souvent ma rhétorique

pour persuader à ceux que j'étois à portée de voir, l'usage de ma Poudre chérie : on m'objectoit quelquefois la façon de penser de certains Médecins qui la proscrivent ; mais sans vouloir rendre leur décision méprisable, je me croyois permis de penser qu'ils se trompoient, & les preuves que j'en donnois, n'ont paru méprisables à personne.

Quoi qu'il en soit, comme mes lectures & mes expériences m'ont mis à portée de mieux sentir qu'un autre le fort & le foible de cette dispute, j'ai cru que je pouvois en parler d'une manière intéressante pour le public ; & mon zèle pour les malades m'a persuadé que je devois entrer dans cette carrière : j'ai donc pris la plume par un mouvement de tendresse pour cette portion souffrante de l'humanité ; & soutenu par ce sentiment unique, j'ai déjà beaucoup avancé un ouvrage dont l'objet me paroît important, & qui aura pour titre : Discours historique & apologétique sur la Poudre-purgative de Mr. d'Ailhaud, depuis son origine jusqu'à présent.

Tandis que je tenois cet ouvrage sur le chantier, un ami m'a fait parvenir une petite Brochure qui renferme deux écrits du Sr. Pinot contre la Poudre d'Ailhaud, & un troisième contre le sœ-
Fvj

bat. Le premier écrit a pour titre, Observations sur la Poudre d'Ailhaud : le second est intitulé, Réponse à une Lettre insérée au livre du Sr. Ailhaud d'Aix en Provence ; le troisième enfin est intitulé, Dissertation sur l'abus du tabac. (a)

Le second écrit, uniquement destiné à ravis à la Poudre d'Ailhaud, la gloire d'une guérison frappante qu'elle a opérée, a déjà été résuté par Mr. Verdolin, Prêtre, Docteur en Théologie, Curé d'Issy-l'Évêque, & neveu du malade guéri, nous avons reçu les Lettres critiques qu'il a adressées au Sr. Pinot, & nous croyons, après les avoir lues, que le Docteur ne repliquera pas. (b)

(a) Ces trois ouvrages imprimés in-12, gros caractère, ne font qu'environ 80, pages d'impressions.

(b) Un homme d'esprit à qui j'ai envoyé mon manuscrit, pense au contraire que le Docteur repliquera : « On a remarqué, me dit-il, que l'humour rend ordinairement la plume du Sr. Pinot, féconde, plus d'un ouvrage du Sr. Pinot prouve la justesse de cette remarque. N'est-il pas vraiment semblable que la lecture des Lettres critiques mettra l'humour & la plume du Sr. Pinot en jeu, & nous procurera quelque nouvelle production, dans laquelle il fera aisément reconnoître ? » Je ne suis, que l'Historien de cette conjecture, elle pour servir d'avertissement au Sr. Pinot pour l'engager à se tenir en garde contre l'habitude d'écrire avec humour. Je souhaite, pour sa propre gloire, qu'il en profite, dût-il prendre la plume pour me réfuter, je n'ambitionne pas l'avantage que me donnerait lui, la dureté de son style.

Le premier écrit n'a été réfuté par personne que je sache : j'avois d'abord pris la résolution de ne le discuter que dans mon Discours historique : sa place naturelle étoit à la queue des observations des autres Médecins antagonistes de la Poudre que je passe tous en revue l'un après l'autre ; mais le respectable ami , qui m'a fait parvenir la Brochure du Sr. Pinot, me fait une loi de répondre à ses observations par un écrit séparé ; & il prétend que pour préluder à mon Discours historique , & sonder les suffrages du Public , sur le mérite de mon travail , je ne puis mieux faire que de donner d'avance pour échantillon , une réfutation particulière de l'écrit en question.

A dire vrai , j'ai eu quelque peine à me rendre à cette idée : les observations du Sr. Pinot ne m'ont pas paru assez importantes , pour mériter que je me détourne à leur occasion ; c'étoit assez d'en rendre compte lorsque je les aurois trouvées sur mon chemin , & il me semble que c'est leur faire beaucoup trop d'honneur , que de m'en occuper dans un écrit à part , tandis que je laisse dans la foule , les Thiery , les Tiffot , & bien d'autres qui en vaudroient mieux la peine.

Mais pour désérer aux désirs de l'amié , il ne faut d'autres raisons que l'ac-

(234)
miiel même. Ce seul motif me décide en ce moment à quitter le fil de mon Discours historique, pour m'occuper des observations du Sr. Pinot.

..... Tu cede potenter amici
Lenibus imperiis. Hor. lib. 1. Ep. 18. v. 45.

Je vais donc répondre à cet écrit; & puisque Mr. le Curé d'Issy - l'Évêque a résuté, par des Lettres Critiques, la Réponse du même Auteur dont nous avons déjà fait mention, je suivrai sa méthode; & je renfermerai dans une Lettre critique toutes les réflexions que j'ai à faire sur les observations du Docteur: de cette sorte je ferai le supplément de ce qui a été omis par Mr. Verdolin, & en joignant nos deux écrits, le public aura sous la même forme, la réfutation complète des deux écrits du Sr. Pinot contre la Poudre.

LETTRE CRITIQUE

Non querens quod mihi utile est, sed quod multum
tis. I. Cor. 10. 33

*** Ous ne ferez point surpris, Monsieur, qu'un *Ami des malades* ait lu vos observations sur les *Poudres d'Ailhaud*; mais vous le ferez peut-être, qu'il ose les imprimer. La confiance avec laquelle vous les avez publiées, donne à croire que vous ne vous êtes attendu qu'à des éloges, & il est probable que le mécompte de vos calculs vous causera tout au moins de la surprise.

Mais il n'est pas possible, Monsieur, de vous flatter aux dépens de la vérité. Vous prenez cette vertu pour dévise à la tête de vos observations, & vous ne me pardonnerez pas si je l'outrageois pour vous applaudir: c'est uniquement par respect pour elle que je vais vous parler avec une entière franchise; & pour commencer en ce moment, je vous dirai sans détour, que votre ouvrage n'est, ni assez exact, ni assez réfléchi pour mériter des éloges. (a) Les vices manifestes qu'il présente, &

(a) Neque enim aliquando fuimus in sermonem adulatio[n]is. I. Thessal. 2. 5.

quant à la forme, & quant au fonds, empêcheront toujours les amis de la vérité, de l'honorer de leur suffrage : vous devez encore moins compter sur le suffrage de l'ami des malades. Celui qui prend ce titre, & qui s'en glorifie, parce qu'il croit l'avoir mérité par ses sentimens & par sa conduite, ne connaît pas de remède plus sur & plus efficace, pour la guérison de ceux que son cœur affectionne, que la Poudre salutaire à laquelle vous déclarez la guerre. Vous jugez bien qu'avec des intérêts si opposés je ne puis grossir la liste de vos admirateurs ; tout ce que je puis faire, pour la gloire de votre Ecrit, c'est de l'honorer d'une critique : mais j'espère bien que vous me tiendrez compte de ce trait de complaisance.

Sous votre bon plaisir je m'arrêterai d'abord sur votre épigraphe : elle me fournit une preuve singulière, qu'en prenant la plume, vous ne jugiez pas avantageusement vous-même de la production que vous allez enfanter : en effet, Monsieur, vous avez voulu vous servir du *quid verum curo d'Horace*, & vous l'avez transcrit de la manière suivante :

Quidquid verum curo, & in hoc ego sum.

Mais, Monsieur, ce n'est pas ainsi que s'exprime le Poète : vous l'avez mutilé, & les retranchemens que vous avez fait dans son vers peuvent bien être regardés comme l'effet d'une prévoyance philosophique. Voici le vers entier d'Horace, dont vous n'avez pas cité l'endroit, de peur qu'on ne découvrit votre petite manœuvre.

Quid verum atque decens, curo & rogo, & omnis in hoc sum. Hor. Ep. 1. v. 11.

Daignez nous dire, Monsieur, quel étoit votre motif, en supprimant l'*atque decens*, qui se trouve au milieu du vers & à côté du mot *verum* ? n'est-ce pas, que vous connoissant bien

vous - même , vous vous êtes méfié de votre plume ? Ce qui confirme cette conjecture , c'est qu'en parlant des Mrs. d'Ailhaud & de leur Poudre , vous abondez en expressions dont on ne trouve guère d'exemples , dans la chronique scandaleuse des Savans.

Mais en retenant le *verum eugo* , dites-nous encore , Monsieur , pourquoi vous avez supprimé le *rogo* , & l'*omnis in hoc sum* , qu'ajoutoit Horace pour exprimer avec plus d'énergie , le devoûment entier que tout écrivain doit avoir pour la vérité ? On le voit bien , Monsieur , les divers supports qu'Horace donnoit à la vérité , vous paroissoient une entrave , vous vouliez avoir cette vertu pour enseigne ; mais il vous la falloit dépouillée de tous les dehors gênants que lui donnoit le Poëte. La suite de votre écrit montrera toutes les raisons que vous avez eu de faire ces changemens ; & si vous prétendiez que le hasard seul en a décidé , il faudroit convenir que le hasard a rencontré bien juste.

Paisons maintenant à l'examen de votre ouvrage : je ne m'arrêterai point à tout ce qu'il renferme d'offensant pour les Mrs. d'Ailhaud ; la huitième Lettre critique de Mr. Verdolin me paroît avoir assez discuté cette partie de votre écrit ; d'ailleurs , l'*ami des malades* ne peut ni ne doit s'occuper des querelles personnelles entre particuliers. Mais ce que vous écrivez contre le Remède universel est évidemment de mon ressort : vous traitez une matière très intéressante pour les malades , elle ne fauroit être indifférente pour celui qui se déclare hautement leur ami. C'est à ce titre , que je me crois en droit d'examiner de près vos observations , & de rendre compte au Public du jugement que j'en porte.

Vous débutez d'abord par nous dire que vous aviez banni la Poudre d'Ailhaud de votre pratique , comme un remède empirique , dont

l'infidélité & les dangers vous étoient démontrés ; (b) cependant à la page suivante vous convenez que vous n'aviez jamais fait des effais de ce remède , & que ce ne fut pas sans peine que vous vous y déterminâtes : en sorte qu'antérieurement à toute épreuve , la pauvre Poudre avoit effuyé de votre part un arrêt de proscription ; & ce qu'il y avoit de plus facheux pour elle , c'est que cet arrêt étoit fondé sur une démonstration de son infidélité & de ses dangers. Mais étoit-ce par inspiration , que vous connoissiez démonstrativement tout cela ? car je ne vois pas par quelle autre porte l'évidence auroit pu briller à vos yeux. Vous ignorez la composition de la Poudre , ayant vos effais , vous en ignoriez les effets ; dans quelle source aviez-vous donc puisé vos lumières démonstratives contr'elle ? votre secret vous échappe , Monsieur , vous ajoutez aussitôt , que le livre de Jean Ailhaud vous avoit inspiré la prévention la plus défavorable ; & voilà sans doute les vrais fondemens de votre démonstration : le livre de Jean Ailhaud , & les préventions que vous y aviez puisées. Vous n'êtes pas le premier , Monsieur , à qui il soit arrivé de prendre ces préventions pour des démonstrations , malgré la distance considérable qui sépare ces deux extrêmes ; une imagination vive franchit aisément l'intervalle , mais elle ne fauroit identifier les objets qu'elle confond.

Sachons cependant , comment le livre de Jean Ailhaud fit naître vos préventions. (c)

(b) Observations du Sr. Pinot , pag. 25.

(c) Le mépris des personnes est une suite naturelle des préventions ; mais la politesse & l'éducation empêchent ordinairement que ce mépris n'éclate ; & l'on est surpris qu'un homme d'esprit , comme Mr. Pinot , s'affranchisse à l'égard de Mr. d'Ailhaud son confrère , des règles les plus com-

« Cest, dites-vous, que le titre arrogant *de Médecine universelle*, me parut choquant; le système de l'Auteur ridicule; & ses observations dénuées des qualités essentielles pour mériter confiance. » (d) Encore une fois tout ce qui vous *paroît*, n'est pas pour cela démontré, tous vos jugemens ne sont pas revêtus d'évidence, & vous ne trouverez pas mauvais que j'observe toujours, qu'il y a encore loin de vos préventions, quelles qu'elles soient, à des vraies démonstrations.

Examinons cependant la chose de plus près. *Le titre arrogant de Médecine universelle vous a paru choquant.* Je ne blame point votre antipathie pour l'arrogance, haïr les vices, c'est rendre hommage à la vertu; mais la prudence & la justice veulent que pour *juger la pierre* sur un *comptable*, on soit soi-même innocent. Rélisez vos écrits & jugez vous vous-même.

Mais est-ce du moins avec justice que vous reprochez à la Poudre d'Ailhaut, l'arrogance de la dénomination? Une accusation grave par elle-même ne doit point être avancée sans preuve, & quelle preuve donnez-vous de celle-ci? je suis dans le plus grand étonnement de n'en pas trouver la plus petite. Monsieur d'Ailhaut a prouvé, ou cru prouver qu'une *Médecine universelle* étoit possible. C'est sous l'abri de ses raisonnemens & de son expérience, qu'il a fait paraître une poudre, avec le titre de *Médecine universelle*; & les garants de l'universalité se trouvent dans ses écrits, à

maînes de l'honnêteté, en lui refusant ici, le titre de *Monsieur*, on le donne aujourd'hui aux laquais, Mr. Pinot l'oublie, ou le supprime, à l'égard d'un homme de sa profession, d'un homme contre lequel il daigne écrire; combien ne se manque-t-il pas à lui-même?

(d) *Observ.* pag. 26.

éité du titre qui vous choque. Il falloit donc commencer par renverser la chimère vraie ou prétendue de cette universalité , il falloit prouver qu'une Médecine universelle est impossible : alors l'arrogance du titre se feroit annoncée d'elle-même ; on ne vous reprocheroit pas d'avoir fait trop légèrement ce reproche à la Poudre : mais décider du bonnet sur la seule étiquette , que le titre de Médecine universelle est un titre arrogant , se dispenser d'en donner la moindre preuve , ne pas dire un seul mot sur les preuves de son adversaire , c'est à la vérité s'épargner beaucoup d'embarras , mais n'est - ce pas s'annoncer victorieux sans avoir combattu ? n'est-ce pas usurper sur les suffrages du Public un empire & une autorité que personne ne reconnoitra ? n'est-ce pas en un mot , faire échange de note avec l'ouvrage que vous attaquez ?

A la vérité vous faites une longue tirade aux pages 34. & 35. , pour jeter du ridicule sur le titre de Médecine universelle ; mais j'y cherche vainement quelque bonne raison , selon les apparences. Ce n'est pas là votre fort , les grands mots que vous accumulez en cet endroit , ne signifient autre chose , si non :

1^o. Que les plus grands genies de la Médecine , jusqu'à Mr. d'Ailhaud , n'ont pas fait la découverte d'un remède universel , comme si les plus grands genies de la médecine n'avoient dû laisser aucune découverte à faire après eux ;
(e) comme si dans une science aussi embrouillée

(e) At vero in Medicina , jampridem omnia subsistunt , in cæque principiis & uia: inventa est : per quam præclara multa longo temporis spatio inventa sunt , & reliqua deinceps invenientur : si quis probe comparans fuerit , us ex inventorum cognitione , ad ipsorum investigationem satur... Hipp. de prisc. Med. pag. 8. lin. 48. versio- nis Fafii.

lée que la médecine, il étoit impossible d'acquerir quelque nouvelle connoissance qui eut échappé aux anciens; comme si les lumières sublimes des grands génies de la médecine, s'étoient entièrement éteintes avec eux, & qu'il n'en restât aucune étincelle pour leur successeurs.

2°. Vous ajoutez une vive peinture des épines & des difficultés de la médecine, comme s'il n'avoit pas été possible à Mr. d'Ailhaud, de cueillir au milieu de ces épines, une rose d'un grand prix; comme si un travail opiniâtre, des observations suivies, des expériences multipliées, & si l'on veut un heureux hasard, n'avoient pu mettre entre ses mains une découverte importante, inutilement ten-
tée jusqu'à lui.

3°. Vous tirez des conséquences outrées de l'existence d'une médecine universelle, vous en faites naître des divinités préservatives tutélaires & guérisseuses, des Thaumaturges, comme si Mr. d'Ailhaud avoit jamais annoncé sa médecine universelle pour un remède surnaturel, pour un antidote infailible contre la mort. Elle ne l'est, selon lui, que contre les maladies guérissables dans l'ordre naturel, & jamais il n'a cru, que la vertu de sa Poudre, put, à l'instar des divinités ou des Thaumaturges, ramener des ombres de la mort, ceux que la violence d'un mal incurable y a une fois précipité.

Omnis una manet nox
Et calcanda semel via lethi. *Hor. Od. 20.*

4°. Enfin vous supposez qu'avec cette médecine, il n'est besoin, ni de règles, ni de principes, ni de méthode, ni d'égard pour les temps, les âges, les sexes, les tempéramens, &c. Supposition évidemment fausse, dans le système de MM. d'Ailhaud, qui renferme des règles, des principes & des méthodes sur tous ces points là; & ce n'est qu'en le calom-

nant, que vous pouvez donner ce ridicule à sa Poudre : (f) Ainsi je puis dire que vous n'avez point attaqué jusqu'ici l'existence d'une *Médecine universelle* ; vous avez plaisanté sur ce mot, vous l'avez décidé arrogant, reite au Public à qualifier la décision.

Le Système de l'Auteur vous a paru ridicule. Mais dans le doute s'il paroistroit tel à tout le monde, dans la certitude même, où vous êtes, que bien de gens en jugent différemment, ne deviez-vous pas entrer dans quelque détail sur les raisons que vous avez eu d'en juger ainsi ? ne falloit-il pas au moins nous indiquer les endroits dignes de ce reproche ? Mais non, vous avez tranché la question par un seul mot : le système de l'auteur vous a paru ridicule ; vous l'avez dit, & vous croyez votre autorité, en médecine, si bien établie, que vous ne supposez pas que personne s'avise d'en douter, & de vous demander ni en quoi ni pour quoi. Jamais les Oracles n'ont prononcé d'un ton plus abfolu & moins instructif ; mais du moins ils ne prétendoient pas que leurs décisions fussent des démonstrations ; & si vous vous êtes flatté que votre ton affirmatif nous tiendroit lieu d'évidence, je ne trouve rien de mieux démontré que la bonne opinion que vous avez de vous-même, & la souveraine imprudence que vous avez commis, en touchant la corde de l'arrogance.

Enfin *les observations* de l'auteur vous ont paru dénuées des qualités essentielles pour mériter confiance. C'est ici le seul article sur lequel vous avez pris la peine de vous expliquer avec quelque étendue, voyons si c'est avec quelque exactitude.

Il est bien étrange, dites-vous, que ces Mrs. Ailhaud, dans tous les témoignages

(f) Voy. entr'autres le IV. Chap. qui termine le premier Recueil des guérisons.

» qu'ils ont produit, n'ayent pu réunir que
» celui de deux Chirurgiens. « Je trouve
bien plus étrange, Monsieur, qu'avec deux
yeux on tombe dans une si grolière mépri-
se. Daignez les ouvrir enfin, & portez vos
regards sur les divers Recueils des guérisons
que les Mrs. d'Ailhauz ont publié, vous ju-
gerez si mon étonnement est légitime.

Dans le moment où j'écris, ces Recueils
sont au nombre de six. Il en avoit paru qua-
tre, plus d'un an ayant votre Observation :
on les donnoit gratuitement dans tous les Bu-
reaux de la Poudre, & vous avez pu vous
procurer facilement un Exemplaire de chacun.
Il est évident que vous aviez au moins les
trois premiers, puisque vous avez répondu à
une lettre inférée dans le troisième Recueil,
& je suppose que vous aviez aussi le quatriè-
me, car je n'aime pas à vous imputer l'im-
prudence d'avoir écrit contre la Poudre
d'Ailhauz, sans avoir pris la peine de lire ce
qui avoit été dit en faveur de ce remède ;
ç'auroit été commencer un combat avec les
yeux fermés. Or en ouvrant les quatre pre-
miers Recueils, je compte les témoignages de
neuf Médecins, & de vingt-un Chirurgiens
approbateurs de la Poudre ; (g) Où étoient

(g) *I. Recueil.* Les Sieurs Bernard, Turrier, Febu-
rier, Chirurgiens.

II. Recueil. Mrs. de Chevy, Paul Leon, Pierre
Recupero, François Leblanc, J. B. Savoca,
Médecins.

Les Sieurs Cau, Freron, Didelot, Lacroix,
Chirurgiens.

III. Recueil. MM. Humbert, Helling, Yzuriaga,
Médecins.

Les Sieurs Flore, Leglise, Daubanton, Laty,

Dellandes, de Roux, Fraichinet, Chirurgiens.

IV. Recueil. Mr. Selleron, Médecin du Roi.

Les Sieurs Montaut, Labourel, Gilliou, Basset,

Beauregard, Alibert, Tislandier, Chirurgiens.

donc vos yeux, lorsque sur trente personnes, ils n'en voyoient que deux ? lorsque vous avez publié comme une chose étrange, mais réelle, que ces Mrs. Ailhaud, dans tous les témoignages qu'ils ont produit, n'ont pu réunir que celui de deux Chirurgiens ?

Mais ce n'est pas tout. Depuis que vos Observations ont fait gemir la presse, il a paru deux nouveaux Recueils de guérisons, qui présentent les suffrages de sept nouveaux Médecins, & de vingt-quatre nouveaux Chirurgiens ! (h) Vos vœux ne sont-ils pas satisfait ? N'est-ce pas assez pour concilier à tout remède, une générale & jute confiance, de le produire sous les auspices de seize Médecins & de quarante-cinq Chirurgiens ses Approbateurs ? Et par quelle fatalité vous est-il échappé de publier, qu'un Remède qui paroît en public avec une si honorable escorte, manque de l'approbation de toutes personnes préposées pour donner crédit & confiance aux remèdes nouveaux ? Quel embarras pour vos partisans, qui voudroient entreprendre votre apologie ?

Vous n'êtes pas heureux en assertions, Monsieur, & j'en trouve à tout moment de nouvelles preuves. Vous soutenez dans la même page, que les guérisons publiées par Mr. d'Ailhaud ne sont présentées que par des gens incapables d'observer en ce genre. Pensez-vous donc que les Médecins & les Chirurgiens qui

(h) *V. Recueil. MM. Laveyssiere, Esprit de Lyon Capucin, Delafont, Vialon, Champion, Médecins.*

Les Sieurs Pouget, Dasqué, Ducoudrai, Bergé, Prieur, Junoy, Callian, Quilhet, Massé, Delpach, Chirurgiens.

VI. Recueil. Mr. Davisard, Médecin.
Les Sieurs Bayard, Balmé, Dubois, Delinières, Vaquier, Piat, Dubans, Ferber, Gourfaud, Dargelos, Gillion, Malet, Serre, Palma-de, Chirurgiens.

ordon

ordonnent la Poudre, & les malades qui en éprouvent la force & la vertu, font incapables de l'observer ? A qui reserverez-vous donc le talent de l'observation, si vous l'ôtez au Médecin qui ordonne le remède, & au malade qui le prend, ce sera sans doute au Médecin qui le défend, qui déclame contre, & qui se garde bien de l'employer. Dans ce cas, j'avoue que les Recueils de Mr. d'Ailhau font, on ne peut pas plus mal composés, car on n'y trouve que les Lettres des Médecins ordonnateurs du Remède, & celles des malades qui s'en font heureusement servis ; Que d'ignorans observateurs !

Mais dites-vous, un cent ou deux de guérisons.... ne font qu'une infinité petite partie de celles qu'on auroit du produire. (i) Ah ! Monsieur, qu'avez-vous dit ? Si deux cent guérisons ne peuvent rien en faveur de la Poudre, pensez-vous que vos trois observations pourront beaucoup contre elle ? Ne faudroit-il que trois mauvais succès, pour effacer toute la réputation que deux cent succès complets auroient justement méritée ? où en seroient donc la médecine & les Médecins ? Je m'étonne que vous m'ayez mis dans la nécessité de faire cette remarque. Je vous épargnerai cependant le désagrément de la voir développée dans ses conséquences.

Vous me répondrez à cela, que si vous vouliez prendre la peine de recueillir dans votre Journal, & ailleurs, des remarques sur la Poudre, vous pourriez produire plus d'observations désavantageuses à cette médecine, que le livre du Sr. Ailhau n'en contient de fastueuses & imposantes. (k) Mais, Monsieur, pourquoi vous vois-je ici, avec deux poids & deux mesures ? vous ne voulez pas qu'on croye Mr. d'Ailhau, lorsqu'après avoir produit deux cent guérisons il dit qu'il épargne à son lecteur le détail d'un beaucoup plus grand nombre d'autres ; (l) &

(i) Observations, pag. 32.

(k) Ibid, pag. 31.

(l) Ibid, pag. 33.

vous préferez être cru, lorsqu'après trois misérables observations, vous assurez que vous en pourriez produire plus que *le livre du Sr. Ailhaud n'en contient*? Pourquoi ne l'avez-vous pas fait, si vous le pouviez aisément? ne le deviez-vous pas au public & à vous-même? car à quel titre vous flarbez-vous de subjuger ainsi la confiance publique à si peu de frais, & de la rendre si pénible & si difficile pour les Mrs. d'Ailhaud? Si la *sûreté publique* n'est pas faite de deux cents observations qu'ils ont produites, & qu'elle exige de leur part *une authenticité de faits plus nombreux plus & avérés*, (m) est-il naturel de penser que trois observations sorties de vos mains, feront pour la *sûreté publique une authenticité de faits* assez nombreux & assez avérés? Dans le conflit d'expériences contradictoires, où de part & d'autre on annonce un plus grand nombre d'observations en réserve & passées sous silence, qui mérite mieux d'être cru? L'un a produit deux cents observations, l'autre en a produit trois, est-il seulement permis d'établir un parallèle entre des extrêmes si éloignés?

Mais, Monsieur, où étoient encore vos yeux, lorsque vous n'avez apperçu dans le Recueil des Mrs. d'Ailhaud, que cent douze observations & environ 200. guérissons?

Les quatre premiers Recueils qui existoient plus d'un an, avant la naissance de ces Ecrits, contiennent 638. lettres de guérisons; (n) il est par méprise que vous n'en avez annoncé que 112. ! Le cinquième & le sixième Recueil en génierment encore 344. (o) Voilà donc sous les

(m) Observations, page 23.

(n) I. Recueil. 197.

II. Recueil. 212.

III. Recueil. 139.

IV. Recueil. 160.

(o) V. Recueil. 166.

VI. Recueil. 178.

688. Lettres.

114.

1032.

yeux du public mille trente-deux Lettres de guérisons , par lesquelles les Mrs. d'Ailhau^d s'efforcent de pourvoir , *selon vos désirs* , à la sûreté publique. (p) Avouez , Monsieur , qu'ils ont plus de follicitude que vous pour cet ob-
jet intéressant ; leurs soins à cet égard vont beaucoup au-delà de ce qu'on eut jamais exi-
gé d'eux , tandis que les vôtres ne méritent pas
seulement qu'on en parle. Pourriez-vous me
dire , s'il est dans la médecine un seul remé-
de en faveur duquel on ait jamais recueilli tant
de témoignages ? Parmi ceux qui jouissent de
la plus haute réputation , & de la plus grande
vogue , y en a-t-il un seul , dont la vertu
soit attestée par des suffrages si nombreux ?
Quel aveuglement , de prétendre les balancer
par trois observations ! quelle témérité , de
vouloir disputer sur la confiance publique , avec
des armes si inégales ?

Mais nous ne sommes pas encore au bout des choses surprenantes que vous nous dites en cet endroit de votre écrit : j'y admire , par dessus tout , un calcul de votre invention , qui démontre que les observations produites par les Mrs. d'Ailhau^d ne sont qu'une *infinité petite partie* de celles qu'on auroit dû produire. (q)

Il est notoire en France , dites-vous , que les Srs. Ailhau^d ont acquis la plus brillante fortune avec leur secret ; on les dit riches à 50000. liv. A la bonne heure , je ne vous aurois pas chicané , quand même vous auriez dit un ou deux millions : & cela prouve au moins , que le secret n'est pas mauvais. Je suppose ,

(p) Je pose en fait que les 1000. Lettres renferment plus de quatre mille guérisons bien articulées , & l'indication d'un plus grand nombre d'autres. Etoit-il prudent à un homme aussi pauvre en observations , que Mr. Pinot , d'attaquer les Mrs. d'Ailhau^d par cet endroit ?

(q) Observations , pag. 32.

G ij

Sans insulter votre désintéressement, que vous ne seriez pas fâché d'en avoir un pareil.

» Par un calcul d'environ, ajoutez - vous, « on ne voit pas qu'ils aient employé plus de deux mille pries de Poudre pour la guérison des maladies énoncées en leurs livres. « A la bonne heure encore, pourvû qu'on fasse les suppositions suivantes : 1^o. qu'il n'y a que 112. Observations, & vous favez qu'il y en a 688. de publiées, indépendamment *d'un plus grand nombre* d'autres dont Mr. d'Ailhaud *épargne* le détail au public, & d'un très grand nombre encore, qui ne sont qu'indiquées dans les Lettres de guérisons, & dont on atteste directement l'existence sans en nommer les sujets. 2^o. qu'il n'a fallu que dix pries de Poudre pour opérer chaque guérisson énoncée, & vous favez que la plus grande partie de ces guérisons, ayant eu pour objet des maladies chroniques, ordinairement rebelles aux autres remèdes de la Médecine, a exigé communément un nombre de pries fort au dessus de celui que vous fixez ; mais je suis toujours accommodant, & je veux bien recevoir comme vrai, cet admirable *calcul d'environ*, malgré les caractères évidens de fausseté qu'il porte avec lui - même. Voyons la suite de vos idées.

» Pour devenir aussi riches qu'ils le sont, « ils doivent en avoir distribué, à raison de 25. fois le paquet, quatre ou cinq cent mille pries. « Cela est incontestable, & je vous en aurois passé plusieurs millions sans la moindre difficulté.

» Or, si deux mille pries ont guéri 200. malades, qui est le nombre à peu près rapporté dans leurs 112. Observations, cinq cent mille en auroient dû guérir cinquante mille environ. « Je ne me dégoute pas de mes dispositions d'indulgence pour vos calculs : je consens encore à la supposition de cinquante mille guérisons, sur cinq cent mille pries de Pou-

dre , & je ne veux rien retrancher de ce nom-
bre , quoique vous m'y autorifiez vous-même ,
en avouant que *dans le nombre de cinquante*
mille malades , tous n'ont pas dû être guéris. (r)
Mais comme ce nombre fait un compte rond ,
& qu'il peut être nécessaire à votre calcul ,
je lui donne volontiers un pas de port pour
qu'il demeure en son entier.

» N'est-il donc pas dérisoire , & de pur
» charlatanisme , dites-vous enfin , de donner
» pour spécifique au public , un remède qui
» leur aura réussi deux cent fois , en lui lais-
» sant *ignorer* le fort de quarante-neuf mille
» huit cent malades qui en auront fait usa-
» ge ? « Oh ! l'admirable chute , Monsieur ,
& que votre arithmétique est profonde ! jus-
qu'à vous on ne s'étoit élevé contre la Pou-
dre d'Ailhaud , qu'en rassemblant divers mau-
vais effets qu'on lui imputoit ; on les comp-
toit , leur nombre faisoit l'argument , & plus
ce nombre étoit grand , plus l'argument étoit
fort : mais jamais , avant vous , on ne s'étoit
avisé d'argumenter contre la Poudre , en pre-
nant pour *medium* l'ignorance de ses effets :
jamais personne n'avoit imaginé , que pour
balancer & détruire 200. guérisons connues &
avérées , il suffis de leur opposer , je ne dis
pas cinquante mille , mais des millions d'é-
preuves dont on *ignore* entièrement le succès :
jamais on ne se fut douté , qu'une conclusion
tirée de deux cent faits *connus* , fut *dérisoire*
& de pur *charlatanisme* , tandis que sa contra-
dictoire , déduite d'un million de faits *tous*
inconnus , seroit bonne & légitime. Il faut
avouer , Monsieur , que vous relevez étrange-
ment ici les prérogatives de l'ignorance , &
quel intérêt y avez-vous ? Avouez donc qu'il
faut être réduit à une étonnante disette , quand

(r) Observations , pag. 33.

G. iij

On est obligé de mettre en œuvre de si pitoyables raisonnemens.

A la vérité vous vous en prenez aux Mrs. d'Ailhaud, & vous tachez de mettre sur leur compte l'ignorance où vous êtes des effets de leur Poudre ; mais vous avez évidemment le plus grand tort du monde, car jamais ignorance ne fut plus volontaire & plus réfléchie que la vôtre : vous n'aviez qu'à ouvrir les yeux autour de vous, & vous auriez rencontré à chaque pas, les divers Recueils de guérisons que ces Messieurs ont publié : au lieu de 200. guérisons, vous en auriez compté plusieurs mille, vous auriez vu, dans le détail de ces guérisons, qu'elles en supposent un très grand nombre d'autres passées sous silence, mais très constantes : d'où il suit, que toutes les guérisons réelles, opérées par la Poudre, ne sont pas à beaucoup près, dans les Recueils de Mrs. d'Ailhaud : vous auriez observé que Mr. d'Ailhaud, ayant produit au grand jour des milliers de guérisons incontestables, mérite assurément d'être cru, quand il affirme qu'il en omet beaucoup plus qu'il n'en publie, & qu'en conséquence les 200. guérisons dont vous parlez, comme de l'unique monument instructif qu'ayent fourni ces Messieurs, ne sont qu'un foible échantillon, & une très petite partie des preuves qu'ils ont déjà donné, & de celles qu'ils sont en état de donner encore, de la bonté de leur Poudre : enfin vous auriez senti que les Mrs. d'Ailhaud, tout occupés à composer & à répandre leur Poudre, n'ayant pris aucune mesure, & ne s'étant donnés aucun mouvement pour recueillir les effets de leur remède, (s) ont dû nécessairement ignorer eux-mêmes la

(s) On voit en lisant les Lettres publiées par Mr. d'Ailhaud, qu'elles lui ont été écrites *proposito*, par des personnes qu'il ne connoissoit pas.

plus grande partie de ses succès, & qu'il seroit aussi ridicule qu'injuste d'exiger d'eux, qu'en distribuant dans tout l'univers des millions de prises de cette Poudre, ils eussent suivi chaque prise à la piste, pour vous en rapporter des nouvelles sûres: en un mot, vous vous seriez dit à vous-même, qu'après des témoignages aussi nombreux & aussi uniformes que ceux qui ont été produits par les Mrs. d'Ailhaud, en demander davantage, c'est tomber dans les minuites de la plus vile chicanie; c'est montrer ouvertement la corde de la prévention; c'est afficher visiblement l'étendard de cette ignorance volontaire & réfléchie dont je viens de parler, puisqu'il n'est jamais arrivé qu'on ait rassemblé sous les yeux du public, & sous les vôtres, tant de suffrages pour aucun remède existant; puisque dans l'impossibilité de recueillir tous ou la plus grande partie des effets d'un remède quelconque, la raison regarde toujours comme d'assez bons garants des effets qu'on ignore, ceux qu'on connoît quand ils sont aussi multipliés que ceux qu'on a produit en faveur de la Poudre, puisqu'enfin l'argument négatif, qu'en tire de l'ignorance d'un million de faits, ne peut jamais prévaloir contre un argument positif qui porte sur deux cent faits reconnus, & à plus forte raison, sur cette multitude prodigieuse de nouvelles observations qui sont venues à l'appui des 200. premières. (1)

Après tout, Monsieur, si des preuves d'un si grand poids ne vous satisfont pas, & que vous veuilliez toujours regarder comme dérisoire

(1) Au surplus, ne peut-on pas présumer avec toute sorte de vraisemblance, que si le grand nombre des effets inconnus de la Poudre d'Ailhaud étoit défavorable, ils n'avoient pas échappé à la sagacité des Disciples d'Hippocrate, qui sont aussi répandus que s'étendent les misères humaines,

& de pur charlatanisme l'annonce de ce remède comme spécifique, revenez sur vous-même, & sur vos trois Observations. Croyez-vous qu'il n'y ait ni dérisio[n] ni charlatanisme à nous donner comme empirique, infidelle & dangereux, & démontré tel, un remède qui peut se glorifier de tant de guérisons, & auquel vous n'avez à opposer que trois mauvais succès, & l'ignorance où vous êtes du sort d'un million de personnes qui en ont usé ? Ah, Monsieur, qu'on s'épargneroit de mécomptes en s'étudiant soi-même !

Mais je ne veux vous rien laisser à désirer. Vous voulez absolument savoir pourquoi les Mrs. d'Ailhaud gardent le silence sur le sort de tant de personnes que nous supposons avoir fait usage de la Poudre : la réponse est aisée. 1^o. C'est qu'ils ne les connoissent pas, & qu'ils ne peuvent par conséquent leur demander compte des effets du remède. Si vous les connoissez, prenez vous-même des informations, & produisez leur suffrage, on vous croira. 2^o. Parce que les Mrs. d'Ailhaud n'ont jamais demandé à personne, des lettres d'approbation de leur remède : ils ont reçu avec reconnaissance, & conservé avec soin celles qu'on leur a écrit ; mais leur façon de penser, & leur occupation ne leur ont jamais permis de mandier des suffrages : or il est ais[é] de concevoir que sur cent personnes qui ne connoissent pas Mr. d'Ailhaud, quoiqu'elles se servent de son remède, il y en doit avoir au moins quatre-vingt-dix qui ne lui écriront pas, les unes parce qu'elles s'en soucieront pas, d'autres parce qu'elles n'en auront pas la pensée ; d'autres enfin, parce qu'elles ne sauront pas écrire. Si vous prenez leur silence pour une preuve des mauvais effets de la Poudre, je tiens que rien n'égale votre disette en preuves & en raisonnemens, & ce feroit trop mal employer son temps, que de s'occuper sérieusement à vous répondre, & à vous défausser.

Vos calculs sont donc faux en tout point. Au lieu de 112. observations, nous en avons 688 : au lieu de 200. guérisons, nous avons des connaissances directes de plusieurs mille, & nous pouvons hardiment en supposer un plus grand nombre dont on acquerroît les preuves, s'il étoit possible de connoître tous ceux qui ont usé du remède. Mais vous raifonnez sur 200. guérisons, quand vous avez dit que ce n'étoit là *qu'une infiniment petite partie de celles qu'on auroit dû produire*. Je n'imagine pas, qu'en substituant des mille à des cent, vous ne changiez rien à votre façon de raifonner.

Par cette considération, je ne m'arrête pas à discuter l'opinion où vous êtes, que *du poison mitigé & avec des lavages, donné à cinquante mille personnes, il s'en rechappera assez pour compléter un livre d'observations plus considérable que celui du Sr. Ailhaud.* (u) Cette bizarre idée, que vous avez emprunté de Mr. Thiery votre illustre frère, (x) a déjà été réfutée par Mr. le Baron de Castelet, (y) & dans ce moment elle tombe d'elle-même, par l'énorme différence qui se trouve entre votre livre d'observations qui n'en contient que 112. & celui des M^{rs}. d'Ailhaud, qui en renferme 688. Je ne crois pas que vous en veniez jamais jusqu'à dire que du poison mitigé donné à 50000 personnes, en guérisse des milliers ; c'est déjà beaucoup d'avoir dit 200. Mr. Thiery n'allait pas si vite : (z) mais de ce nombre à celui qui en

(u) *Observations*, pag. 33.

(x) *Mercure de France*, Mai 1799, pag. 178.

(y) Feuille intitulée *Médecine universelle*.

(z) Ce Docteur supposoit que si l'on donnoit de l'*sublimé-corroif ou du vert de gris à des millions d'hommes*, mais non pas à *des fortes doses*, *des centaines de malades ne pourroient manquer de s'en trouver assez bien*. Il y a loin de l'*hypothèse de cinquante mille personnes*, à celle qui en suppose

embrasie des mille, la distance est trop grande, pour ne faire aucun changement dans votre calcul.

Revenons, Monsieur, au point d'où nous sommes partis. Les observations de Mrs. d'Ailhaud vous ont paru *dénuees des qualités essentielles pour mériter confiance*. (pag. 26.) Vos raisons sont, 1^o. que parmi ces observations, il ne se trouve que le témoignage de deux Chirurgiens; d'où vous inférez que la Poudre d'Ailhaud manque de l'*approbation de toutes personnes préposées pour donner crédit à un remède de nouveau*. Erreur énorme! puisque je vous ai cité 16. Médecins &c 45. Chirurgiens, dont les témoignages sont insérés dans les Recueils des Mrs. d'Ailhaud. 2^o. Qu'un cent ou deux de guérisons, ne font qu'une *infinitement petite partie de celles qu'on auroit dû produire*: or on vous en produit plusieurs milliers, & je dé fie que, vous puissiez m'en montrer autant pour aucun remède de la médecine, quelque bon, quelque avoué qu'il soit. 3^o. Que pour acquérir une fortune de cinq cent mille livres, les Mrs. d'Ailhaud ont dû vendre cinq cent mille prises de leur remède, & par ce nombre guérir au moins cinquante mille malades, & vous n'en voyez que deux cent. Quel est le fort, dites-vous, des quarante-neuf mille huit cents autres malades, qui en ont fait usage? Fausse supposition, de dire que cinquante mille malades qui auront pris de la Poudre, doivent tous guérir, pour prouver que la Poudre est un *spécifique*: elle ne l'est pas contre la mort; & sur cinquante mille malades, il a dû, malgré l'*excellence du remède*, en mourir plusieurs milliers. Fausse supposition encore, de dire

des millions, au pluriel: cependant Mr. Pinot admet comme Mr. Thierry, des centaines de guérisons dans son hypothèse; cela prouve la supériorité de son courage, sur celui du Docteur de Paris.

qu'on laisse ignorer le sort de quarante-neuf mille huit cent malades sur un nombre de cinquante mille qui ont fait usage de la Poudre. Apprenez à compter, & lisez les Recueils des Mrs. d'Ailhaud : vous y trouverez toute l'authenticité des faits, aussi nombreux & aussi avérés que peut exiger la sûreté publique. Il s'y en trouve cinquante fois plus que vous n'en voyez : si vous voulez percer le nuage qui les a dérobés à vos yeux, profitez de ce conseil du Sage : *Ne erigas oculos tuos ad opes quas non potes habere, quia facient sibi pennas quasi aquila, & volabunt in caelum.* (a) Rien ne trouble tant la vue, que de la fixer sur les richesses d'autrui. 4°. Que du poison mitigé, donné à cinquante mille personnes, avec des lavages, il en rechappera assur pour completer un livre d'observations plus considérable que celui du Sr. Ailhaud : opinion hasardée, & plus qu'incertaine, dans l'hypothèse qu'il n'y a que 112 observations dans le livre de Mrs. d'Ailhaud ; infoutenable absurdité dans l'hypothèse réelle de 688 observations que ce livre renferme.

Du reste, vous calomniez évidemment tous les distributeurs du remède universel, quand vous leur imputez la criminelle précaution d'exiger de leur dupes de n'en jamais faire usage sous la direction d'aucun Médecin. (b) C'est pour la première fois que j'entends faire ce reproche, & vous seriez bien en peine de justifier que vous en avez trouvé le prétexte ailleurs que dans votre imagination : mais quand même ce que vous dites feroit vrai, par rapport à quelque distributeur d'un esprit borné, il n'ensuivroit pas que ce fut pour ce remède, une note irréfragable d'infamie. L'honneur de ce remède ne dépend pas des idées gauches d'un particulier qui n'en est que le distributeur.

(a) Prov. 23. 5.

(b) Observations, pag. 34.

méchanique ; les Mrs. d'Ailhaud en ont de tout opposées , eux qui ont demandé de faire l'expérience de leur remède sous les yeux de la médecine , dans des pleines salles d'Hôpitaux : loin de craindre vos regards , ils les défirent ; & ils pensent comme vous , qu'en ordonnant la Poudre d'Aix , vous ne devez pas cesser d'être le Médecin de ceux que vous avez coutume de voir. (c) Ils sont persuadés que la Poudre d'Aix y gagneroit enfin votre suffrage , & que vous y recueilleriez des succès qui ne leroient pas indifférens à votre gloire ; mais ce seroit dans le cas où vous voudriez bien vous astreindre à la méthode que ces Messieurs ont donnée. Je vais vous montrer que vous ne l'avez pas suivie dans les expériences que vous rapportez , & je suis dans le cas de vous dire , après Mr. d'Ailhaud , qu'on ne doit pas se plaindre d'un remède , quand on n'exécute pas les règles préférées pour le prendre , & qu'on n'a pas bonne grâce alors de profiter de la mauvaise conduite des malades , pour déclamer contre la Poudre , qui ne fauroit nuire. (d)

En esser la première malade à qui vous en avez fait prendre , commença par en avaler une prise qui ne produisit en elle qu'un feu dévorant dans les entrailles , une grande altération , beaucoup de sécheresse à la gorge , & d'inquiétudes générales. (e) Mr. d'Ailhaud l'avoit prévu lorsqu'il recommandoit si expressément dans ses Instructions , d'avaler immédiatement après sa Poudre , un bouillon fait & dégraissé , & de boire beaucoup pendant l'opération : c'est de la négligence que l'on a de boire , dit-il , que viennent ordinairement les plaintes qu'on fait quelquefois , qu'elle échauffe. (f) Vous

(c) Observations , pag. 36.

(d) I. Recueil des Guérifions , pag. 234.

(e) Observations , pag. 27.

(f) I. Recueil des Guérifions , pag. 234.

négligeâtes entièrement ce conseil, & la Poudre n'opéra rien, à qui la faute? d'ailleurs vous reconnaîtrez que ce n'étoit pas assez d'une prise pour la malade, puisque vous en ordonnâtes une prise & demie trois jours après, & deux prises entières quelques jours ensuite; mais la seconde fois, vous n'ordonnâtes qu'un grand gobelet de thé léger par-dessus; (g) la troisième fois un bouillon dégraissé par-dessus (h) & point de lavage toute la journée. Faut-il s'étonner que la Poudre, ainsi administrée, n'ait pas eu le succès désiré? un purgatif donné, les deux premières fois, à doses insuffisantes, & isolé, dans les trois occasions, de tous les secours que l'Auteur annonce nécessaires pour aider son action, doit-il opérer autre chose que le tourment du malade? cependant la Poudre ainsi dépourvue de toute aide, produisit six évacuations la dernière fois, que n'auroit-elle pas fait, si vous l'avez favorisée par des boissons délayantes? il est constant que les évacuations auroient été plus nombreuses, la malade moins fatiguée, & il est vraisemblable que la fièvre n'auroit point paru si vous n'avez omis la pratique des conseils de Mr. d'Ailhaud, qui, par eux-mêmes vont au-devant de l'échauffement qui procura la fièvre à votre malade.

Vous avez fait la même faute à l'égard de votre second malade, que vous dites *ictérique*: vous lui donnâtes *six prises de Poudre*, *pour en prendre tous les trois jours une, & une tasse d'eau chaude par dessus*. (i) Cela ne suffisait pas, Monsieur: si vous aviez pris la peine de lire le Chapitre IV. qui termine le I. Recueil des Guérisons, vous vous feriez apprendre que *trois heures après* avoir avalé la Pou-

(g) *Observations*, pag. 27.

(h) *Ibid.*

(i) *Ibid.*, pag. 28.

dire, il faut encore prendre un bouillon fait &c dégraissé, ou une demi écuelle d'eau chaude, dans laquelle on aura délayé le jaune d'un œuf frais. (b) Vous auriez observé de plus que l'Auteur prescrit de boire un verre d'eau à chaque jelle, cette boisson étant nécessaire pour délayer les sels, amollir & détremper les glaires, &c. Pour n'avoir pas suggéré ces précautions à votre malade, la première prise ne fit que l'échauffer ; il fut plus malade de la seconde, & la troisième lui avait donné la fièvre : en un mot, ce malheureux vous rapporta que votre remède avait pensé le faire mourir : c'est une question à décider, si c'étoit au remède, ou à la mauvaise façon de l'administrer, qu'il faut imputer cet insuccès : vous concluez contre le remède ; les Mrs. d'Ailhau, contre l'administration fautive ; c'est au public à vous juger.

Non nostrum inter vos tantas componere lites.
Virg. Eclog. 3.

Cependant vous invitâtes le malade à continuer le remède, en l'augmentant de demi-prise chaque fois, & boire par dessus dans l'opération quelques verrees de décoction de taraxacum, cela suppose que vous estimâtes la dose des trois premières prises insuffisante, & par cela feul (à part même toute faute dans l'administration) vous n'avez aucun reproche à leur faire. Par rapport aux trois dernières prises on voit qu'en augmentant la dose, & en prescrivant quelques verrees d'une décoction, vous vous rapprochez peu à peu de la méthode de Mr. d'Ailhau, aussi votre malade fut-il effectivement purgé : mais ce fut, dites-vous, (car je m'entends uniquement à votre relation) ce fut avec des douleurs d'estomac & de ventre inexprimables.

(b) I. Recueil des Guérisons, pag. 214.

iles ; il ne pouvoit éteindre sa soif ; il avoit éprouvé des douleurs , jusqu'au bout des doigts , avec un tremblement universel , en un mot votre homme vient vous dire que *vous l'ayiez empoisonné* : il ne paraît pas que vous ayez été fort allarmé sur le faulur de ce pauvre empoisonné ; mais vous lui conseillâtes d'autres remèdes relatifs à son état , & dans *l'espace de six mois il fut guéri.* (1) Toute cette narration git en faits qui ne peuvent être contredits , parce que c'est vous qui les rapportez ; mais sans vouloir former des doutes sur votre exactitude , il paraît que les discours du bon homme sentent un peu l'hyperbole , & ne doivent point être admis dans toute leur étendue. En effet on ne se persuadera pas aisément qu'un homme de campagne , véritablement idélique , & fatigué encore dans la semaine , par l'usage d'un remède , qui trois fois *aura penché le faire mourir* , soit en état de venir de loin pour vous en donner la nouvelle , au bout de la huitaine ; encore moins que dans la huitaine suivante , ayant ellié de nouvelles & plus fortes secousses du dangereux remède , il ait eu la force de venir vous dire , que *vous l'ayiez empoisonné !* il faut nécessairement en rabattre sur ce récit , & observer que votre bon homme ne vous ayant rien dit de la matière dont il avoit pris cette Poudre , & ne sachant pas vous-même , s'il s'est conformé à votre ordonnance , pour la dose que vous aviez prescrit , & pour la décoction que vous aviez conseillée , vous êtes vous-même dans la plus grande incertitude sur la véritable cause de l'ébranlement qu'éprouve votre malade : c'est la Poudre , me direz-vous , & je veux bien vous l'accorder pour un moment ; mais si c'est la Poudre avalée par un homme de campagne , loin de vos yeux , sans aucune des

(1) Observations. pag. 29

précautions que vous aviez prescrit, & de celles qu'exigent les Mrs. d'Ailhaud, vous ne pouvez rien conclure contre ce remède; ce n'est pas lui qui est coupable, mais bien votre malade qui l'a mal pris.

D'ailleurs il est question d'un malade que vous n'avez guéri que *dans l'espace de six mois*: pensez-vous qu'en deux huitaines la Poudre l'auroit tiré d'affaire? Au surplus les *effets turbulents*, qui vous firent juger que ce remède *affectoit les nerfs*, & qui vous en dégoutèrent pour toujours, ont été, pour plusieurs autres malades, l'époque de leur guérison, & les premières annonces du succès avec lequel la Poudre attaquoit le mal dans sa source. Lisez les divers Recueils des Mrs. d'Ailhaud, vous y trouverez de nombreuses preuves de ce que j'avance.

Enfin vous nous citez la funeste expérience d'un solitaire de votre voisinage, chez qui une fièvre double-tierce, *simple & benigne dans sa naissance, pen[a] devenir meurtrière par la complication des accidens qu'excitèrent les Poudres d'Ailhaud.* (m) Mais 1^o. Ce Religieux ne prit la première fois, qu'une prise de Poudre, & cette dose étoit insuffisante pour lui. De plus vous ne faites mention d'aucun lavage dans la journée, & il est aisé de voir que l'ardeur d'une double-tierce dût augmenter en se gournant de la forte.

2^o. A la seconde purgation, le malade *prit une prise & demie de la drogue, & par-dessus un lavage de thé*; mais plus de lavage dans l'opération, rien qui aidât l'action du remède, qui en adoucit le travail. Le redoublement de la fièvre survint avant que le purgatif eut opéré; je ne m'étonne pas qu'il ait résulté quelque augmentation de mal de cette manière d'user d'un remède à l'égard duquel on s'af-

(m) *Observations, pag. 30.*

franchit de toutes les attentions qu'exige son auteur.

Ces seules réflexions suffisraient pour diminuer votre triomphe contre les Poudres ; mais comme j'habite un pays, où les double-tierces sont assez communes, je puis vous opposer encore diverses remarques que j'ai fait sur cette espèce de maladie ; je ne crois pas que vous en contestiez l'exacititude.

La fièvre double-tierce est du nombre de ces maladies, qui, comme le dit très bien Mr. Tiffot, ont leur temps limité pour maître à se développer, rester dans leur force, & décliner. (n) C'est dans le temps de la naissance ou du développement, que le Religieux en question plaça deux doses consécutives de la Poudre d'Ailhaud ; que devoient-elles produire ? devoient-elles empêcher que la double-tierce ne se développât en entier, n'acquît un certain degré de force, & ne parvint à ce périod de qu'on appelle l'état de la fièvre, où la fièvre n'augmente & ne diminue point ? non sans doute. Dès que la double-tierce étoit caractérisée, elle avoit son temps limité pour son accroissement comme pour sa diminution ; & le plus excellent remède, placé dans le temps de l'accroissement, ne pouvoit forcer la fièvre à une marche retrograde : il falloit se résoudre à la voir augmenter, & ne point attribuer au remède l'augmentation qui seroit arrivée sans lui & indépendamment de lui. Il se peut à la vérité que la Poudre d'Ailhaud, mal administrée, comme elle le fut dans cette occasion, donnât quelque nouveau degré d'activité au mal, & surhaussât d'un cran l'augmentation d'ailleurs inévitable qui devoit arriver ; mais vous avez trop d'équité, pour vouloir lui imputer, ou la totalité de cet accroissement, puisque la

(n) Avis au peuple sur sa santé, Tom. 2. §. 585. édition de Lyon, 1763.

plus grande partie naiffoit de la maladie elle-même , ou même la portion furnumeraire qu'occasionnèrent les Poudres , puifqu'on peut aussi bien l'imputer à leur application irréguliére , qu'à leur prétendue infidélité. D'ailleurs vous êtes trop vrai , pour ne pas convenir que le moment le plus favorable pour placer les Poudres avec un prompt succès , n'étoit pas le temps de l'accroifflement , où les humeurs plus tenaces n'étoient pas assez préparées pour céder fans résistance à l'action d'un purgatif ; mais bien le temps limité pour la diminution : c'est alors qu'un purgatif eut opéré des merveilles , & si le malade en question avoit attendu jusqu'à là de vous parler de la Poudre , ou si du moins il n'en eut pris qu'avec les précautions nécessaires , vous n'auriez jamais été dans le cas de vous allarmer sur *les accidens qu'excitèrent les Poudres d'Ailhaud.* En un mot ce remède eut deux malheurs à la fois : le premier fut d'être placé dans le moment le moins propre aux succès ; le second d'être mal administré. Par cela-même vous eutes un double bonheur : le premier de n'avoir point opéré dans le temps facheux de l'accroifflement ; le second d'avoir toute liberté d'ordonner & de précrire vos remèdes , lorsque le temps limité pour voir decroître la maladie fut arrivé. Voilà tout le méchanisme de votre triomphe en cette occasion. Sans vouloir vous ôter l'honneur de la guérison de ce Religieux , je soutiens que le remède universel mieux administré , lorsqu'on l'abandonna , auroit été victorieux , comme vous , de la double-tierce ; & j'ai , pour avancer ce fait , des expériences personnelles de son efficacité en pareille occasion.

Exerto credere Roberto.

Voilà donc vos trois observations contre les Poudres , qui ne sont rien moins que concluantes , en les examinant sur votre propre récit. Vous vous êtes toujours écarté de la méthode que prescrit l'Auteur dans leur administra-

tion, & par conséquent vous ne pouvez les rendre responsables des événemens : encore moins vous est-il permis de parler de *l'envie que vous aviez de leur voir faire une fois le bien*, (o) & de leur reconnoître véritablement des qualités & des succès. (p) C'est une dérision de parler de la forte, quand on s'affranchit contumellement des règles annoncées nécessaires par l'Auteur lui-même, pour assurer l'efficacité du remède. Seriez-vous garant du succès de vos ordonnances, si on les exécutoit si mal ? & pardonneriez-vous à un malade, qui les réformeroit, comme vous avez réformé celles de Mr. d'Ailhaud, de dire qu'il a beaucoup à cœur votre gloire & sa propre guérison ? vous regardez avec raison ce propos, comme une insulte, & je ne crois pas qu'on puisse regarder autrement *l'envie* (ce terme est très bien choisi) que vous témoignez à l'égard des Poudres.

Au reste, si j'étois moins indulgent, je rejeterais vos trois observations comme fabriquées à plaisir, & enfantées par *l'envie de nuire aux Poudres*. Dès que vous ne nommez pas les personnes qui en ont été le sujet, vos observations ne peuvent être mises en balance avec celles des Mrs. d'Ailhaud, qui expriment les noms, surnoms, & la ville où habitent les personnes guéries. On peut s'assurer si les Mrs. d'Ailhaud ont dit vrai, mais vous, Monsieur, il faut qu'on vous croie sur votre parole ; & quelque confiance qu'on doive prendre en vous, il est cependant fâcheux que vous n'ayez pas mis le public à portée de se convaincre de votre exactitude. Tous ceux de vos confrères qui ont publié des observations contre le remède universel, les ont revêtues de la même authenticité que celles des Meilleurs.

(o) Observations, pag. 31.

(p) Ibid. pag. 36..

d'Ailhaud. Ils ont nommé des personnes aux-
quelles la Poudre avoit été funeste, & ils n'ont
pas cru que leur parole suffit pour captiver
les suffrages du Public. Il est vrai que deux
ou trois de ces observateurs ont été formel-
lement & publiquement défavoués par les per-
sonnes même qu'ils prétendoient s'être mal
trouvées de l'usage des Poudres ; mais c'étoit
une raison de plus pour vous de bien articuler
tous les faits que vous citez, & d'en nommer
les garants. Vous fentez que si l'on vous ren-
doit moins de justice, on pourroit dire que c'est
par prudence, & pour ne pas vous exposer
au déagrément d'être défavoué par les person-
nes dont vous parlez, que vous avez tu leur
nom ; mais cette pensée, qui ne peut trouver
place dans mon esprit, à cause de la bonne
opinion que j'ai de vous, se présentera peut-
être à mille autres qui ne la rejeteront pas,
& il n'en faudra pas plus pour obscurcir le mé-
rite de vos observations, & nuire essentiel-
lement à leur fortune dans le monde.

Voici donc en peu de mots l'histoire de vos
observations & de l'esprit qui vous les a dic-
tées. Avant tout essai de la Poudre d'Ailhaud
vous aviez contre ce remède, & contre son
Auteur, *la prévention la plus défavorable* : cette
prévention étoit si forte, qu'elle vous avoit
fait bannir la Poudre de votre pratique, &
regarder ses auteurs comme des charlatans :
vous ne vous déterminâtes qu'avec une extrême
répugnance à éprouver enfin ce remède
tant vanté, & vous étiez si préoccupé, qu'il
ne vous vint pas même en pensée d'observer
en employant ce remède, le régime & les
règles que prescrit son auteur pour en assurer
le succès. Cette méthode devoit naturellement
vous confirmer dans votre prévention, & ce-
la ne manqua pas d'arriver. Le remède n'o-
péra pas des effets favorables en trois occasions,
il fut alors plus que démontré, qu'il étoit *em-
pirique, infidelle & dangereux*.

Eclairé par cette multitude de rayons de lumière qui naflloient de votre prévention, & de vos trois expériences, vous ne vites qu'avec indignation le témoignage favorable à ce remède, que l'aveugle Curé d'Isly-l'Evêque a osé publier. C'est alors que votre zèle se trouvant excité par la licence de cet ancien malade, vous avez cru devoir prémunir le Public contre la séduction de son suffrage & les dangers de la Poudre, en répandant vos connaissances démonstratives par la voie de l'impression. C'est incontestablement à ce zèle si pur & si lumineux que nous sommes redevables de vos observations. Si j'en ai bien saisi l'esprit, en voici la fidelle analyse.

Vous proscrivez la Poudre d'Ailhaud comme un remède empirique, &c.

1^o. Parce que son titre de *Médecine universelle* vous a paru arrogant.

2^o. Parce que le système qui l'accompagne vous a paru ridicule.

3^o. Parce que les Auteurs du remède vous ont paru très méprisables.

4^o. Parce que leurs observations vous ont paru insuffisantes.

5^o. Enfin parce que vos observations contraires vous ont paru complètes & démonstratives.

Voici sur tout cela mon petit jugement : j'en ai donné d'avance les motifs, & je ne les repeterai pas.

1^o. Vous n'avez attaqué par aucune raison folide, ni l'existence, ni la possibilité d'une *Médecine universelle*, ni les raisonnemens par lesquels Mr. d'Ailhaud établit l'une & l'autre. Comment avez-vous donc prouvé l'arrogance de ce titre ?

2^o. Vous n'avez pas même attaqué un seul article du système des Mrs. d'Ailhaud : de quel droit vous êtes-vous avisé de le taxer de ridicule ?

3^o. Les Mrs. d'Ailhaud ont, par leur remède & leurs Ecrits, mérité les éloges du Public & les récompenses du Roi : par quelle

fatalité ce même remède & ces mêmes Ecrits leur attirent - ils vos blâmes & vos mépris ?

4^o. Vous avez attaqué l'insuffisance des observations publiées par les Mrs. d'Ailhaud : mais pour réussir dans cette attaque , il a fallu faire une *fausse relation* du nombre de ces observations , une autre *fausse relation* du nombre des Chirurgiens & Médecins approbateurs du remède , &c. Comment avez-vous eu le courage de donner à vos adversaires une si belle matière de triomphe ?

5^o. Vous avez voulu balancer les observations des Mrs. d'Ailhaud par les vôtres : mais combien fallait - il que les ténèbres de votre prévention suffisent épaisse , dès que vous n'avez pas vu tous vos Lecteurs prêts à vous siffler , en voyant le séricieux avec lequel vous apportez trois observations dans la balance (& quelles observations ?) pour faire équilibre à un millier d'observations que les Mrs. d'Ailhaud ont déjà rassemblées.

Je termine mes remarques sur vos observations en disant toujours qu'elles sont tout au moins frivoles , & tout au plus dignes de pitié. *Vana sunt & opus risu dignum*. C'est m'en être assez occupé ; je suis avec toute la franchise possible , Monsieur , &c.

FIN.

T A B L E.

LETTRE de Mr. Depras, à Mr. d'Ailhaud Baron de Castelet, pag. 1

REPOONSE à une Lettre insérée au Livre du Sr. Ailhaud, d'Aix en Provence, par JEAN-MARIE PINOT, Docteur de Montpellier, Médecin du Roi à Bourbon-Lancy, Intendant des Eaux en survivance, & Correspondant de l'Académie de Dijon. 10

OBSERVATIONS sur les Poudres d'Ailhaud, par JEAN-MARIE PINOT, Docteur de Montpellier, Médecin &c. 25

LETTRES Critiques en réponse à une Brochure in-12. intitulée : Réponse à une Lettre insérée au Livre du Sieur Ailhaud d'Aix en Provence, par JEAN-MARIE PINOT Docteur de Montpellier, Médecin &c. Par Mr. VERDOLLIN, Piètre, Docteur en Théologie, Curé d'Issy - l'Evêque dans le Diocèse d'Autun.

Avertissement. 39

I. LETTRE. <i>Observations préliminaires.</i>	
Plan des Lettres suivantes ,	43
II. LETTRE. Maladie de Mr. De- praz ,	47
III. LETTRE. Guérison de Mr. Depraz ,	53
IV. LETTRE. Inefficacité des Remé- des administrés par le Sr. Pinot ,	58
V. LETTRE. Efficacité de la Poudre d'Ailhaud ,	65
VI. LETTRE. La Poudre d'Ailhaud est- elle un poison ?	79
VII. LETTRE. Examen de l'explica- tion que le Sr. Pinot a donné de la guérison de Mr. Depraz ,	89
VIII. LETTRE. Retour de Mr. Ver- dolin sur lui-même. Apologie de son attachement pour les M̄s. d'Ailhaud , & pour les Poudres. Sa paix avec Mr. Pinot ,	97
IX. LETTRE. Réponse au Post-Scrip- tum de Mr. Pinot ,	118

LETTRE Critique au sujet d'un
Ecrit ayant pour titre : *Observations
sur les Poudres d'A I L H A U D , par
JEAN - MARIE PINOT Docteur de
Montpellier , Médecin &c. Par l'Ami
des Malades.*

<i>Avertissement.</i>	127
<i>Lettre Critique ,</i>	135

Fin de la Table.

